

MOITIÉ DE PERSONNE

Diariata COULIBALY

Moitié de Personne

Éditions Baudelaire

© Éditions Baudelaire, 2018

Envois de manuscrits :
Éditions Baudelaire – 27, place Bellecour – 69002 Lyon

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

REMERCIEMENTS

Ce récit a pu voir le jour sous sa meilleure forme grâce aux corrections et au professionnalisme de Madame Lucie Laval, que je remercie beaucoup.

Merci à mes parents Néné et Baba.
À Grand-Ma qui m'a accueillie chez elle.

À Sœur Emmanuelle, cet ange que Dieu a envoyé dans ma vie.

À mon amie le Dr Manuella Fournier pour ses soins efficaces et attentionnés.

Je remercie également Madame Brigitte Letout, pour son travail particulièrement bénéfique.

Merci à Luce, Michèle, Jean-François, Céline, Gaïa, Mathilde, Christiane, Alison et toutes ces merveilleuses personnes qui ont accepté de relire mon manuscrit et d'y apporter leurs précieuses contributions.

Enfin, merci à Monsieur Patrick Poivre d'Arvor qui a bien voulu préfacer ce récit.

PRÉFACE

Sœur Emmanuelle est une sainte. Toute sa vie elle a su attirer à elle les démunis, les déshérités, les pas gâtés par la vie.

J'ai eu la chance de la connaître au Caire, où elle prenait soin avec tant d'abnégation des chiffonniers qui tentaient de vivre - ou plutôt de survivre - en récupérant ce qu'ils pouvaient dans la gigantesque décharge à ciel ouvert. Depuis elle est devenue mon amie, puis ma petite grand-mère d'adoption.

C'est grâce à elle que j'ai un jour fait la connaissance d'un petit bout de femme très attachante, que l'on surnommait dans son enfance « moitié de personne ». C'était destiné à blesser, et ça l'a blessée, la jeune Diariata. Tous les êtres humains se valent, comment peut-on prétendre qu'il en est de supérieurs, ou, pire encore, de deux fois inférieurs ?

Alors elle s'est battue, en rampant, en étudiant, en s'élevant. Car dans le mot « élève », il y a l'idée de l'élévation, de l'ascension vers des jours plus radieux. Et Diariata Coulibaly a gagné : elle est devenue une grande personne, une très grande personne, dans des conditions qu'elle va maintenant vous raconter dans ce livre passionnant.

Patrick Poivre d'Arvor

CHAPITRE I - MOITIÉ DE PERSONNE

« Tu n'es qu'une moitié de personne ! »

Que de fois ai-je entendu cette monstrueuse injure qui me vrille la tête et le cœur. Qu'elle vienne des membres de ma famille ou des enfants du village, cette petite phrase assassine m'était insupportable. Mes larmes séchées, ne reste que la volonté de m'en sortir. Une moitié de personne ? À tous je montrerai le contraire. J'existe à part entière. Je me battraï pour le prouver. Pour relever le défi, je n'ai qu'une seule arme : l'intelligence. Et je saurai m'en servir...

Dans la société d'où je viens, et donc à travers mon éducation, j'ai appris que le fait de présenter un récit autobiographique à la première personne dénotait un certain manque d'humilité et pouvait même être considéré comme de l'arrogance. Nous utilisons systématiquement le « nous » pour relater une histoire qui nous concerne directement ou indirectement. Aussi, l'exercice que je m'appête à faire est difficile pour moi, par ce qu'il m'impose d'aller à l'encontre de mon éducation pour me conformer à la langue et à la culture occidentales. Le multiculturalisme exige des compromis souvent surprenants, parfois difficiles, mais toujours enrichissants.

Et je vais commencer mon récit comme cela se fait chez moi en disant : « Bismillah¹, je commence. Je te remercie mon Dieu de me donner la force de puiser dans mon passé le récit de ma vie. Je ne suis qu'un petit bout de bois de dieu² qui, à travers ce conte, souhaite témoigner des difficultés d'une situation, d'une vie, mais aussi de la possibilité de réussir malgré l'adversité. Fasse que ceux qui me liront comprennent mon message. Accorde leur santé et longue vie afin qu'ils fassent rayonner ce récit à leur tour ; fasse que les préjugés cessent de s'ajouter aux multiples obstacles que rencontrent certaines personnes au cours de leur vie. Et par-dessus tout, aide-moi à exposer les faits que je vais évoquer de la façon la plus neutre possible et à parler avec équité des personnes qui ont traversé ma vie. Car l'écriture de ce témoignage représente pour moi une tentative d'exposer sans amertume un parcours inattendu tout en rendant compte de la culture qui est la mienne ainsi que de ma culture d'adoption, avec toutes les richesses qui caractérisent chacune d'entre elles ».

1 Expression arabe qui signifie « Au nom d'Allah ».

2 Terme utilisé en Mauritanie pour désigner des êtres humains ; c'est également le titre d'un roman de l'auteur sénégalais Ousmane Sembène paru en 1960 (Les Bouts de bois de Dieu, Pocket, 2013).

C'est une fille !

Le début de ma vie m'a été raconté par ma mère. Je fus parfois choquée de ce qu'elle me contait, mais je finis par m'y faire à force de l'entendre sans cesse narrer ce récit à ses amis en ma présence. Plus tard, j'ai couché cette histoire par écrit dans un petit cahier dont je ne me séparais jamais. À mon tour de vous la raconter aujourd'hui.

Je suis née à l'aube, ce jour du 31 décembre 1965. En Occident, j'aurais été déclarée née le 1^{er} janvier, mais en Afrique, avant la prière de cinq heures du matin, c'est encore le 31 décembre. J'étais un beau bébé en pleine santé. Je ne fus pas difficile à mettre au monde ; ma mère ne se souvient pas d'avoir beaucoup souffert ni que cela ait duré très longtemps. Je suis née chez nous, dans la case réservée aux naissances. Ma mère, comme toutes les femmes, fut aidée par l'accoucheuse traditionnelle. « C'est une fille ! » s'exclama cette dernière. Les autres femmes venues pour l'aider envoyèrent l'une d'entre elles informer mon père. Une fille. Déception... Il n'eut pas le cri de bonheur qui annonce la naissance d'un bébé mâle. Il espérait un garçon et fut profondément déçu, mais j'eus tout de même droit à un baptême comme tous les nouveau-nés. La tradition musulmane veut que l'enfant reçoive lors de son baptême (qui correspond au septième jour de sa naissance) un prénom choisi par son père et reconnu par l'Islam.

J'avais donc sept jours et j'avais aussi un prénom : Diariata³ qui peut signifier « l'eau qui coule », « espoir » ou encore « sagesse ». Mon père avait choisi de me donner le même prénom que sa petite sœur et cela convenait bien car il est reconnu par l'islam ; c'est ainsi

3 Prénom peul, dérivé du prénom arabe Jariétou, ou encore Juwayriya.

que se nomme l'une des épouses du Prophète Mahomet⁴ (en arabe Mouhammed). Mon second prénom est Khadijétou, mais sur mon acte de naissance, seul Diariata a été indiqué.

J'eus la chance d'échapper à toutes les petites maladies infantiles, bien que je n'aie jamais été vaccinée contre quoi que ce soit. J'étais très robuste et un bébé apparemment plutôt facile à vivre. À six mois, je commençais déjà à me déplacer à quatre pattes et je circulais partout dans notre grande maison. Je mangeais tout ce qu'on me donnait, je grandissais bien, j'étais curieuse et je riais beaucoup. J'ai marché très tôt, vers onze mois, et tel un perroquet je répétais tout ce que j'entendais. Ma mère me confia un jour avoir été un peu étonnée de la rapidité avec laquelle je grandissais. La vie semblait vouloir se montrer clémente envers moi. Rassurée d'avoir une fille en si bonne santé, ma mère commençait à espérer un bel avenir pour moi. Quant à mon père, il se disait que dans quelques années, un gendre viendrait certainement lui demander la main de sa fille et lui offrirait une belle dot, selon notre tradition. Mes parents étaient donc rassurés ; ils avaient une fille saine et joviale.

Le Maouloud

Un soir, en plein cœur de la saison hivernale et après quelques jours de fortes pluies, le ciel était à nouveau calme et clair. Kaédi⁵ fêtait

4 Juwayriya bint al-Harith (Le Coran, sourate Al-Ahzab 33 : 6), appelée Mère des Croyants comme toutes les épouses du Prophète de l'Islam. Juwayriya bint al-Harith est devenue la huitième femme du Prophète Mahomet après avoir été capturée lors d'une bataille contre les tribus de Banu Mustaliq. Elle faisait preuve d'une grande sagesse et d'une grande générosité ainsi que d'une éloquence remarquable. Source : ajib.fr – Les personnages historiques de l'Islam.

5 Un des plus gros centres urbains de Mauritanie, situé dans la région du Gorgol sur la rive droite du fleuve Sénégal

ce soir-là le Maouloud⁶, l'anniversaire du prophète Mahomet. Tout le monde devait se réunir dans la soirée devant la grande mosquée de Kaédi, que surplombait un immense baobab vieux de plusieurs centaines d'années, dont les hautes branches donnaient de l'ombre aux hommes venus palabrer aux heures chaudes de la journée. Les femmes s'étaient levées à l'aube afin d'aller puiser l'eau pour le bain de leur époux et de leur famille. Après quoi, aidées de leurs filles, elles avaient pilé le mil⁷ et préparé le petit-déjeuner, avant de se rendre au marché puis de se lancer dans les préparatifs de la fête : balayage de la place de la grande mosquée, préparation du repas du soir et nettoyage de la case, du linge et de la vaisselle.

Vers quatorze heures, les hommes avaient sacrifié les bœufs. Les aînées (en Afrique, les personnes âgées) s'étaient occupées de transformer le lait caillé en une délicieuse et désaltérante boisson qu'on appelle le *touffam*⁸, tandis que les fillettes avaient pour tâche d'aider à puiser de l'eau, transporter du bois et faire la petite vaisselle. Les femmes quant à elles faisaient le reste du travail : les grandes marmites en terre cuite étaient de sortie pour l'événement. La viande des bœufs avait été dépecée et découpée. Des sacs de pommes de terre et d'oignons avaient été épluchés. Les femmes avaient pilé des kilos de mil et les avaient transformés en une onctueuse pâte : *le lathiri*⁹. C'est le couscous traditionnel qui doit accompagner la sauce. La viande avait ensuite été cuite avec les oignons et les épices qui lui donnent invariablement une saveur irrésistible.

6 Egalement orthographié Mawlid, Mouloud ou Maoulide - Fête musulmane visant à commémorer la naissance du prophète Mahomet.

7 Terme utilisé surtout en Afrique pour désigner un groupe de céréales très cultivées dans ce continent, le millet.

8 Terme Poular désignant une boisson à base de lait caillé sucré.

9 Terme Poular désignant le couscous traditionnel.

Il était dix-huit heures, c'était bientôt l'heure d'aller à la mosquée pour la prière du crépuscule et il était prévu d'y rester toute la nuit pour la célébration du Maouloud. Cette cérémonie commence par des incantations coraniques. Les hommes, vêtus de leur plus beau boubou, partent en premier. Les femmes les rejoignent plus tard après avoir nourri les personnes âgées et fait dormir les enfants.

J'étais surexcitée et je gambadais un peu partout. J'étais une petite fille toujours très vivante, je sautais partout tel un cabri et l'ambiance festive de cette journée augmentait mon excitation. Vers vingt et une heures, les femmes rejoignirent leurs époux à la mosquée. Hélas, elles n'avaient pas le droit de s'introduire au sein de ce lieu sacré réservé exclusivement aux hommes et aux garçons ; elles devaient rester aux alentours pour écouter les chants religieux. La Mosquée jouxtait la décharge publique que l'on disait habitée par les mauvais esprits. Ma mère s'était installée sur une natte de paille, à quelques pas d'une flaque d'eau¹⁰.

Les jeunes enfants, fatigués, étaient déjà endormis à côté de leurs mères. Quant à moi, je ne voulais pas céder au sommeil. Maman avait tout fait pour m'y forcer, en vain. Je continuais à faire mon cinéma et à courir parmi la foule qui écoutait attentivement les chants religieux. Vers minuit, épuisée, je m'endormis cependant au grand soulagement de ma mère.

La fête battait son plein et la nuit était rythmée par les rites de la liturgie et les louanges faites au Prophète de l'Islam. À l'intérieur de la mosquée, l'Imam et ses disciples psalmodiaient des versets du Coran. À l'extérieur, les femmes écoutaient et attendaient l'aube pour célébrer à leur tour la naissance du prophète Mahomet. Les

10 Le virus de la Poliomyélite peut être contracté suite à une contamination par la bouche, et ne peut se multiplier qu'au sein de cellules vivantes. En revanche, il peut survivre quelques temps dans l'eau, la vase etc.

chants et les incantations se succédèrent jusqu'à l'aube. L'appel du Muezzin vers cinq heures pour la prière du matin marqua la fin de la cérémonie.

Après la prière, en principe, les femmes réchauffent le repas et servent les hommes. Elles ne peuvent manger que lorsque tous les hommes et les garçons sont rassasiés. La célébration terminée, les Kaédiens, heureux, remercient Allah qui a envoyé son prophète répandre son amour dans le cœur des musulmans. La fête est alors terminée et tout le monde prie pour qu'Allah accorde à tous la chance de célébrer le Maouloud de l'année suivante. On fait des vœux et on plie bagage. Mais dans mon cas, tout ne se déroula pas exactement tel que je viens de le décrire.

CHAPITRE II – LES MAUVAIS ESPRITS

Ma mère, après avoir regroupé ses affaires, se tourna vers moi pour me prendre dans ses bras. Elle remarqua alors quelque chose d'inhabituel : ma respiration était très rapide et mon corps brûlait de fièvre. Elle me réveilla et constata que j'étais toute tremblante. *C'est certainement la fatigue de la journée précédente* pensa-t-elle. *Mais tout de même, une telle fièvre et le corps de ma fille si mou!* Elle commença à se douter qu'il se passait quelque chose de grave et à s'inquiéter. Elle me prit contre elle et je n'étais soudain plus qu'un petit corps presque sans vie. Mon cou ne tenait pas droit et laissait retomber ma tête en arrière tandis que mes jambes tremblantes ne me supportaient plus. *C'est sûr*, se lamenta ma mère, *ma fille est touchée par un mal!* Elle accourut vers mon père et lui montra ce qui m'arrivait. « Vite, dit ce dernier, il faut la montrer à l'Imam de la grande mosquée pour la purifier avec des versets du Coran. »

Commença alors pour mes parents un long marathon chez des guérisseurs¹¹ et des marabouts¹². Ces derniers confirmèrent leur crainte en leur affirmant que j'avais attrapé un mal causé par les mauvais esprits ; stupeur pour mes parents ! Il fallait vite débarrasser cette enfant de ces démons. Ils allèrent donc de marabouts en guérisseurs et ceux-ci me soumirent à des purifications rituelles et

11 Les guérisseurs sont des soignants utilisant des plantes et des fétiches pour guérir les malades.

12 Le terme marabout n'est pas péjoratif, il désigne des guérisseurs utilisant des versets coraniques.

m'alourdirent le corps avec des *talismans* et des gris-gris en tous genres. Les jours passaient et j'allais de mal en pis. Les douleurs étaient atroces et je m'affaiblissais de jour en jour. Je ne tenais plus sur mes petites jambes. Le mal était violent et le changement brutal. J'étais paralysée.

Très vite la rumeur se répandit qu'un mal mystérieux venait de frapper des enfants de Kaédi et des villages environnants. Ma mère commença à faire le lien et fut désormais convaincue que sa petite fille était victime d'une maladie causée par les mauvais esprits. On ne parlait plus que de cette épidémie dans tout Kaédi ; au fleuve où se fait la lessive, sous les arbres à palabre, autour des puits et au grand marché de la ville, tout le monde ne parlait que de ce mal mystérieux qui s'en prenait aux enfants. Les familles touchées par ce fléau furent rapidement connues de tous et chacun commença à faire des suppositions, à juger et à se méfier des femmes dont les fils et les filles étaient punis par les Esprits.

— *Heyma*¹³, tu sais que telle famille a aussi un enfant touché ?

— Ah bon ! Moi je crois que la maman de cet enfant a quelque chose à se reprocher.

— Sûrement !

On accuse et on juge... J'avais donc dix-huit mois et j'étais paralysée. L'envie de me lever me prenait fréquemment et j'essayais de me mettre debout, sans succès. Mon corps était très douloureux et je pleurais beaucoup. Je n'avais plus faim, j'avais mal. Mes sourires joyeux avaient petit à petit laissé place à des pleurs de douleur et des grimaces de peine.

13 Interjection Poular visant à attirer l'attention.

La prédiction

Ce qui arrivait bouleversa soudain le calme et la sérénité de ma mère. Un jour, alors qu'elle était assise sur le petit tabouret de bois que lui avait confectionné Samba le Lawbé¹⁴, elle se souvint d'une prédiction qui lui avait été faite à mon sujet. Elle était d'ores et déjà enceinte de moi à ce moment-là mais ne se doutait pas encore de mon existence lorsque des douleurs rhumatismales rebelles à tout traitement la conduisirent à consulter un guérisseur nommé Thiérno dont les pouvoirs extraordinaires étaient connus de tous. Après avoir obtenu l'autorisation paternelle, ma mère se rendit accompagnée d'un cousin de mon père dans son village qui se trouvait à une journée de marche sous un soleil de plomb. Après une longue et pénible journée à dos d'âne, ils arrivèrent au village de Thiérno en sueur, assoiffés et affamés. L'une des quatre épouses du guérisseur leur tendit une écuelle d'eau fraîche, ainsi que quelques morceaux de poisson sec. La maison était pleine de patients venus des villes et villages environnants.

Après des heures d'attente, ce fut enfin au tour de ma mère. « Assalamou Aleikoum¹⁵ », dit-elle en franchissant la porte de la case de consultation. « Wa aleikoum Assaloum¹⁶ » répondit Thiérno en l'invitant à prendre place sur une vieille peau de mouton. Maman, impressionnée, s'assit. Il lui lança un long regard et lui dit : « Ma fille, je connais la raison de ta visite, ne t'inquiète pas, je vais pouvoir te soulager ». Ma mère sourit, heureuse d'entendre ce verdict. Le guérisseur continua cependant son monologue : « *Ma fille, tes douleurs dans les genoux ne sont pas un grave problème, je pourrai*

14 Les Laobés (ou Lawbe ou Lahobe) font partie de l'ethnie Peule et sont dispersés dans toute l'Afrique de l'Ouest au Sénégal, Mali, Mauritanie et Guinée pour l'essentiel. Ce sont des artisans spécialisés dans le travail du bois.

15 Termes arabes qui signifient « Que la paix soit avec vous ».

16 Réponse en arabe qui veut dire : « et avec vous également ».

te les soulager. Par contre tu ne le sais pas encore, mais tu as dans ton ventre un fœtus de deux mois. Ce sera une fille et elle sera une personne extraordinaire. Cependant, ce bébé court un grand danger et si ton mari et toi ne faites rien pour la protéger, elle sera infirme. Elle a quelque chose de particulier ; elle sera intelligente et fera le bonheur de votre famille ainsi que d'autres personnes, mais il faudra la protéger. Je suggère que ton mari et toi reveniez me voir un mois après la naissance de votre enfant afin que je fasse quelque chose pour sa protection. Ne vous inquiétez pas, cela ne vous coûtera rien. Je dois le faire, c'est tout. »

Ma mère se souvient qu'elle avait acquiescé sans vraiment saisir la gravité de la situation. Tout ce dont elle avait besoin pour le moment, c'était d'un remède pour soulager ses douleurs. Elle venait aussi d'apprendre qu'elle attendait une fille ; ce n'est pas une bonne nouvelle pour une femme africaine qui a déjà quatre enfants dont deux filles. De plus, mon père était persuadé que le prochain enfant serait un garçon car jusqu'à présent il avait eu un premier enfant garçon, puis une fille, et un garçon puis une fille, donc le prochain se devait d'être un garçon. Ma venue perturberait le calcul de mon père. Elle préféra donc penser que le guérisseur s'était trompé et ne dit rien à mon père. Les mois passèrent, ma mère n'avait plus de douleurs aux genoux et sa grossesse touchait à son terme... Une fille !

Assise sur son tabouret, ma mère voyageait un jour dans ses pensées. Elle réalisa que Thiérno avait peut-être raison. Elle savait qu'elle n'était pas allée le voir comme il le lui avait suggéré de le faire. Elle décida tout de même d'en informer mon père et de se rendre au village du guérisseur. Mes parents se renseignèrent et apprirent par les villageois venus vendre leur mil au marché de Kaédi que Thiérno avait disparu sans qu'on sache où il se trouvait. Maman voulut en avoir le cœur net. Elle envoya sa cousine Djénaba au village, qui confirma qu'il n'y était plus. Les villageois lui racontèrent qu'un

jour, Thiérno avait disparu comme il était apparu. « C'est donc trop tard pour ma fille », regretta ma mère.

Lorsqu'un jour, elle me raconta cette histoire dans son intégralité, je lui en voulus beaucoup de n'avoir pas pris au sérieux les paroles du guérisseur, d'autant plus que celui-ci lui avait affirmé être le seul à pouvoir me guérir et que cela ne leur aurait rien coûté. Je ne lui dis pas ce que je pensais de son comportement, mais je boudais un long moment tant ma douleur était grande. La bouderie était devenue ma réaction naturelle depuis que j'avais attrapé la Polio. Je ne me permettais pas pour autant de juger ma mère, car dans la culture qui est la mienne, il est impensable que des enfants puissent porter un quelconque jugement sur leurs parents. Ce n'est que bien plus tard que je repensai avec regrets à l'inaction de ma mère à cette occasion. J'ai eu tout le temps depuis de me dire que ce qui devait arriver arriva, tout simplement, et que je pouvais désormais considérer avec sérénité cet épisode énigmatique de ma vie.

Mes parents finissent par aller à l'hôpital

Les marabouts et les guérisseurs se frottaient les mains. Des parents faisaient la queue chez eux pour déjouer le mauvais sort. Dans la société d'où je suis issue, bien que musulmane, la population conserve toujours des pratiques antérieures à l'Islam. Il n'est donc pas étonnant de voir des personnes aller prier Allah à la mosquée et pratiquer des rites hérités de l'époque préislamique. Ce genre de comportement est toléré.

Après de multiples consultations et des soins douloureux et inefficaces, mes parents furent découragés. Ils ne savaient plus à quel saint se vouer et étaient complètement démunis. Ils apprirent

qu'à l'hôpital, un certain *marabout blanc*¹⁷ donnait des soins plus efficaces. Ils décidèrent de s'y rendre. L'hôpital de Kaédi était dirigé par ce médecin blanc. Il était autant craint que respecté. Je fus immédiatement hospitalisée. Maman devait rester avec moi. J'étais devenue en l'espace de quelques mois une petite fille très chétive et malheureuse. Les soins infligés par les marabouts et qui consistaient en des rites ayant pour but de faire sortir les mauvais esprits de mon corps et de le purifier m'avaient profondément affaibli. Je n'étais plus que l'ombre de moi-même. Où était donc passée l'enfant joyeuse qui courait dans les rues de *Gattaga*, mon quartier, et qui faisait rire tout le monde ? L'enfant joviale qui ne tenait pas en place et se promenait partout avec son petit ventre rond était devenue une enfant triste et méconnaissable de maigre.

Je fus hospitalisée pendant quelques semaines. Les soins auxquels je fus soumise étaient à la hauteur du mal qui m'affectait. Le Docteur expliqua à mon père que je souffrais d'une maladie qui se nomme la Poliomyélite ou polio. « Polio ! Qu'est-ce que c'est que cette appellation ? » se demanda mon père. Il ne comprenait pas ce que le médecin lui disait, mais il laissa sa fille se faire soigner par ce blanc. Je garde un douloureux souvenir des traitements que je recevais à l'hôpital et qui prenaient la forme d'une grosse piqûre qu'on introduisait dans ma colonne vertébrale. C'est de là que me vient la peur des aiguilles et de la blouse blanche. Mais le traitement était efficace et je commençais à récupérer un peu. Désormais, je pouvais rester assise et mon cou tenait droit.

Au bout de quelques semaines, cela devint très difficile pour ma mère de continuer à gérer mille choses à la fois. Elle était obligée de rester avec moi, de s'occuper de ses autres enfants, de préparer la

17 Un médecin ou un prêtre de type européen est souvent surnommé « Marabout blanc ». Le terme n'est pas péjoratif.

cuisine... Elle jonglait sans cesse entre sa maison et l'hôpital. De plus, elle avait un nouveau bébé à s'occuper, ma petite sœur. Elle voyait bien que ma situation s'améliorait, mais lentement. Mon père décida que je devais quitter l'hôpital au bout de deux mois d'hospitalisation. Je partis donc et ne revis pas le marabout blanc. Le retour à la maison fut sinistre. J'étais toujours paralysée et surtout, j'avais apporté la honte¹⁸ sur ma famille.

18 Il faut savoir que les africains ont un rapport très fort avec la notion de honte. Ils estiment bien souvent qu'il est préférable de mourir plutôt que de vivre dans la honte ou de l'infliger à leur famille. Le handicap d'un enfant est considéré comme une malédiction, la sanction divine d'une transgression ou d'une « faute » impardonnable commise par la mère, le plus souvent. Cette dernière est donc punie par Dieu à la vue de tous et elle ne manque pas d'entraîner sa famille dans sa chute. Ces péchés supposés peuvent prendre des formes diverses telles que la désobéissance au mari, la transgression de certains rituels etc. Quoi qu'il en soit, la culpabilité s'abat systématiquement sur la figure maternelle, et se transmet au sein de la famille à l'enfant marqué par les Esprits, à l'enfant handicapé. Même si cette perception du handicap est en désaccord total avec les religions monothéistes présentes en Afrique comme l'Islam et le christianisme, elle persiste encore aujourd'hui.

Mon nouveau prénom : Moitié de personne

J'étais devenue un lourd fardeau pour mes parents. Désormais, je n'étais plus Diariata mais *moitié de personne*. *Féthiéré Nédho* était mon prénom et *Inté anniindé* (« un lourd fardeau ») ma qualification. « Que va-t-on faire de cette moitié de personne ? » s'interrogeaient mes parents. « Quel fardeau ! » se lamentait ma mère. Je me traînais par terre et ne pouvais plus me servir de mon bras droit pour manger : une aberration pour une musulmane¹⁹.

Mes parents habitaient dans une grande concession²⁰ que mon père partageait avec ses deux demi-frères plus jeunes, tous deux mariés avec des enfants. La maison était grande et pleine de « bouts de bois de dieu ». Avoir une enfant handicapée était une honte : cela attirait les regards et les préjugés. Ma mère avait beaucoup de charges à supporter, des enfants en bas âge et de multiples tâches ménagères. Avoir une enfant handicapée à charge était une épreuve insupportable. Mon avenir auprès de mes parents devint rapidement incertain. Par chance, mes parents ne me laissèrent pas mourir de faim (c'était le sort réservé à beaucoup d'enfants handicapés). Au lieu de cela, ils « m'expédièrent » chez ma grand-mère maternelle, loin des regards indiscrets. Ma vie en fut pour toujours transformée. Le sort en avait décidé ainsi.

19 L'Islam recommande de toujours réaliser les actes les plus honorables avec la main droite (écrire, manger, saluer...); à l'inverse les actes considérés comme impurs doivent être réalisés avec la main gauche (se moucher, se laver, notamment les parties intimes etc.).

20 Nous appelons concession un ensemble de cases ou de maisons pouvant aller de deux à six, rectangulaire, disposées face à face de sorte à former une cour intérieure carrée ou arrondie. Les cases sont reliées entre elles par une clôture en argile ou en paille tissée.

CHAPITRE III - JE RACONTE MES PARENTS TELS QUE JE LES AI CONNUS

Oser parler de mes parents, oser les décrire, oser les raconter est un exercice difficile et contraire à l'éducation que j'ai reçue. On ne cesse de nous dire : « On ne raconte pas ses parents, on prie pour eux ». Mais j'ai ressenti le besoin de faire leur portrait pour dissiper certaines souffrances de mon enfance perdue. Mes parents ont eu treize enfants, dont huit ont survécu. Ils n'étaient pas riches, mais ils étaient dignes et généreux. À Kaédi nous vivions tous dans une grande maison que papa partageait avec ses demi-frères. Mon père était cultivateur et tailleur. Ma mère, femme au foyer, avait beaucoup à faire. J'étais la cinquième de leurs enfants vivants. On ne compte pas les morts, ils doivent reposer en paix.

Maman - Néné

Maman est grande (1m90) et très belle. Sa peau est douce et ses cheveux brillants. Elle a hérité de son père un caractère affirmé mais son sourire lui vient de sa mère ; elle est un mélange de sang Peul et de sang Maure, enfant parfaite d'une Afrique multiculturelle. Elle a un beau regard et est courageuse, comme toutes les femmes Peules.

Son père, un riche commerçant, n'eut que deux enfants, ce qui pour un africain est très peu. Elle ne fut pas élevée par sa mère car son père n'avait pas hésité à la donner à une voisine inconsolable d'avoir perdu sa fille unique et c'est pourquoi elle fut séparée de sa

mère à la naissance pour aller vivre chez cette femme qui la gâta et la chérit comme un don de Dieu.

Ma mère est intelligente, dévouée et pleine de sagesse. Elle respecte sa culture et sa religion avec rigueur et dans une obéissance inconditionnelle. Elle est très gaie, rit souvent aux éclats et sait mimer à la perfection mais sans jamais se moquer du malheur des autres. Elle n'est pas allée à l'école et malgré son analphabétisme, elle sait raisonner avec une intelligence et une logique qui inspirent le respect. Sa mère adoptive l'avait protégée de tout, même de l'école, car elle craignait tout simplement de la perdre et ne voulait pas que quoi que ce soit de néfaste puisse lui arriver. Lorsqu'elle eut treize ans seulement, elle épousa mon père et apprit la rudesse de la vie des femmes africaines²¹. Il était admirable de la voir gérer mille et une choses sans être nostalgique de son enfance protégée. Sa grande générosité fit d'elle la mère des pauvres du quartier et il m'arrivait cependant de pleurer en la voyant ainsi distribuer nos réserves, car très souvent, il ne nous en restait que très peu pour nous-mêmes : pour elle, les plus démunis devaient être les premiers servis²².

Néné, je la vois revenir du marché de Kaédi avec une calebasse sur la tête, de sa démarche fière et assurée, discutant à bâtons rompus avec ses amies nos voisines ; elle était humble mais coquette et portait

21 Les Occidentaux auxquels je raconte ce récit se demandent souvent quelle était la place de l'amour dans le mariage lorsque ma mère a épousé mon père, si jeune. Je dirais que la question ne se posait pas vraiment, les enjeux étaient autres : fonder une famille, donner naissance à un fils (et ainsi éviter d'être répudiée), préserver l'honneur de la famille... L'amour n'était pas considéré à l'époque comme cause première du mariage, l'épouse devait accepter le mari qu'on avait choisi pour elle et il n'était pas question de remettre ceci en question.

22 L'aumône due aux pauvres (Zakat) fait partie des piliers de l'Islam et mes parents la respectaient au-delà même de ce qui est généralement attendu des fidèles. Cependant, ils pratiquaient aussi la Sadaqa qui désigne un don généreux et délibéré et qui ne constitue pas une obligation par ailleurs.

bien les modes de son époque. Elle s’habillait toujours en boubou²³, vêtement qui se décline en une infinité de tissus et de coloris, mais la mode d’alors voulait qu’il soit en bazin, un coton damassé et brodé au niveau du col. Ma mère aimait le bazin teint de différents motifs clairs. Le vendredi elle portait du bazin blanc. Joyeuse, elle aimait danser, mais pudique, elle n’aimait pas s’afficher sur les pistes de danse.

Ce matin-là, il faisait déjà très chaud, je la vois sortir des épis de mil du grenier pour nous concocter un onctueux couscous. Elle met une quantité de mil dans le grand mortier et se démène courageusement pendant plusieurs heures pour mener à bien ce travail pénible. Elle commençait toujours son travail en disant « Bissimilaye », qui signifie « *au nom d’Allah* ». Durant tout le temps où elle décortiquait le mil elle ne cessait de chanter, un bébé sur son dos, le soleil brûlant son beau corps ; elle pilait le mil du repas de sa grande famille : mari, enfants, belle-famille, sans compter les délaissés du quartier, environ trente « bouts de bois de Dieu » à nourrir matin, midi et soir... Son mari n’était pas riche, mais elle ne s’en plaignait jamais, partageant au contraire le peu qu’elle possédait avec ceux qui n’avaient rien.

23 Sous le boubou, on porte généralement un pagne tissé et un petit pagne (équivalent de la culotte occidentale). Autour du cou, il est fréquent de porter un collier dont la longueur et le choix des perles indiquent l’origine sociale de la femme. La mode était également de porter une coiffe appelée « moussor ». C’est un bout de tissu (souvent du même imprimé que le boubou) et qui était autrefois noué selon l’appartenance ethnique. En fonction de la manière dont on attache ses extrémités, le moussor change de forme. La mode de l’époque en matière de moussor était surnommée « Marie-Claire ». Le tissu posé derrière la tête était croisé sur le devant du crâne et sa disposition évoluait en fonction de l’âge et du statut de la femme (vierge, nouvellement mariée, épouse, veuve...). Les chaussures prenaient la forme de jolies babouches féminines avec un petit talon et tout se jouait dans la démarche et dans l’allure.

Papa - Baba

Baba était le fils aîné d'un Bambara²⁴ originaire du fond du Mali et d'une Maure du sud de la Mauritanie. Il avait quatre frères et sœurs plus jeunes. Baba n'était pas allé à l'école ; ses parents avaient sacrifié sa scolarité pour que ses frères puissent avoir une éducation, comme cela se faisait souvent avec les aînés. Mon père a donc travaillé très tôt, avant l'âge de dix ans.

Il était cultivateur pendant la saison des pluies et le reste du temps, tailleur et maçon. Un infatigable travailleur. Baba était un homme fin et calme. Le sang bambara qui coulait dans ses veines lui donnait le courage d'un lion, tandis que la partie maure héritée de sa mère faisait de lui un sahélien patient et calme. Comme Néné, Baba était le parfait enfant d'une Afrique multiculturelle et multilinguistique. Mon père n'était pas aussi grand que ma mère, mais il mesurait tout de même 1m80. Il aimait raconter des histoires drôles et j'adorais l'écouter parler à ses fils. Pour profiter de ces doux moments, je m'imaginai être l'un de ces garçons chanceux assis auprès de Baba et pouvant même le toucher²⁵.

Il avait le sens de la famille et respectait les enseignements de ses aînés. Il protégeait ses frères et leurs proches et s'occupait des familles de ses frères partis travailler en ville. Baba n'était pas violent, mais il

24 Les Bambaras, également appelés Bamanas ou Bamanaw, sont une ethnie principalement établie au Mali. Ils formaient le Royaume Bambara de Ségou, dont le Roi Biton Coulibaly (1689-1755) était le fondateur. Ce Royaume Bambara s'étendait sur une grande partie du Mali. Les Bambaras parlent la langue bambara qui est une des langues principales au Mali. On retrouve cette ethnie dans une grande partie de l'Afrique de l'Ouest notamment, en Guinée, au Sénégal, en Mauritanie, au Burkina Faso, en Côte d'Ivoire, en Sierra Leone et au Liberia. Source : Wikipédia.

25 Après la petite enfance, les filles ne peuvent pas réellement s'approcher de leur père car leur place est auprès de leur mère. De plus, en tant que personne handicapée, je devais rester à l'écart des autres.

savait se faire respecter. Il ne m'a jamais frappée. Il était un homme d'une grande honnêteté et loyal ; il était très beau à chaque fois qu'il portait son grand boubou bleu ciel et son haouli blanc²⁶ pour aller à la mosquée. J'aimais le regarder partir contre le vent qui gonflait son boubou amidonné. Il avait l'air d'un grand berger qui se dirige vers son troupeau.

26 Turban.

CHAPITRE IV – DIEU A CRÉÉ LE CLITORIS, L’HOMME L’A FAIT COUPER

Attention les filles, Haby arrive !

L’exciseuse est venue ce matin pour faire couler le sang « impur » des filles. Elle est venue pour couper cet organe détesté. Non, ce n’est pas pour les purifier comme ils disent, mais pour les priver de la chance de devenir des femmes à part entière. Dieu a créé les filles, et les hommes les ont castrées, afin qu’elles soient des épouses fidèles et soumises. Car contrairement à la circoncision, dont l’objectif est de protéger les garçons de certaines maladies et de renforcer leur virilité, l’excision a pour seul but de diminuer l’ardeur chez les femmes. La femme vient entière au monde, l’homme la castre. C’est là où l’homme se croit supérieur à Dieu.

Elle s’appelait Haby, aucune fille ayant croisé son chemin ne peut l’oublier. Je la vois encore dans mes cauchemars la nuit. Cette femme sombre au regard profond était l’exciseuse des filles de Kaédi. Lorsqu’elle arrivait dans une maison, cela signifiait que le sang allait couler. Elle était toujours habillée de la même façon et ne changeait jamais de couleur de vêtements. Elle portait un boubou bleu foncé avec sa coiffe assortie et un pagne tissé bleu. Ses vêtements étaient à l’image de sa personne, sombres. Ses dents étaient devenues rouges à cause de la kola qu’elle mâchait tout le temps. Elle faisait peur, c’était l’ange maudit de l’excision.

Lorsqu'on faisait appel à Haby, elle arrivait toujours le matin de bonne heure. Dès qu'elle franchissait le seuil d'une concession, toutes les filles qui avaient déjà été excisées se mettaient à hurler et couraient se cacher. Les mères réveillaient leurs filles candidates à la « purification ». Une à une, les petites étaient regroupées dans un coin de la maison. L'opération était alors imminente. Elles étaient ensuite déshabillées et lavées. Haby aiguisait pendant ce temps-là ses couteaux et préparait ses aiguilles. La peur montait, palpable dans la case. Les mamans faisaient bouillir de l'eau dans laquelle Haby versait un mélange de feuilles et de racines écrasées. Cette décoction est utilisée pour laver les filles nouvellement excisées afin de désinfecter leur plaie.

L'opération est douloureuse et inoubliable. Chaque fille était allongée sur une natte, les jambes écartées. On lui tenait les bras et les jambes pour qu'elle ne bouge pas. Et puis Haby s'approchait avec cette lame et d'un geste sûr, elle coupait le clitoris. Malgré les cris de douleur, la fille restait allongée, maîtrisée par deux femmes, tantes ou cousines bien souvent. Haby continuait ensuite son opération en recousant une partie du vagin afin qu'aucun rapport sexuel ne soit possible sans une opération qui se ferait le jour même du mariage. Haby coupait bien sûr le clitoris sans anesthésie préalable et sans user d'aucun antidouleur ni d'aucun désinfectant. Juste après l'opération, les filles étaient lavées avec la décoction brûlante que j'ai déjà évoquée. C'était comme de l'alcool versé sur une plaie à vif. Cela fait horriblement mal.

L'excision terminée, Haby était contente d'avoir éliminé l'organe détesté. Les cris de douleur retentissaient dans tout Kaédi. Les papas étaient satisfaits, tandis que les mamans se montraient résignées. Mais dans le fond, tout le monde était soulagé car la tradition avait été respectée. Haby nettoyait ses couteaux et ses aiguilles, puis elle repartait jusqu'à la prochaine opération. S'ensuivaient des jours et

des jours de souffrances chez des petites filles qui ne seraient jamais plus comme avant.

La Circoncision : « Garçon, tu deviens un Homme »

La circoncision est une opération qui ne concerne que les garçons. En tant que fille, cela ne m'était donc pas imposé, mais en évoquant cette pratique je veux mettre en évidence son caractère festif et son impact dans la vie du garçon qui se voit accorder du respect et une place privilégiée dans la vie de sa Communauté. Je tiens surtout à montrer le contraste qui existe entre l'excision, vécue dans l'ombre et dans la douleur comme une honte, et la circoncision, mise en scène au grand jour et synonyme de festivités.

Contrairement à l'excision, la circoncision est donc toujours célébrée avec beaucoup de joie. Elle a pour but de permettre aux jeunes garçons le passage à la vie adulte et de le former à renforcer sa domination sur la femme. À l'époque, les garçons étaient circoncis à l'âge de quinze ans et très souvent, ils se mariaient quelques mois après avec des cousines qui leur avaient été choisies par leur famille. Tous les adolescents de la même classe d'âge étaient circoncis ensemble.

La cérémonie de la circoncision était si importante qu'elle se préparait pendant toute une année. Vers la fin de l'hivernage, les kaédiens fixaient la date de la circoncision pour la saison suivante. Les familles concernées envoyaient alors leur messenger, en l'occurrence

leur griot²⁷, informer leurs proches dans les villages environnants. Il n'y avait pas encore de téléphones portables et les informations étaient transmises par le biais des griots. Tout le monde attendait cet événement avec une grande impatience. Les jeunes adolescents étaient aussi préparés à affronter cette étape primordiale de leur vie. Ils étaient confiés à un homme choisi dans la caste des forgerons, détenteurs du secret du fer. Ces derniers étaient d'ailleurs les seuls habilités à exercer cette pratique.

Voici en quelques lignes comment se déroule la cérémonie de la circoncision. Une année s'est écoulée et c'est le jour « J ». Les mamans, les tantes et les grands-mères ont mis leurs plus beaux bijoux et des vêtements qu'elles se sont préparés pendant toute l'année. Les cousines, futures épouses des heureux circoncis, se sont aussi fait belles. Les futurs circoncis, après avoir passé plusieurs nuits dans la brousse pour les ultimes initiations, apparaissent beaux et forts aux yeux de tous. Tout le monde se réunit dans la grande cour. Les femmes sont tenues à l'écart, mais peuvent entendre ce qui se dit. Le maître du fer, chargé de la circoncision, vient à cheval habillé en boubou de cérémonie et tenant à la main un couteau. L'opération commence. Les garçons doivent chanter à voix haute durant la circoncision pour prouver leur bravoure et leur courage. Le griot qui assiste à l'opération crie le nom de chaque nouveau circoncis et les tambours résonnent. Les femmes se mettent à danser et à hurler de joie. La cérémonie terminée, les garçons soignés par des décoctions traditionnelles sont conduits dans la case des circoncis située hors de la ville. Ils y restent pendant trois semaines, durant lesquelles les

27 Généalogiste traditionnel qui a pour fonction de transmettre des messages et des louanges dans certaines circonstances. Il est la mémoire généalogique des familles dans certaines cultures. En Afrique, le griot appartient à une caste autorisée à interpréter publiquement des louanges. Il a la maîtrise de l'art oratoire et est considéré comme un arbitre du passé et du présent. Il remplit la fonction d'historien et de musicien. Il joue aussi un rôle important dans la préservation des coutumes et des valeurs sociales. Source : Wikipédia.

fêtes continuent à Kaédi. Des bœufs, des dromadaires et des moutons sont sacrifiés tous les jours dans une ambiance de fête et de joie.

Trois semaines sont donc passées et c'est le jour de la sortie des garçons. C'est un jour spécial. Ils sont habillés de vêtements confectionnés par les tisserands. Ils ont passé tout ce temps à se faire soigner, dorloter, chouchouter et initier à la vie adulte. Pendant ces trois mêmes semaines, leurs cousines leur ont préparé les meilleurs plats et sont venues leur rendre visite. Le jour de la sortie des garçons, toutes les filles doivent se cacher, car c'est un jour où ils doivent mettre en pratique certains enseignements. On leur donne notamment des fouets pour fouetter²⁸ toutes les filles qui ont le malheur de croiser leur chemin. Ils ont aussi des couteaux et des lances pour chasser tous les animaux domestiques consommables qu'ils croisent. À la fin de la journée, ils se réunissent pour faire le bilan de leur chasse et pour recevoir le statut et les droits attribués à un homme viril et dominant. Cette journée met fin à la fête de la circoncision dans ma Kaédi natale.

28 Je tiens à préciser qu'il ne s'agit pas d'une simulation ou d'une mise en scène visant à symboliser la domination masculine: certaines filles étaient véritablement fouettées jusqu'au sang. C'est heureusement une pratique interdite aujourd'hui en Mauritanie.

CHAPITRE V - MON PREMIER EXIL

J'avais presque deux ans et il avait été décidé que je devais désormais vivre cachée chez ma grand-mère maternelle dans un quartier situé au bord du fleuve Sénégal, à quelques kilomètres de chez mes parents. Ce fut mon premier rejet.

Les circonstances firent donc que lorsque mon handicap fut avéré, je fus brutalement éloignée de ma mère. Et je me dis avec le recul qu'il n'aurait pas pu en être autrement : le poids de la honte et de la culpabilité était trop lourd pour que je puisse rester à ses côtés. Mais j'avais dix-huit mois et dix-huit mois c'est si petit, si dépendant de sa mère... J'étais complètement perdue sans elle. Je la réclamaï tous les jours ; dans mes rêves la nuit je la voyais (et la vois toujours) courir loin de moi. Je ne comprenais pas ce que j'avais pu faire de si grave pour mériter un tel châtimeñt, pour n'être plus auprès de mes frères et sœurs et être ainsi rejetée par ma mère. Mon père ne s'était pas opposé à cet exil et j'ai vécu cela comme une violence terrible.

Ce fut le premier jour d'un long exil de sept ans loin de mes parents. Ma mère me portait sur son dos, je respirais son agréable odeur et le bonheur inondait mon cœur. Ma joie était d'autant plus forte que cela faisait longtemps que ma mère s'était éloignée de moi. Être sur son dos était une belle compensation à mes douleurs et j'en profitais comme si je savais que cela allait être la dernière fois. Le bonheur d'être prise dans ses bras était d'autant plus grand que ces derniers temps, je ne recevais plus que des coups et des mauvais

traitements de la part d'une mère sans doute excédée par mes pleurs de souffrance et sa propre impuissance face à la maladie. Je quittai donc mes parents pour aller vivre chez Grand-Ma.

Une fois arrivée chez ma grand-mère, je compris brusquement que mes parents étaient en train de m'abandonner. Un sentiment de panique et de rejet m'envahit et la séparation s'imposa soudain avec violence. Je n'avais qu'une idée en tête : je voulais ma mère ! J'en fais encore des cauchemars aujourd'hui, et la peur d'être abandonnée reste une de mes hantises les plus profondément ancrées.

La maison de mes grands-parents était très grande et pleine de monde. Mon grand-père, un riche commerçant, recevait régulièrement d'autres marchands venus des villages environnants. De grands camions remplis de marchandises étaient stationnés devant notre maison et des chameaux occupaient l'autre arrière-cour. La maison de mes grands-parents ressemblait à un marché. Les trois hangars et les cinq tentes implantées au milieu de la cour étaient toujours remplis de voyageurs. Ma grand-mère, ses coépouses ainsi que les autres femmes de la maison étaient toujours en activité. Certaines préparaient le thé à la menthe, d'autres s'occupaient des repas ou allaient chercher de l'eau au fleuve... Il y avait des va-et-vient incessants dans la concession. C'était une maison animée.

Chaque épouse de mon grand-père possédait une grande case avec une arrière-cour où se trouvaient les toilettes²⁹. La case de ma grand-mère comprenait également une très grande arrière-cour entourée d'arbres fruitiers. Il y avait, entre autres, des palmiers dattiers, des

29 Les toilettes étaient constituées d'un simple trou creusé dans le sol au-dessus duquel il fallait s'accroupir pour se soulager, entouré d'une fine cloison de paille. Dès qu'il n'est plus utilisable, le trou est rebouché et creusé à nouveau un peu plus loin.

jujubiers³⁰ et un grand doum³¹. La case de Grand-Ma était très large et l'intérieur était divisé en quatre espaces séparés par des tissus indigo. J'étais installée dans un coin à côté de la partie qui servait de garde-manger. Une montagne de bœuf séché, de dattes et de gomme arabique³² tenait compagnie à une rangée de sacs de mil, de blé et d'arachide. Au pied de cette énorme quantité de nourriture, j'étais installée sur une petite natte en paille tissée. Dans ce même coin de la case vivaient les poules de Grand-Ma. Dans la journée, j'avais l'autorisation d'aller dans l'arrière-cour à l'abri des regards où je me traînais pour jouer avec les poules et les chats. L'avantage était que je voyais tout le monde depuis mon lieu de refuge et que j'entendais toutes les conversations.

Au début, je pleurais beaucoup. Je réclamaï ma mère et ce nouveau lieu inconnu m'effrayait. J'ignorais ce que j'avais bien pu faire de mal pour être ainsi isolée, ni pourquoi je me trouvais là dans cette case. Mais au fur et à mesure que le temps passait, je réalisais que je n'aurais jamais les mêmes droits que les autres enfants. Mes pleurs et mes cris ne me furent d'aucun secours pour me ramener auprès de mes parents. Tout ce que je recevais comme réponse était des réprimandes. Je me rendis donc à l'évidence : j'étais une exilée, amputée de mes parents.

30 Le jujubier est un arbuste de la famille des Rhamnacées. Ils sont souvent épineux et produisent des fruits comestibles appelés Jujube.

31 Prosopis Africana, arbre qui se développe en Mauritanie et dans les zones sahéliennes arides en particulier.

32 La gomme arabique est utilisée comme friandise à mâcher, dans le traitement de la diarrhée (on la fait tremper dans l'eau toute la nuit avant de l'administrer le lendemain au malade), pour le traitement de la peau etc. Elle est aussi utilisée dans les constructions pour assurer l'imperméabilité des toitures. Les femmes l'utilisent pour solidifier et donner un bel éclat aux textiles comme le bazin (on parle notamment de « gommer un boubou »). Source : alterafrica.com.

Je commençais cependant à m'habituer à Grand-Ma car c'était elle qui me nourrissait et me donnait la douche de temps en temps. Je ne me souviens pas avoir été prise dans ses bras ou même m'être approchée de Grand-Ma. Le seul contact physique avec elle était le moment de la douche que j'appréciais énormément, ou lorsque je faisais des bêtises et qu'elle me battait, ce que j'appréciais moyennement. Mais elle n'était pas une méchante femme. Elle ne pouvait tout simplement pas me témoigner de l'affection parce qu'elle pensait que je n'étais pas une enfant « normale ». Mais elle a au moins accepté de m'héberger, contrairement à ma grand-mère paternelle qui pensait que le simple fait de me voir lui porterait malheur.

Mes souffrances physiques étaient interminables et j'ignorais combien de temps cela allait durer. Un jour, je me mis à m'éloigner de la réalité et à m'évader. Je basculais fréquemment le temps d'un rêve dans un monde magnifique dans lequel j'étais sur les genoux de ma mère qui me caressait les cheveux. Cette scène me plaisait, mais les douleurs de mon corps me rappelaient très vite à la vraie vie. Je commençais cependant à prendre goût à ce rêve qui me permettait de me déconnecter de l'amère réalité de ma vie et de trouver amour et apaisement dans mon nouveau monde imaginaire. La douceur et les délices de cet univers m'ont fait découvrir des joies insoupçonnées. Dans mon petit coin, mon quotidien commençait à s'apaiser grâce à ce monde dans lequel je jouais beaucoup et ne connaissais aucune douleur. Je parvenais même à courir et je me surprénais à sourire ; ce sourire qui m'avait quitté le jour où j'étais tombée malade. J'ignore encore dans quelles circonstances ce changement s'est exactement produit, mais je me souviens clairement du soulagement que cela m'a apporté. À partir de ce moment-là, tout allait se jouer dans ma tête.

Vivre dans l'imaginaire le temps d'un répit

Lorsque les peines du monde réel devenaient insupportables, je ressortais les souvenirs que j'avais conservés de mon ancienne vie pour donner à mon cœur une meilleure alimentation. J'apprenais à retenir chaque situation agréable pour approvisionner ma *banque de données psychiques*. Un sourire de Grand-Ma, un plat que j'aimais, une scène que j'appréciais, toutes ces choses agréables étaient stockées dans ma « banque ». Ces données ont fini par constituer une boîte magique. Plus tard, cet outil m'a aidé à traverser le tumultueux fleuve qui me séparait du beau jardin de la Liberté. Aujourd'hui encore, lorsque mes peines semblent insurmontables, je ressors ma petite boîte magique.

M'évader dans ce monde irréel, imaginaire, était comme une passerelle ou plutôt une sorte de placebo pour tromper la souffrance d'un quotidien interminable. Cela ne veut pas dire que j'étais folle pour autant, je ne confondais pas le vrai du faux ; mais j'utilisais le faux pour supporter le vrai. C'est ainsi que je retrouvais petit à petit mon sourire perdu. Je me construisis des choses positives tout en étant bien consciente de mon état. Les douleurs physiques, l'intuition d'être différente et de représenter un lourd fardeau pour mon entourage ainsi que l'incertitude sur la fin de ce cauchemar contribuèrent à forger ma nouvelle personnalité. Pour le dire autrement, le fait d'accepter mon sort, ma différence par rapport aux autres enfants et de savoir que cela n'allait pas changer de sitôt me permit enfin de voir les choses différemment.

Car au fond de mon cœur, une révolte mijotait. Toutes ces choses horribles que j'entendais à mon sujet commençaient à me mettre hors de moi. Je savais que je m'appelais Diariata et non *moitié de personne* parce que j'entendais Grand-Ma me le dire parfois. La honte et les frustrations s'étaient accumulées jusqu'à constituer le cocktail qui

allait faire exploser la révolte dans mon cœur blessé. Ces phrases humiliantes me révoltaient. On m'avait bien fait comprendre que j'étais la honte de ma famille et cette situation me rendait folle. Je ne savais pas ce qu'il fallait faire pour corriger ce que mon entourage considérait comme une tare irrémédiable. De toutes les douleurs, la honte est de loin la plus redoutable. Et j'avais profondément honte d'être ainsi rejetée à cause de ma différence. Malgré tout, j'avais trouvé dans cet univers de rejet des compagnons loyaux qui arrivaient à me consoler.

Mes amis les chiens

L'affection et l'absence de jugement, je les avais trouvées chez mes amis les deux chiens de Grand-père qui, de temps en temps, réussissaient à franchir le seuil de la porte pour jouer avec moi. J'en étais très heureuse. Ah, les chiens de Grand-père. Ils étaient beaux, très beaux. Le plus vieux s'appelait *Laayniakh*, nommé ainsi à cause de sa robe faite de taches blanches et noires tel un dalmatien. Mais il s'agissait d'un lévrier sahélien. Sa mère venait du Mali. *Laayniakh* était un redoutable chasseur. Il était vif, attentif et très résistant ; il pouvait aussi se montrer un peu distant, surtout avec les étrangers. Il recherchait peu les caresses. Cependant, il pouvait se montrer doux et sensible. Vigilant et farouche, c'était un très bon gardien avec un caractère bien trempé. Il courait si vite qu'il lui arrivait d'attraper des pigeons au vol ; il possédait l'instinct, la rapidité, l'endurance et l'intelligence d'un redoutable chien de chasse.

Quant au plus jeune, Mbadha Samba, il était également très beau. La longueur de ses pattes, sa queue légèrement retroussée, la taille de son museau, ainsi que la profondeur de sa poitrine lui conféraient une allure élégante. Son poil était court et sa robe beige. Il avait un regard expressif, c'était un labrador.

Laayniakh et Mbadha devinrent mes fidèles amis, mon univers sécurisé. Ils ne me jugeaient pas. Ils acceptaient de jouer avec moi et se faisaient tout doux à mon contact. Je les caressais et ils me faisaient rire. À chaque fois que je voulais jouer, je les appelais : « *Aye*³³, *Mbadha*, *aye Laayniakh* », et ils accouraient aussitôt vers moi. Ils me protégeaient lorsque je restais seule pendant la journée : ils s’installaient devant la porte et ne laissaient passer personne.

Je me souviens qu’un jour, alors que tout le monde était parti, notre voisin forgeron vint chez nous. Il savait pourtant que j’étais seule et que je n’avais pas le droit de sortir. Il m’appela : « Viens vers moi petite, j’ai quelque chose pour toi ». Je ne bougeai pas. J’avais peur des gens. Il s’approcha et essaya d’entrer dans la case. Au moment où il s’apprêtait à franchir le seuil de la porte, Laayniakh lui sauta dessus, déchirant son Serwel³⁴ et le blessant à la cuisse. Bien que violente, j’avais trouvé cette scène très amusante. J’ignorais ce que notre voisin voulait me dire ou me faire, mais il ne devait pas être animé d’une bonne intention et c’est sans doute pour cela que Laayniakh l’avait arrêté, lui infligeant une solide correction.

J’adorais ces chiens, qui étaient mes deux seuls amis. Ils détestaient ceux qui voulaient me faire du mal. Aujourd’hui encore, je les vois souvent dans mes rêves. Mais lorsque quelques années plus tard je pris le chemin de l’école, de méchants enfants me séparèrent d’eux. Je vécus très mal cette rupture et j’en souffris pendant de nombreuses années.

33 Il existe en langue Poular différentes interjections pour interpeller les animaux domestiques. *Aye* pour appeler un chien, *Djiaa* pour le chasser ; *Mousse* pour appeler un chat, *Diéry* pour le chasser ; *Kouye-kouye* pour appeler un coq ou une poule, *Kess* ou *Kouss* pour les chasser etc.

34 Un pantalon bouffant.

La fête du sacrifice

C'était le jour de la fête du Sacrifice, une grande fête musulmane. Elle se nomme l'Aid al Kebir ou l'Aid al Adha³⁵ ou encore le Taaské en Peul. Ce matin-là, le soleil semblait s'être levé avec plus de douceur, il paraissait plus joyeux que d'habitude. Ses rayons pénétraient dans la case de Grand-Ma et me caressaient le corps avec délicatesse. J'avais quatre ans. Le vent frais du matin soufflait lentement, m'apportant les odeurs de Kinkéliba³⁶ et la mélodie des chants d'oiseaux. Le ciel était d'un bleu magnifique comme si là-haut, un grand ménage s'était fait. Tout semblait différent. Dès l'aube, les femmes étaient parties au fleuve et avaient rempli les canaris d'eau pour les toilettes et la vaisselle de la journée. Elles avaient balayé les concessions et les rues, car Kaédi fêtait Taaské.

Grand-ma m'avait réveillé tôt et m'avait donné une bonne douche. Elle était de très bonne humeur. Après ma douche, j'avais eu droit à un bon petit-déjeuner : un bol de bouillie de mil avec une tasse de Kinkéliba bien sucré. C'était le jour dit de la fête du mouton. Il y avait du sacrifice dans l'air.

Après avoir tout nettoyé, les femmes avaient sorti le Thiouraye³⁷. Ah, le Thiouraye ! Cette substance obtenue à partir de résine d'arbres et d'autres fragrances est brûlée dans un encensoir dégageant ainsi une fumée qui embaume agréablement les chambres et les maisons. C'est aussi une redoutable arme de séduction qu'utilisent les femmes de chez moi. La case de ma grand-mère était bien rangée et nettoyée

35 Fête du sacrifice en arabe.

36 Plante médicinale dont le nom scientifique est *Combretum micranthum*. En Afrique de l'ouest, il est consommé au petit déjeuner sous forme de tisane.

37 Encens utilisé en Afrique de l'ouest comme désodorisant pour les maisons et les vêtements. Mais il est également utilisé comme une redoutable arme de séduction. Chaque femme fabrique son Thiouraye avec un savant mélange de graines aromatisées.

de fond en comble. Le petit-déjeuner terminé, les femmes avaient très vite fait la vaisselle et avaient tout rangé. Les hommes apparurent, barbes et crânes rasés. Les jeunes garçons avaient également le crâne rasé. Tous arboraient des boubous bleu indigo, réalisés par les Soninkés³⁸.

Pendant que les hommes étaient à la mosquée pour la prière de la fête, les femmes faisaient la prière dans leurs cases. Ensuite, elles s'activaient pour que tout soit prêt lors du retour des hommes. C'était le moment de sacrifier le mouton. J'observais tout cela depuis l'arrière-cour et j'écoutais attentivement tout ce qui se disait. La tradition veut que chaque père de famille saigne un mouton. Accompagné de ses garçons, mon grand-père s'apprêtait avec fierté à effectuer ce devoir. Les garçons (ses fils adoptifs, mon grand-père maternel n'avait eu que deux filles mais avait adopté beaucoup de garçons) avaient fait venir un grand bélier blanc avec de grandes cornes. Ils lui donnèrent un bain rituel, obligatoire avant le sacrifice. Toute mon attention était capturée par ces scènes. Lorsque le mouton fut bien lavé et le couteau aiguisé, mon grand-père ôta son beau Boubou, mais conserva son Thiaya³⁹ et son tourki³⁸ de couleur bleu marine bien amidonnés, dont on entendait le craquement à chaque mouvement. Le sort du mouton était scellé. Il allait être égorgé selon le rituel musulman. Mon grand-père prononça la prière avant de se laver les mains et d'effectuer le sacrifice d'Abraham. Silence. Soudain, je n'entendis plus le mouton bêler !

Mon grand-père Hamady ordonna à l'un de ses fils de couper le mouton en deux : « Tu dois couper le mouton en deux parties. Une moitié sera distribuée aux nécessiteux qui n'ont pas pu remplir leur

38 Les Soninkés constituent une des ethnies vivant au Sud de la Mauritanie.

39 Pantalon bouffant traditionnel - tunique traditionnelle peule.

devoir de sacrifice tandis que l'autre moitié sera consommée par la famille ».

J'entendis le terme « moitié » qui sonna douloureusement à mes oreilles. J'observai de nouveau la scène et soudain la stupeur me paralysa. Le mouton était mort et la moitié du mouton ne bougeait plus. Je regardai la carcasse à nouveau et la peur m'envahit. Je fus frappée par la vue de ce mouton étendu sans vie. Ce terme de moitié dont on m'avait toujours qualifiée me faisait toujours beaucoup de peine, mais cette fois, je semblais en avoir bien compris le sens. Le mouton était mort. Sa moitié ne contenait pas toutes ses parties, tous ses membres. Je m'examinai et constatai que je possédais tous mes membres supérieurs et inférieurs. J'étais entière...

D'abord, j'eus peur de poser la question à Grand-Ma qui semblait très occupée. Mais je ne pus pas me retenir davantage, il fallait que je sache. Je voulais savoir si j'étais vraiment une moitié de personne. Je voulais savoir si on considérait que je n'étais pas une personne vivante. C'était le moment de poser ma question. Je souris à Grand-mère et lui demandai :

— Mamma⁴⁰ !

— Qu'y a-t-il encore ? Tu ne vois pas que je suis très occupée ?

— Mais Mamma ! ai-je insisté. Regarde, je ne suis pas une moitié de personne. Je ne suis pas comme le mouton. Moi, je suis vivante et je possède tous mes membres...

Ma grand-mère s'arrêta et redressa son boubou. Elle me regarda longuement et dit :

— *Tu es une moitié de personne, tu ne vois pas que tu n'es pas comme les enfants normaux ?*

40 Grand-mère en langue Poular.

Je transpirais de honte et de déception, ma poitrine ne pouvait plus contenir mon cœur serré, ma respiration ralentissait. Mon visage était inondé de larmes. Je ne comprenais plus rien. On venait de me confirmer que j'étais vraiment une moitié de personne. *Non, je refuse!* Me dis-je en mon for intérieur. *Je ne suis pas une moitié de personne et je vais le prouver! Je suis bien vivante et je ne suis pas comme le mouton qu'on a égorgé et coupé en deux.*

Ces phrases me hantaient et je ne cessais de les répéter à ma grand-mère à chaque fois qu'elle entraînait dans la case. Cela devenait une litanie. *Je suis Diariata, je suis Diariata, vous entendez!* Tout le monde entendait enfin ma voix. J'avais décidé de le crier haut et fort. Les châtiments n'y changeaient rien, le combat avait commencé.

Le poussin de Grand-Ma

J'avais maintenant six ans et le fait d'être cachée à cause de ma différence engendrait chez moi un sentiment d'abandon et de honte, mêlé désormais à de la colère. Je développais une logique selon laquelle, puisque j'étais abandonnée, je n'étais pas digne d'être aimée. Mais je ressentais pourtant un besoin viscéral d'être appréciée et reconnue. Ce besoin vital et non satisfait me faisait beaucoup souffrir. J'étais révoltée! Je recherchais par tous les moyens le contact humain et la communication.

Pour exprimer mes douleurs et mes frustrations, je commençais par boudier la nourriture, mais la faim me ramenait toujours à la raison. De plus, personne ne s'en inquiétait. Alors je décidai de chercher une solution plus efficace. Je commençais à faire des bêtises pour me faire remarquer. Je faisais par exemple de petits trous dans les sacs de mil et de maïs. Là aussi, c'était peine perdue. Seules les poules se régalaient et Grand-Ma ne se doutait pas du tout qu'il s'agissait de mon œuvre; elle pensait que les souris avaient déjoué sa vigilance. Je

passai donc à la vitesse supérieure : j'eus l'idée d'être très méchante avec les poussins de Grand-Ma.

J'attirai d'abord la poule avec des grains de mil. Elle ne se méfia pas et se précipita vers moi, suivie de ses poussins. Je jubilai de joie car ma stratégie semblait fonctionner. Mon adrénaline monta soudain tandis que j'essayais de détourner l'attention de la poule pour prendre un de ses petits. La première tentative échoua lamentablement. La poule s'affola : Cooc, cooc ! Elle me sauta dessus. Aïe ! je reculai, tremblante de peur.

Je réalisai que la poule aussi aimait ses poussins et les protégeait bec et ongles. Et moi, où était ma mère ? Pourquoi ne m'aimait-elle pas ? Comme j'aurais voulu être un chaton ou un poussin... Je recommençai ma manœuvre mortifère. Je me concentrai et d'un coup, m'emparai d'un poussin que je jetai violemment contre un grand morceau de bois. Paf ! Il retomba par terre, raide mort. La poule courut vers son petit, l'air inquiet. Tout ce bruit attira l'attention de Grand-Ma qui se précipita dans la case.

« Grand Dieu, elle a tué mon poussin ! Cette moitié de personne est décidément mauvaise ! » cria-t-elle. Et soudain, d'un geste rapide, Grand-Ma se saisit de moi et me jeta contre une malle en bois. Je tombai sur la tête et ressentis une violente douleur, ma vue devint floue et je vomis. Après avoir retrouvé mes esprits, je me traînai jusqu'à mon coin habituel et me couchai. Les douleurs durèrent plusieurs jours, m'empêchant de m'alimenter correctement. Grand-Ma menaçait de me jeter dans le fleuve si jamais je récidivais. L'idée d'être encore jetée de la sorte me fit peur et je laissais désormais les poussins tranquilles. Je dus me rendre à l'évidence, ma tentative de créer le contact par tous les moyens avait échoué.

Après cet épisode du poussin, je continuais les bêtises avec les trous dans les sacs de mil et de haricots secs. Grand-Ma continua de penser que c'était l'œuvre des souris et cela m'amusement. C'est à partir de cet épisode funeste que j'allais commencer à affiner une autre stratégie pour me sortir de là. C'était désormais la seule mission dont je me sentais investie.

J'observais tous mes cousins qui partaient le matin proprement habillé, revenaient à midi tout excités et repartaient l'après-midi. Je me demandais où ils pouvaient bien aller ainsi avec l'accord de leurs parents. Mon cousin Djibi fut un jour envoyé prendre quelque chose dans notre case. C'était l'occasion ou jamais de lui poser la question.

— Hé, dis-moi, où partez-vous tous les matins avec des sacs ?

— Qu'est-ce que tu racontes, me répondit-il, on va à l'école !

— À l'école, c'est quoi ça ?

Mon cousin sortit de la case sans me répondre et je restai donc à méditer sur ce mot : école.

CHAPITRE VI: L'ÉCOLE, MON OBSESSION

Si, je vais aller à l'école!

De temps en temps ma petite sœur venait rendre visite à mes grands-parents. Elle était toujours bien habillée et très propre. Elle portait une jolie robe que papa lui avait confectionnée⁴¹. Elle était heureuse et joyeuse. Elle venait me voir dans l'arrière-cour que je partageais avec les moutons et les autres bêtes et trouvait que j'étais bien sale. Je lui demandai un jour si elle aussi allait à l'école et si elle pouvait m'apprendre quelque chose.

— Cela ne sert à rien de t'apprendre des choses parce que tu ne peux pas aller à l'école, me dit-elle.

— Si, je vais aller à l'école!

— Tu es folle, je vais le dire à Grand-Ma! me menaça-t-elle.

— Je dirai moi-même à Grand-Ma que je veux aller à l'école.

À force d'insister, ma petite sœur Alya accepta un jour de me parler de l'école et de ses copines. Elle m'expliqua tout cela avec fierté et je l'écoutai avec attention. Alors qu'elle me parlait de l'alphabet, mes yeux se mirent à briller, mon cœur à battre si vite que je croyais qu'il allait sortir de ma poitrine, l'envie d'apprendre m'envahit: j'étais envoutée. Je voulais faire comme ma sœur, je voulais apprendre comme elle à lire, à compter et à chanter. L'envie d'apprendre finit

41 En tant que tailleur, mon père confectionnait également les vêtements pour les membres de notre famille.

par devenir une obsession. Je me décidai donc à dire à Grand-Ma que je voulais aller à l'école comme Alya. Voici quelle fut sa réponse : « Toi, mais tu n'es pas comme ta sœur ; tu es une moitié de personne. Une *Fethiéré Nédhoo* n'a rien à faire à l'école, car elle ne sera jamais rien dans la société ! »

Il m'était insupportable de m'entendre répéter que je ne pouvais pas aller à l'école parce que j'étais handicapée. Ce qui était une évidence pour mon entourage – il ne sert à rien de donner accès à l'éducation aux « moitiés de personnes » - incarnait pour moi l'injustice et l'exclusion dont j'étais victime. C'est pourquoi je voulais aller à l'école envers et contre tout – et tous.

J'avais huit ans et tous les enfants de mon âge étaient déjà scolarisés. Depuis qu'Alya m'avait parlé de son école, j'écoutais attentivement mes cousins réciter leurs leçons. Je répétais tout. J'adorais les entendre chanter ou déclamer des poèmes. Cela m'émerveillait. J'apprenais à travers eux. Je savais désormais que l'école était mon objectif, il fallait absolument que j'y aille. Les enfants qui allaient à l'école avaient toujours des choses à dire. Et je me rendais compte en les écoutant que je pouvais comprendre ce qu'ils apprenaient.

Je continuais de poser des questions sur l'école à mon cousin à chaque fois que cela était possible, jusqu'au jour où enfin, il m'expliqua :

— Tu sais, l'école est une grande maison moderne avec beaucoup de salles et plein d'enfants. Dans notre salle de classe, il y a le Maître qui nous apprend à compter et à lire... mais toi, tu ne peux pas y aller car tu ne peux pas marcher.

— Si, je vais y aller, lui répondis-je.

Il s'éloigna en se moquant.

C'était le moment de prouver que j'étais une personne comme les autres. J'étais à la fois révoltée et déterminée. L'obsession d'apprendre finit par avoir raison de la peur d'être battue par Grand-Ma et je décidai de partir à la découverte de l'école. Ce jour-là, pour la première fois, je me rendis donc en ce lieu si convoité. J'avais affiné mon plan que je préparais depuis longtemps. La maison était vide ; Grand-Ma et les autres étaient partis très tôt pour le mariage de notre cousin Samba. Seuls mes amis les chiens étaient restés. C'était aujourd'hui ou jamais !

Je sortis de la case et me dirigeai vers l'extérieur. Il était neuf heures et il faisait déjà chaud à Kaédi. Je me traînais sur le sol, ramassant au passage la saleté de la rue. Mbadha et Laayniakh me suivaient. Je rampais et essayais de contourner les nombreux obstacles qui entravaient ma route. Au bout de quelques mètres seulement, une foule se forma autour de moi. Des enfants essayaient de me battre, mais ils craignaient les chiens. Les adultes se demandaient d'où je sortais en me traînant ainsi et où je voulais aller. Cela leur était très désagréable de voir une infirme dès le matin, persuadés qu'ils étaient que cela leur porterait malheur. La scène attirait les passants. *Qu'est-ce que c'est que cette créature ?* demandaient-ils à la ronde. Je répondis que je m'appelais Diariata et que j'étais en train d'aller à l'école. Ils éclatèrent de rire. « À l'école, toi ? Tu t'es vue ? Il ne faut pas sortir, on ne veut pas rencontrer une personne telle que toi ! Tu ne vois pas que tu nous portes malheur ? » Je n'écoutais pas toutes ces méchancetés. Je me contentais de leur demander le chemin de l'école. L'attitude de ces personnes qui n'hésitaient pas à me faire du mal me prouva une fois de plus que l'être humain est capable du pire.

Au début, l'envie de découvrir l'école me poussait vers l'avant et me faisait oublier mes douleurs. L'odeur que dégageaient les arbres fleuris m'enthousiasmait et je ne trouvais pas le trajet si difficile. Certaines plantes contenaient cependant des épines qui me piquaient

douloureusement et qui s'accrochaient à mes habits. Je m'arrêtais de temps à autre pour m'en débarrasser et je continuais mon chemin. Certaines personnes finirent cependant par m'écouter. Je les suppliai de m'indiquer le chemin le plus court. Ils me répondirent que je risquais de souffrir avant d'y arriver. Qu'importe, je voulais continuer à traîner mon petit corps tout en évitant de me faire écraser par les charrettes et de me faire piquer ou blesser par les cailloux et les épines. Les obstacles étaient infinis, mais l'envie de découvrir l'école était plus forte. Avec du recul, je me dis que c'était étonnant car j'ignorais complètement ce qu'était véritablement une école et ce qu'elle pouvait réellement m'apporter, mais j'étais intimement persuadée que je devais m'y rendre.

J'avais mal au genou droit et mon bras gauche ne pouvait plus supporter mon corps. J'étais blessée à la fois par les épines et par les cailloux, sans compter l'attitude de certaines personnes qui ne me facilitaient vraiment pas les choses. J'avais soif et mon estomac vide me rappelait à chaque instant que je n'avais pas mangé. Il était presque midi quand j'arrivai enfin devant l'établissement, les lèvres desséchées, le corps poussiéreux et les jambes blessées... Mais j'étais arrivée à bon port. Mon acharnement avait fini par payer, l'école était là, devant moi.

Tu ne connais pas ton prénom ?

« Wow, qu'elle est jolie l'école ! » me dis-je en mon for intérieur. Les salles de classe étaient en ciment et avaient en leur centre une grande cour. Je me dirigeai vers une imposante porte ouverte sans gardien et j'entrai. J'entendis les enfants répéter leurs leçons. Ils apprenaient à haute voix. Mon cœur se gonfla de joie et j'avais les larmes aux yeux. J'étais profondément heureuse, malgré la fatigue et quelques blessures. Je me dirigeai ensuite vers une salle de classe juste à côté de la porte d'entrée principale. J'aperçus des enfants

ayant à peu près mon âge. Ils étaient tous assis sur des bancs alignés. Devant eux se trouvait un tableau noir et un monsieur tenant une grande règle, c'était Monsieur l'instituteur. Je m'installai en face dans l'espoir qu'on m'invite à entrer. C'était beau d'entendre les enfants apprendre !

Ces derniers furent distraits par ma présence et celle des chiens. Je tentai alors de me faire discrète en me cachant dans un coin avec mes deux compagnons, mais l'instituteur finit par me remarquer. Il se dirigea vers moi et je commençai à avoir peur. Il tenait une grande règle et je craignis le pire. *Que va-t-il me faire ?* pensais-je. *Peut-être qu'il va me battre...* L'instituteur prit la parole : *Que fais-tu là petite ? Comment es-tu parvenue ici ? Qui est ton père ? D'abord, quel est ton nom ?*

Toutes ces questions me troublèrent. Je savais pourquoi j'étais venue, mais j'avais si peur qu'il me rejette... Je lui répondis pourtant fermement que j'étais venue pour apprendre à lire et à chanter. À peine ces mots sortis de ma bouche, mon cœur se resserra et ma gorge se noua. Je ne pouvais plus parler, j'étais submergée par l'émotion.

— Ne pleure pas petite, dit le Maître. Que pense ton père de ton envie d'apprendre ?

— Mon père, lui répondis-je, il ne sait pas.

— Qui est ton père ?

Je lui donnai le nom de mon père et il insista en me demandant *Quel est ton nom, quel est ton nom ?* J'hésitai avant de répondre : « je suis Diariata. »

— Pourquoi as-tu hésité, tu ne connais pas ton prénom ?

— C'est parce que ma famille m'appelle moitié de personne, mais je suis Diariata.

L'instituteur sourit légèrement et me demanda de partir me reposer. Il me rassura et m'affirma qu'il allait parler à mon père. Il

m'indiqua la fontaine d'eau pour que j'aie boire. À moitié soulagée, je quittai l'école pour aller boire et en profitai pour laver mon visage, mes jambes et donner à boire aux chiens qui semblaient épuisés par la chaleur. Mes amis et moi, nous nous mîmes à l'ombre du Grand Baobab, appréciant ce moment de repos bien mérité. Et tandis que les chiens récupéraient, je me remémorais les paroles de l'instituteur. J'étais contente qu'il m'ait écoutée et je commençais à espérer en me disant « Qui sait, il parviendra peut-être à convaincre mon père de m'inscrire à l'école... ».

Celle-ci était maintenant déserte et les élèves étaient tous rentrés. Il faisait excessivement chaud : plus de 45 °C à l'ombre. J'avais faim ! Je ne pouvais pas me traîner sur le sable brûlant pour rentrer, je devais attendre sous le baobab. Pour le repas, j'allais me contenter des jujubes que j'avais ramassés en cours de route. Lorsque la faim devint trop insupportable, je me lançai dans mon exercice favori, l'évasion virtuelle. Je quittai le monde réel et ce jour-là je m'imaginais déjà assise sur les bancs de l'école aux côtés des autres enfants. Alors mes douleurs s'apaisèrent et je retrouvai un peu de sérénité.

Lorsque finalement je rentrais de mon expédition à l'école, Grand-Ma m'attendait de pied ferme. Je ne pouvais plus parler, mes lèvres étaient desséchées, mes jambes blessées et mon ventre vide. J'étais épuisée et très sale. Malgré tout cela, ça avait été une journée différente des autres et j'étais enfin allée à l'école ! Mais Grand-ma était furieuse.

— Où étais-tu passée ? Pourquoi es-tu sortie et qu'es-tu allée faire dehors ? !

— Je suis allée à l'école.

— À l'école ? ! Mais tu es folle, quelle école ? Tu ne comprends donc pas que tu n'iras jamais à l'école ? !

Avant même d’avoir pu ouvrir la bouche pour lui répondre, Paf! Je reçus une gifle mémorable. Je me tus donc et me retins de pleurer pour ne pas aggraver mon cas.

J’avais toujours très faim mais n’osai pas demander à Grand-Ma de me donner à manger. *File à ta place!* m’ordonna-t-elle. Je cherchai le sommeil pendant un long moment, mais il est toujours très difficile de s’endormir le ventre vide. Malgré cela, rien ne pouvait plus jamais me dissuader d’aller à l’école. Je répétais donc mes expéditions à plusieurs reprises contre vents et marées. Je renouvelai mes visites autant de fois qu’il fut nécessaire pour que l’enseignant ne m’oublie pas, qu’il me prenne au sérieux et convainque mon père de me laisser étudier.

Un jour, l’instituteur m’apprit que Baba était d’accord pour que je sois officiellement inscrite. Il me demanda de rentrer chez moi et d’attendre que celui-ci me conduise à l’école. Une grande victoire! Et un soulagement... « Ça y est, me dis-je, je vais enfin aller à l’école! »

La Volonté de vivre

Depuis que j’ai découvert le poème d’Aboul Kacem Chabbi⁴² sur la volonté de vivre, je le récite à chaque fois que les choses semblent difficiles et que je n’ai plus la force d’avancer. Ce poème est devenu une source inépuisable de motivation. En voici un extrait traduit en français :

42 Poète Arabe tunisien né en 1909.

La volonté de vivre⁴³

*« Lorsque je tends vers un but, je me fais porter par l'espoir
et oublie toute prudence ;*

*Je n'évite pas les chemins escarpés et n'appréhende pas la chute
dans un feu brûlant.*

*Qui n'aime pas gravir la montagne, vivra éternellement au fond
des vallées.*

Je sens bouillonner dans mon cœur

Le sang de la jeunesse

Des vents nouveaux se lèvent en moi

Je me mets à écouter leur chant

À écouter le tonnerre qui gronde

La pluie qui tombe et la symphonie des vents.

Et lorsque je demande à la Terre : « Mère, détestes-tu les hommes ?

*« Elle me répond : « Je bénis les ambitieux
et ceux qui aiment affronter les dangers.*

*Je maudis ceux qui ne s'adaptent pas aux aléas du temps et se
contentent de mener une vie morne, comme les pierres. »*

43 In Les Chants de la vie, 1955.

CHAPITRE VII - L'ÉCOLE PRIMAIRE

Le début d'un voyage long et difficile vers l'autonomie

Ce matin-là, pour la première fois de ma vie, j'étais vraiment, mais vraiment heureuse. Je savais que c'était vrai, j'allais enfin aller à l'école. Une première victoire vers la liberté ! Je ne dormais presque plus depuis que Grand-Ma m'avait annoncé que mon père allait venir me conduire à l'école. « Tu es vraiment têtue de vouloir coûte que coûte aller à l'école, me disait-elle. Tu finiras par comprendre que cela ne sert à rien et tu abandonneras de toi-même ». Je ne dis rien, pour une fois. Je jubilai en silence. Mon cœur battait très fort et ma respiration s'accélérait à chaque fois que j'y pensais.

Je devins très sage de peur que Grand-Ma ne dissuade mon père de m'inscrire. Je faisais tout mon possible pour qu'elle soit contente de moi. Je nourrissais ses poules et nettoyait la case. Je souriais à chaque fois que ma grand-mère entrait dans la maison. Je mangeais peu pour qu'elle ne trouve pas que je consommais trop de nourriture. Je faisais tout pour lui plaire car je ne craignais qu'une chose, que mon père change d'avis.

Désormais, le sujet de mes rêves devint le départ pour l'école, départ qui signifiait également la fin de mon existence cachée chez ma grand-mère, et alors quel bonheur ! La veille de mon inscription officielle, je n'avais tout simplement pas fermé l'œil. J'avais passé en revue toute ma petite vie. J'avais aussi pensé à mes parents, à mon

père qui viendrait me chercher le lendemain. J'allais le revoir pour la première fois depuis mon exil. Comment était-il ? Les hommes me faisaient si peur ! Ceux que je connaissais chez Grand-Ma étaient brutaux et battaient souvent leurs épouses. Ils parlaient fort et étaient toujours en colère après les femmes. Même les petits garçons aimaient brutaliser les filles.

Vers sept heures du matin, mon père arriva à dos d'âne. « Voici ton père, dit Grand-Ma, dis-lui bonjour. Bonjour baba. » J'étais propre et j'avais mangé : j'étais fin prête. Mon père avait confectionné une camisole pour moi. Il m'avait aussi donné un sac en tissu bleu que je pouvais mettre autour de mon cou, dans lequel il y avait une ardoise et des bâtonnets. C'était clair, j'allais à l'école pour de bon ! Je n'arrivais plus à retenir ma joie et je me mis à rire sans retenue. À dos d'âne, nous nous dirigeâmes donc vers ce lieu tant convoité. La chaleur du corps de mon père m'enveloppait. Je n'en revenais pas d'être si proche de lui. J'avais peur et j'étais intimidée, mais bizarrement je me sentais rassurée. Je ne le connaissais pas et pourtant, ce contact me revigorait. Son odeur me semblait familière et les battements de son cœur résonnaient comme une musique. Sa barbe caressait ma tête et un sentiment de bonheur berçait mon cœur. Sa main me retenait pour que je ne tombe pas et j'avais envie de penser que mon père cherchait par ce contact à rassurer mon petit corps tremblant. Cet instant était unique. Le temps m'appartenait. Je levai les yeux vers le ciel, parce que j'avais appris qu'Allah y loge. Dans mon cœur je dis : *Merci Allah !*

Diariata, C'est moi, c'est moi !

J'étais désormais intégrée à la classe de CP1 de l'école 3 et l'Instituteur commença le premier matin à appeler les élèves. C'était mon tour. Diariata Coulibaly. Un silence, et je criai :

— C'est moi Diariata, c'est moi !

— Houdou! (« Silence! » en arabe) ordonna-t-il. Es-tu folle? Pourquoi cries-tu? Je sais que c'est toi.

— Oustaz⁴⁴, c'est par ce qu'on m'a toujours appelée moitié de personne.

L'Instituteur marqua un temps d'arrêt avant de poursuivre l'appel. Je n'arrivais pas à me calmer car j'étais très excitée. Les larmes coulaient sur mes joues et venaient s'échouer sur le large sourire qui ne m'avait plus quittée dès que j'avais pénétré dans la salle de classe. Ma joie était grande de savoir qu'à l'école, je m'appelais Diariata. C'était donc officiel, on venait de reconnaître mon prénom, le vrai, pas celui qui me blessait davantage tous les jours. Pour cette raison aussi j'adorais l'école!

Nous étions cent douze élèves dans la salle. Au début, L'instituteur m'ordonna de m'installer derrière pour ne pas attirer l'attention des enfants. Je m'exécutai en priant Allah que les moqueries des élèves n'obligent pas l'Oustaz à me renvoyer de l'école. Je faisais tout mon possible pour ne pas me faire remarquer. Très vite je gagnai la confiance de mon Instituteur par mes progrès constants et en tant que bonne élève, je gagnai également le respect des autres enfants. Je fus même installée à une table que je partageais avec une autre petite fille. Notre classe était composée de quatre rangées, dont une pour les filles. L'âge des élèves variait entre sept et dix ans. J'adorais participer à tous les travaux scolaires, sauf quand il s'agissait d'aller au tableau pour corriger un exercice. Je n'aimais pas me traîner par terre devant les autres. Cela me faisait honte.

Peu de temps après le début de ma scolarisation (j'avais donc huit ans), je décidai de retourner chez mes parents d'où le trajet pour aller à l'école était un peu plus court. La distance qui séparait mon

44 Mot arabe qui signifie instituteur, maître.

école de chez ces deniers était d'un kilomètre, alors que depuis chez Grand-Ma, je devais parcourir deux kilomètres et demi. Je n'étais pas la bienvenue, surtout pour maman. Je dus aussi lutter avec mes frères et sœurs pour m'imposer.

Un jour j'étais rentrée de l'école vers dix-huit heures, maman était avec les autres femmes en train de préparer le repas du soir. Notre maison était pleine de monde. Contente d'être revenue à la maison, je me dirigeai vers elle sous le regard pesant de ses amies. J'étais couverte de poussière et je rampais dans sa direction. À peine arrivée à son niveau, maman me gifla violemment. Je m'écroulai par terre sans comprendre ce que j'avais bien pu faire de grave. Maman me dit « *Ne recommence plus jamais ça, ne viens plus jamais vers moi en rampant comme un animal, ne vois-tu pas que tu me fais honte !* » Je m'assis et entrepris de nettoyer mon visage plein de sable. Depuis ce jour, chaque fois que j'arrivais devant notre maison avant le coucher du soleil, je me cachais dans un coin en attendant qu'il fasse sombre pour me faufiler chez nous. Je ne revins plus jamais chercher du réconfort auprès de ma mère.

L'envie d'apprendre était cependant plus forte que les malheurs. Je continuais de développer ma stratégie qui consistait à ignorer mon corps douloureux ainsi que les obstacles qui entravaient mon chemin vers l'école. Lorsque tout allait mal et que la souffrance était trop pénible, je devenais une autre Diariata. Je m'évadais dans un monde différent, dans lequel j'étais une petite fille robuste et courageuse. Rien ne m'arrêtait, je voulais apprendre et rien ne pouvait m'en empêcher. Lorsque la honte d'être handicapée me submergeait, j'imaginai que j'étais sans handicap. Lorsque sur le chemin vers l'école, le sable me brûlait les pieds et les mains, j'imaginai que je me traînais sur une étendue d'herbes douces et soyeuses. Lorsque je me blessais, je serrais les dents et je me disais que tout allait bien. Ce n'était que lorsque les ampoules et les blessures s'infectaient que la

réalité s'imposait à moi et que j'étais alors contrainte de me reposer. La peur d'être retirée de l'école m'empêchait de montrer mes plaies pour les faire soigner. Je faisais l'impossible pour les dissimuler.

En allant à l'école tôt le matin, j'étais si heureuse que je n'entendais pas les insultes et les méchants mots que me jetaient les passants. Je ne pleurais pas, je riais. Sur le chemin, certains jours d'été, le feu du soleil sur mon corps devenait comme une brise matinale qui caressait ma peau. J'avais pour ne pas définitivement m'arrêter. Torturée par la faim et la fatigue, mon esprit chantait une musique guerrière et je me battais pour la réussite.

Chaque matin, le simple fait d'aller à l'école me mettait de bonne humeur. Je me levais en chantant et lorsqu'il n'y avait pas de petit-déjeuner (nous n'en avons pas toujours les moyens), je chantais tout de même, ce qui intriguait ma mère. Je me souviens encore aujourd'hui comme il est délicieux d'apprendre et surtout de découvrir que l'on peut comprendre de nouvelles choses. Tout le long du chemin, je chantais une chanson traditionnelle intitulée « Je t'aime mon école, je t'aime mon instituteur ». J'avais la conviction que tout deviendrait possible grâce à cette institution et qu'elle pouvait venir à bout de tous les obstacles. J'aimais tellement l'école qu'un jour, je l'appelai « maman » par inadvertance. Je me souviens également d'un poème qui disait « la maman est une école qui prépare un enfant fragile à devenir un adulte confirmé » - je l'avais inversé et parlais pour ma part d'une « école qui est comme une mère » etc. Elle me permettait surtout d'être une élève comme les autres, d'être leur égale.

Le soir, de retour à la maison, je pensais mes plaies toujours en chantant. Mes parents ne se rendaient compte de mes blessures que lorsqu'elles s'infectaient et que j'étais terrassée par la fièvre. Je répétais toujours à tout le monde que tout allait bien et mon sourire venait renforcer mes dires. Je ne voulais pas que Baba décide de me

faire arrêter l'école à cause de mes douleurs et de mes blessures. Arrêter l'école, c'était mourir dans un trou. Je n'avais plus envie de vivre isolée, loin des autres. Sans compter que j'avais appris beaucoup de choses désormais et que j'étais bonne élève. À peine guérie de mes blessures, je retournais en classe. Plus le temps passait, plus j'apprenais de nouvelles choses et au fur et à mesure que je grandissais, je sentais que l'école m'enseignait à penser par moi-même.

La cérémonie officielle des résultats : le prix d'excellence !

Nous étions en juin et les examens de fin d'année avaient eu lieu la semaine précédente. Les résultats devaient nous être communiqués la semaine suivante. Cette longue journée allait commencer par une cérémonie officielle de remise des prix d'excellence aux meilleurs élèves de chaque niveau scolaire. Les enfants de tous niveaux, de la première à la sixième année élémentaire, étaient concernés. Ils devaient venir accompagnés de leur père pour écouter l'annonce des résultats. Ceux qui obtiendraient les meilleurs notes profiteraient de ce moment convivial entourés de leurs instituteurs, des chefs d'établissements et de leurs familles.

De nombreuses personnalités devaient également être présentes. Après cette cérémonie, les autres élèves allaient savoir s'ils passaient en classe supérieure ou s'ils redoublaient. Certains pères allaient donc être honorés et félicités, d'autres allaient seulement connaître le rang qu'occupaient leurs enfants ; d'autres encore allaient être déçus et n'hésiteraient pas à réprimander leurs fils et filles qui redoublaient leur année et qui leur avaient fait honte en public. Les élèves étaient donc tous sous tension et tous souhaitaient ne pas décevoir leurs pères pour éviter de se faire battre devant leurs camarades.

Je savais que j'avais très bien travaillé durant l'année scolaire, mais les résultats annuels ne comptaient pas ; seul le score des examens de fin d'année était pris en compte. Parmi les cent douze élèves de notre classe, la moitié passerait en classe supérieure⁴⁵. Tous les notables de Kaédi étaient invités à la cérémonie. Il y avait le Gouverneur, le Préfet, l'Inspecteur d'Académie, le Médecin chef de l'hôpital de Kaédi, Monsieur le Juge, des professeurs, le Directeur de notre école et les Instituteurs. La grande cour avait été nettoyée pour accueillir toutes ces personnalités. Il y avait beaucoup de monde. L'enjeu était de taille. Les trois meilleurs élèves de chaque niveau scolaire étaient sur le point de recevoir les prix d'excellence si convoités et composés de livres, de cahiers et d'autres fournitures.

Certes, j'avais beaucoup travaillé toute l'année et j'étais une bonne élève, mais j'avais peur. Il fallait avoir eu un excellent score à l'examen pour pouvoir prétendre au prix d'excellence. Je savais que j'avais répondu à toutes les questions, mais je craignais tout de même de m'être trompée sur certaines réponses. Je sombrai soudain dans des pensées négatives : *Je ne mérite pas les honneurs, après tout, je suis différente des autres. Moi, recevoir un prix des mains des notables de Kaédi et devant beaucoup de personnes, cela ne pourra pas m'arriver. Moi, recevoir des applaudissements ! Non, non... Et si les Mauvais Esprits avaient décidé que je ne ferais pas partie des meilleurs élèves ? Après tout, ne cesse-t-on pas de dire que je n'ai pas de chance et que je ne serai jamais rien... ?* J'hésitai entre rester à la maison et partir à l'école affronter la réalité des événements. Je décidai finalement de me rendre à la cérémonie.

Je n'avais pas pu prendre mon petit-déjeuner, je n'en avais pas eu envie. Je me lavai donc, mes cheveux mouillés et crépus se

45 Les autres élèves avaient la possibilité de redoubler ou d'être renvoyés s'ils échouaient pour la deuxième fois. Les filles étaient alors mariées au plus vite tandis que les garçons étaient contraints à travailler dans les champs.

rétractèrent. Je ne réussis pas à les coiffer et laissai donc la « petite touffe » se former d'elle-même au milieu de mon crâne. Mes cheveux n'étaient pas longs et je ne m'en occupais jamais. Ma camisole en toile que j'avais lavée la veille avait séché et je l'enfilai. Je fis la prière du matin et je demandai à Allah une belle réussite pour que papa n'ait pas honte de moi une fois de plus. Je n'avais pas besoin de prendre mes affaires, les cours étaient finis. Les grandes poches de ma robe étaient vides. Je pris quelques fruits secs car je savais que la journée allait être longue. Je souhaitai une bonne journée à maman et me voilà partie. Je me dirigeai vers mon école en chantonnant ma chanson préférée (*Ouhibouki ya madrassaty*⁴⁶). Pour m'encourager, je chantais toujours même si ma voix rauque attirait les moqueries de mes frères et sœurs. J'arrivai à l'école avant les autres et je m'installai devant notre salle de classe. Mon père avait sorti son plus beau boubou pour aller à la cérémonie. Il allait écouter les résultats de trois enfants, dont moi.

Dans la cour de l'école, une belle table était dressée et des chaises installées ; c'était là que les notables de Kaédi se trouveraient autour du directeur. C'était aussi là que seraient invités les pères des lauréats. Au fur et à mesure que les heures passaient, la foule se gonflait et se répartissait dans la cour. Sur la table officielle des paquets furent déposés. Il était huit heures et les officiels étaient arrivés. Les élèves de la première à la dernière année du cycle élémentaire étaient alignés avec leurs instituteurs. Au début, je me cachai derrière les autres enfants, mais notre Oustaz me chercha : « Où es-tu Diariata ? Je suis là ! Mais pourquoi te caches-tu un jour comme celui-ci ? Viens, il faut que tu sois à côté de moi ». Je tremblais d'émotion et aussi d'inquiétude. « Que se passe-t-il, tu as perdu ton courage ? » Je ne répondis pas. L'Oustaz me regarda en souriant mais cela ne me rassura pas pour autant.

46 « Je t'aime ô mon école » en arabe.

Les parents d'élèves étaient alignés en face de la table des officiels. Les micros étaient maintenant installés, la cérémonie de remise des prix était imminente. J'aperçus Monsieur le Directeur qui se dirigea vers le micro, un papier à la main. Notre Oustaz nous dit : « Attention les enfants, vous allez tout de suite entendre les noms des trois meilleurs parmi vous ! On va commencer par notre classe... Mais auparavant tenez-vous correctement pour écouter l'hymne national et le discours de Monsieur le Directeur. » J'écoutai religieusement l'hymne national de la Mauritanie. Le Directeur commença à souhaiter la bienvenue aux invités. Mon ventre se noua et je commençai à transpirer. Mon cœur se mit à battre très fort, mais je parvins à me contrôler. Pendant un instant tout s'arrêta de tourner autour de moi, je n'entendais ni ne voyais rien, j'étais ailleurs...

Le micro résonna enfin, la voix du Directeur se fit entendre à des kilomètres de distance :

- Première année de l'Enseignement Fondamental, Melle Diariata Coulibaly, fille de Monsieur Abdourahmane Coulibaly, reçoit le prix d'excellence en présence de Monsieur le Gouverneur de la région de Kaédi !

Applaudissements.

Le Directeur fit un long discours élogieux à mon égard avant de m'inviter à rejoindre les Officiels sous les applaudissements et les cris de joies. Je crus rêver ! Je ne parvenais pas à concevoir qu'un tel honneur puisse m'arriver. La foule se demanda où était cette petite fille. Qui était cette excellente élève ? Où était-elle donc passée ? Mon Instituteur, déjà installé auprès du Directeur, commença à s'inquiéter et se leva pour venir me chercher. J'étais assise derrière un petit groupe d'élèves. Mon Instituteur me vit. Il m'encouragea à le suivre pour récupérer mon prix et pour recevoir les félicitations promises. Je commençai donc à me diriger vers la table des officiels en rampant.

Un silence de mort se fit dans l'assemblée. Le regard de tout ce monde me faisait trembler. J'avais en pleurant de honte autant que de joie. Arrivée au niveau des escaliers, je m'arrêtai et m'assis, le regard fixé sur les officiels. Le Gouverneur se leva, suivi de notre Directeur et la foule laissa alors éclater un tonnerre d'applaudissements, comme un grand brouhaha. Je restai en bas des escaliers et Monsieur le Directeur descendit avec mon prix et s'inclina pour me le remettre. Tout le monde me félicita vivement, je pris le grand paquet, mais je restai assise sans bouger. Je ne pouvais pas repartir avec le paquet entre les mains. Papa se leva et se dirigea vers moi. Arrivé à mon niveau, il se baissa pour me féliciter. Il récupéra le paquet et me dit : « *je le garde pour toi, tu as bien travaillé !* »

Je pleurais d'émotion. J'avais envie de dire : « Baba, regarde, j'ai réussi et tu dois être fier de moi maintenant... Tu as reçu des honneurs grâce à moi ! Baba, tu vois, j'ai eu raison de vouloir à tout prix aller à l'école ! » Je n'en croyais pas mes yeux ! Je repensais à tout ce que j'avais vécu durant l'année scolaire, à toutes les blessures et à toutes les plaies, au soleil qui m'avait brûlé le corps et les pieds et à la faim. Mon Instituteur me toucha la tête et me dit, « *Tu viens de changer beaucoup de choses dans les mentalités des gens. Si seulement tes jambes pouvaient bien te porter, tu irais loin petite Diariata* ».

Mon père prit mon cadeau pour le ramener à la maison. Ma tension retomba un peu. Nous étions invités à un grand méchoui offert par le préfet à cette occasion. J'étais très touchée par toutes ces félicitations. Mon père était venu près de moi et cela me rassurait, mes émotions étaient très confuses. Les meilleurs élèves traînaient un peu pour bénéficier de ces moments de bonheur. Je me montrais à qui voulait me voir pour profiter, moi aussi, de ces instants de douceur. Beaucoup de personnes voulurent me parler. J'en étais fière et particulièrement heureuse. Je savais que l'école était finie pour trois mois. Je repris le chemin de notre maison en jouant dans ma tête les

meilleurs moments de la cérémonie. Je me disais en moi-même : « Et si mes amis les chiens étaient là, ils m'auraient félicitée, j'en suis sûre. Comme j'aurais voulu qu'ils entendent mon prénom Diariata prononcé au micro ! Et je crois que mon père était vraiment fier de moi. J'ai vu ses yeux briller de larmes lorsqu'il s'est mis tout près de moi tout à l'heure. Oui, j'en suis presque sûre, Baba est bien fier de moi. Et qu'a voulu dire l'Oustaz « Si seulement tes jambes pouvaient bien te porter, tu irais loin... » ? Ah oui, je pense qu'il parle des études, suis-je bête ! Il veut dire que mes jambes malades m'empêcheront de recevoir d'autres prix et diplômes ? Là, c'est L'Oustaz qui se trompe, moi, j'irai loin quoi qu'il arrive. Pourquoi me parle-t-il du handicap ? Est-ce qu'un Oustaz peut se tromper ? Bon, de toute façon, les adultes se trompent toujours à mon égard. Je n'ai pas besoin de mes jambes pour être une bonne élève. Seuls mes amis les chiens ne se trompent jamais ! Et puis, il y a Allah qui, dit-on, ne se trompe jamais, lui, et il ne m'a jamais rien dit. Je ne sais pas ce qu'il en pense. Et maman, quelle sera sa réaction ? Baba et mes frères vont lui raconter ce qui s'est passé et elle va me prendre dans ses bras comme si j'étais un bébé. Non, arrête de rêver... »

Je commençai à nouveau à chanter doucement, mais sûrement, car ce jour-là, c'était mon jour ! Avec ce prix, je me sentis soudain dotée de connaissances extraordinaires et je me laissai aller le temps d'une cérémonie à imiter Narcisse penché sur son propre reflet au-dessus de la rivière : je pensais à ma réussite et en oubliais le monde...

Mon prix comprenait un lot de livres et d'outils scolaires pour l'année suivante. Je savais que mon père n'aurait pas à acheter quoi que ce soit pour ma deuxième année. J'avais déjà tout ce qu'il fallait ; des livres, des stylos, des cahiers, des crayons, une équerre, un compas, une règle... « C'est gagné, me dis-je, je passe en classe supérieure haut la main ». Ce jour-là, les gens m'avaient regardée différemment et mon père avait pu parler de sa fille en gardant la tête haute. Tout

Kaédi parlait de lui comme de ce papa dont la fille avait reçu le prix d'excellence. Je n'étais plus une moitié de personne, j'étais titulaire d'un prix d'excellence ! École, tu me sauves et je t'aime.

CHAPITRE VIII : LA MAUDITE COLLINE

Un nouvel obstacle entre l'école et moi

Cette cérémonie de la remise des prix marquait le début des vacances et de l'hivernage, autrement dit de la saison des pluies. Même si j'adorais cette période je détestais les vacances ! Tous les enfants partaient chez leurs proches dans d'autres villes. Je devais rester avec mes parents à Kaédi. Mes frères et sœurs étaient invités par notre grande sœur à Nouakchott, la capitale de la Mauritanie, et je n'étais pas comprise dans l'invitation. J'avais demandé à ma sœur si je pouvais venir, mais elle n'avait pas hésité à dire devant tout le monde : « Je ne veux pas avoir une moitié de personne chez moi ! Tu imagines la honte que j'aurais... » Maman n'avait rien dit pour me défendre, ce qui m'avait mise hors de moi. De peur d'être battue cependant, je m'étais tue. Il fallait bien que je prenne mon mal en patience, je n'étais la bienvenue nulle part.

À la rentrée, j'appris que les meilleurs élèves de l'école n° 3 étaient envoyés à l'École n° 1 de Kaédi. Celle-ci était un peu plus éloignée de chez moi que mon ancienne école, mais surtout, il me fallait grimper sur une colline abrupte pour m'y rendre. Dès le début, je me rendis compte que cela n'allait pas du tout être une partie de plaisir. Mes parents se dirent que j'allais finir par abandonner la partie, mais c'était mal connaître ma détermination. J'essayai d'étudier toutes les possibilités d'accéder à mon école sans passer par cette colline. Il y avait des routes qui y menaient, mais elles exigeaient un grand détour

et étaient surtout très isolées. Elles ne m'inspiraient pas confiance car les filles y étaient à la merci des garçons, s'y faisaient régulièrement violer et hélas, mes amis les chiens n'étaient plus là pour me protéger.

Cette colline, j'y repense encore avec appréhension aujourd'hui. Chaque matin, après un bol de Kinkeliba, je me dirigeais vers ce monstre qui se dressait entre l'école et moi. J'avais pris soin auparavant d'implorer Allah de m'aider à grimper la colline et j'avais prié pour ne rencontrer aucun élève sur mon chemin. Je me mettais à chanter pour me donner du courage. Lorsque j'arrivais au pied de la colline, j'accrochais mon sac autour de mon cou et je protégeais mes genoux et mes mains avec un morceau de tissu. Je grimpais à quatre pattes, comme une brebis. Je devais faire attention à éviter les pierres pointues et glissantes et faire vite avant que les premiers écoliers n'arrivent. Il m'arrivait de glisser plusieurs fois et de rouler en bas de la colline : retour à la case départ ! Je devais alors répéter mes tentatives jusqu'à parvenir au sommet. Quelques fois, les élèves s'ajoutaient aux pierres et à la pente pour me rendre la tâche encore plus difficile : cela les amusait de me pousser alors que je touchais presque au but pour me voir dégringoler la colline et recommencer encore une fois. C'est dans ces cas-là que je pouvais me blesser sérieusement. Lorsque je parvenais enfin au sommet, je ressentais un bref soulagement avant d'entamer la petite descente qui menait à l'école.

Mon calvaire dura quatre mois avant que Diariata M., également réorientée dans notre école, ne vienne changer la donne. Diariata était assise à la même table que moi. Elle était intelligente mais ne voulait rien faire. Elle était aussi bagarreuse et physiquement très forte. Crainte de tous les élèves, elle possédait une bande de copains qui lui obéissaient au doigt et à l'œil. Il lui arrivait même de s'en prendre à certains instituteurs qui avaient le malheur de la punir ! Elle devint très vite notre chef de classe et en l'absence de notre maître,

personne n'osait broncher. Diariata me faisait un peu peur : je savais que si par malheur elle décidait de faire de moi son souffre-douleur, je pourrais dire adieu à l'école.

Pendant la récréation, je restais toujours en classe et certains élèves me confiaient leurs affaires pour que je les surveille. Au retour, je recevais des remerciements. Un jour, Diariata me demanda de sortir avec elle. Je m'exécutai sur-le-champ. Qui pouvait refuser quelque chose à Diariata ? Étant avec elle, aucun élève n'osa me faire du mal. De retour en classe, elle me dit : « Diariata, toi, tu es une très bonne élève. Tu es plus forte que moi. Tu vas être mon amie et je vais te protéger, mais à condition que tu fasses désormais tous les devoirs à ma place ! » J'hésitai, car il me semblait bien difficile d'avoir le temps de faire ses devoirs en plus des miens. Elle commença donc à me menacer : « Tu vas faire ce que je te dis ! J'ai vu comment tu viens à l'école et je sais que les élèves s'amuse à te pousser. Tu vois, je sais tout. De toute façon, tu n'as pas le choix, car le trajet t'épuise. Moi, en échange, je vais t'aider à te trouver un moyen de transport pour que tu puisses continuer à aller à l'école avec moins de peine et je te protégerai aussi des méchants élèves qui s'amuse à te faire du mal. »

Après la classe, elle organisa une petite réunion pour la mise au point d'une stratégie commune. Elle désigna l'un des garçons de sa bande pour qu'il trouve un moyen de transport. Ce dernier avait un cousin qui possédait une charrette et tout le monde fut d'accord pour dire que c'était une bonne solution. Chaque matin, Diariata passait chez moi avec ses amis et le cousin charretier qui me déposait à l'école. Il était temps, car mes blessures étaient telles que je supportais à peine les déplacements ; mes genoux étaient couverts de plaies qui s'infectaient et me donnaient parfois de fortes fièvres.

Le reste de mon année scolaire fut plus ou moins exempt d'obstacles. Diariata et moi étions devenues des amies liées par ce pacte forcé mais dans lequel je finissais par trouver mon compte. Je préparais mes devoirs et ceux de Diariata ; elle me protégeait des enfants mal intentionnés et m'aidait à me déplacer à chaque fois que cela lui était possible. En cas d'impossibilité, je restais à l'école le midi, à l'ombre des arbres près de la fontaine et attendais quinze heures. Diariata et sa bande revenaient toujours avant les autres élèves et ils me ramenaient des fruits secs ou quelquefois du pain ou des beignets de mil. Ce n'était pas mal du tout.

La fin de l'Enseignement Primaire : une nouvelle aventure commence

Le concours d'entrée en 6^e qui marque la fin du cycle primaire venait de se terminer. D'ici quelques jours, nous aurions les résultats et saurions qui allait au Collège et qui resterait en cours élémentaire. J'avais très bien travaillé et j'avais même appris par notre Directeur que j'avais fait un sans-faute à l'examen, mais tant que je n'avais pas mon nom affiché, je ne pouvais exprimer ma joie. Mes cousins qui étaient allés avant moi à l'école et que j'avais rattrapés depuis étaient un peu jaloux. Un jour, l'un d'entre eux me dit :

— Tu es peut-être une très bonne élève, mais pour moi tu n'es qu'une moitié de personne !

Ses mots me blessèrent profondément et je me retins de pleurer. Je lui répondis :

— Si comme tu le dis, je ne suis qu'une moitié de personne, mais que je suis plus intelligente que toi, alors tu deviens un quart de personne !

— Moi, moins que toi ! s'écria-t-il furieux.

Comme un venin violent, la colère l'envahit. Il leva sa main pour me donner un coup, mais il s'arrêta immédiatement. Il mit fin aux

hostilités car il savait que je n'accepterais pas ses coups sans me défendre. J'avais appris par la force des choses à ne pas avoir peur de riposter avec les moyens que j'avais à ma disposition. Je n'avais pas réalisé que je venais de lui infliger la pire des insultes. Pour un garçon, être traité de moins qu'une fille et de surcroît une fille handicapée ! Il m'en a tenu rigueur pendant longtemps.

Les résultats étaient enfin sortis ce matin-là. La liste des admis était affichée à l'Inspection d'Académie de Kaédi. Mon homonyme Diariata et quelques autres camarades de classe étaient venus me voir vers dix heures du matin pour m'annoncer mon admission. J'étais repartie avec eux pour voir de mes propres yeux le tableau d'affichage et aussi pour recevoir les félicitations de notre Directeur, histoire de me pavaner un peu. Diariata était admise également. Mon cousin par contre devait refaire son année, à la grande déception de son père. De retour à la maison, je me délectais à chaque fois que mes yeux croisaient les siens et que sans pitié aucune, je lui lançais un sourire ironique. La vengeance n'est pourtant pas une bonne chose !

Le lendemain, toujours submergée de bonheur et de joie et encore sur un nuage, je retournai à l'Inspection d'Académie pour recevoir les félicitations attendues. Après la cérémonie, je demandai à notre Directeur :

— Directeur, quel est le diplôme pour accéder à l'Université ?

— Diariata, il te faudra d'abord finir le collège, obtenir ton Brevet, aller au Lycée et passer le Bac. Tu sais, le chemin pour toi ne sera pas simple ma pauvre petite. Ton handicap est lourd, le sais-tu ?

— Je vais avoir le Bac Directeur, lui répondis-je !

— Toi, tu ne cesseras jamais de nous étonner, bonnes vacances et bonne chance pour le collège !

Je rentrai chez moi avec Diariata et sa bande. Je savais que je ne serais pas invitée à aller, avec mes autres frères et sœurs, passer les

vacances chez ma sœur aînée. Je me dis qu'un jour viendrait où grâce à mes études et à mes diplômes, j'irais là où je voudrais.

CHAPITRE IX : MON ENSEIGNEMENT CORANIQUE

Ma découverte du Saint Coran

Depuis la fin de la première année élémentaire, notre instituteur avait conseillé à Baba de m'inscrire à l'école coranique pendant les vacances. Cela me plaisait bien car non seulement j'allais découvrir un nouvel enseignement mais en plus cela m'éviterait de m'ennuyer pendant cette longue période d'oisiveté. Je profitais aussi des vacances pour découvrir mes nouveaux livres issus de mes prix d'excellence et pour apprendre le Coran. Je me lançai en parallèle dans le petit commerce de fruits secs. Cette activité me permettait de gagner un peu d'argent pour m'acheter un boubou pour la rentrée. Quant aux fournitures scolaires, avec mon prix d'excellence, j'avais déjà tout ce qu'il fallait, mon père n'avait à se soucier de rien.

Baba m'inscrivit donc dans une école coranique chez l'Imam de la mosquée de notre quartier à cinq cents mètres de chez nous. Cette initiative me plut beaucoup, mais la véritable raison de cette démarche était la suivante : il se dit dans notre société qu'un enfant qui parvient à mémoriser le Saint Coran garantit le paradis à ses parents. Cette inscription à l'école coranique n'était donc pas désintéressée mais cela me faisait tout de même plaisir car je me disais que ça me donnerait l'occasion de me faire pardonner le fait d'avoir amené la honte sur ma famille. L'Imam devint donc mon

Moualimou⁴⁷ coranique et mon professeur de sciences religieuses. Mes cours se déroulaient tous les matins de sept heures à dix heures, sauf le vendredi. Mes après-midi étaient consacrées à mon petit commerce de fruits secs. Je m'installais devant notre maison et j'étais mes produits sur une petite table. Le soir, je prenais place tout près des aînés pour écouter leurs conversations et m'inspirer de leur sagesse. Les personnes âgées sont des bibliothèques vivantes auprès desquelles j'apprenais beaucoup de choses. Le Coran (en arabe *Qur'ane*) signifie « récitation ». C'est le livre sacré de l'Islam pour les musulmans qui considèrent qu'il transmet la parole exacte d'Allah. Le Coran est divisé en cent quatorze chapitres qui sont appelés « sourates » et commence par la sourate d'ouverture dite « la Mère du livre » (*Oum el Kitaab*). Les sourates elles-mêmes sont composées de versets ou *Ayât*, ce qui signifie *preuve* ou *signe*. Les versets sont au nombre canonique de six mille deux cent trente-six pour la lecture orientale et six mille deux cent treize pour la lecture occidentale. À l'époque du Prophète, la transmission de ces textes sacrés se faisait principalement par voie orale.

C'est ainsi qu'au début de mon apprentissage, je mémorisais les versets coraniques sans en comprendre la signification. C'est la première phase par laquelle tout le monde doit passer. J'abordai ensuite la seconde phase de cet enseignement qui implique une période de questionnement et de compréhension. Le Saint Coran était mon livre de chevet dont je ne me séparais jamais. Cette ferveur religieuse allait durer jusqu'au milieu du collège. Au début de mon apprentissage du Coran, je mémorisais donc, sans les comprendre, les cent quatorze sourates et leurs *âyât*. Cela demandait une grande concentration et une bonne mémoire. À partir de ma quatrième année d'apprentissage, je commençai à entamer la phase de questionnement. J'avais hâte de comprendre beaucoup de choses car

47 Éducateur en Arabe.

j'avais de nombreuses questions sur ce que j'avais appris. Je voulais aussi demander à Allah de me donner des jambes neuves et solides. Après tout, il est le Tout-Puissant, l'Omniscient et l'Omnipotent. J'étais persuadée qu'en apprenant le Coran et qu'en appliquant à la lettre tous ses enseignements, Allah me pardonnerait mes péchés, me purifierait et me retirerait mon handicap. Dans mon innocence, je pensais qu'en comprenant le Coran, je pourrais voir Allah! Je croyais aussi que les Imams voyaient Allah et pouvaient lui parler directement.

Alors, chaque soir, je faisais mes ablutions et ma prière, je demandais à Allah de me guérir et je me mettais à réciter mes versets jusqu'à ce que le sommeil me prenne. Au réveil, je vérifiais si j'étais toujours handicapée... Je croyais que dans mon sommeil, j'allais pouvoir parler à Dieu ou recevoir un signe de sa part. Plus la réponse tardait à venir, plus je m'appliquais. Ne trouvant rien de changé à mon réveil, je pensais que j'avais dû commettre une faute bien grave pour ne pas être entendue et pardonnée par Allah.

Cela ne m'avait cependant pas empêché de beaucoup progresser dans mes études coraniques. J'écrivais moi-même les sourates sur ma tablette en bois et mes capacités de mémorisation et de compréhension avaient séduit mon *Moualimou*. Le matériel utilisé à l'école coranique était composé d'une tablette de bois ordinaire de forme à peu près rectangulaire appelée *allouha* en arabe ou *Allouwal* en Peul et d'un encrier fait d'une petite calebasse de la grosseur d'une balle de ping-pong pouvant contenir un mélange d'eau, de gomme arabique, de poudre de charbon ou de noir de fumée recueilli sous les marmites, appelé *Dahha*. Pour écrire, l'élève utilisait le *Qalam* en arabe ou *Bindirgaal* en peul, un roseau taillé en pointe qui lui servait de plume.

Lorsque l'élève parvenait à mémoriser le verset du Coran sur son Allouha, il était autorisé à le laver. L'eau du lavage était conservée avec précaution et était ensuite utilisée dans une bouillie de mil que l'élève buvait pour, dit-on, le rendre plus intelligent. Après les cours coraniques, l'élève devait laisser le matériel chez le *moualimou*, dans un endroit propre, et ne devait jamais repartir avec ce matériel chez lui. À la fin de ses études, lors d'une grande cérémonie, l'élève récitait assis en face de son Moualimou les cent quatorze sourates du Saint Coran. Après avoir réussi cette épreuve, il acquerrait le droit de garder avec lui sa tablette décorée par le Maître. Quelle que soit leur langue maternelle, tous les élèves musulmans utilisaient l'arabe pour écrire sur leur tablette. Le jour de la cérémonie, le père de l'élève choisissait un lieu propre où la tablette serait désormais exposée.

Ce fut un jour à mon tour de ramener à la maison ma propre tablette. Après la prière du vendredi tout le monde s'était réuni chez moi. Mon Moualimou, quelques élèves, ainsi que d'autres enseignants étaient présents. J'étais vêtue d'une robe blanche symbole de pureté et j'étais couverte de la tête aux pieds. J'étais assise face à mon Moualimou et derrière moi se tenait une rangée d'enseignants qui devaient vérifier l'exactitude de ce que je disais, ainsi que les hommes de la famille et quelques élèves. Quant aux femmes elles étaient dans les cases, loin des hommes. Tout le monde devait écouter. Je n'avais pas droit à l'erreur, sous peine de faire honte à ma famille sur plusieurs générations.

Je devais réciter de la première à la dernière les cent quatorze sourates et leurs Ayââts. Je ne devais faire aucune erreur de prononciation, ni montrer aucune hésitation et encore moins faire des omissions. Le Moualimou me demanda de commencer par la Sourate de la Fatiha (l'ouverture) et c'est sous la vigilance de tous les Moualimous que je me soumis à l'examen final. Ce fut un jour merveilleux pour moi.

Après deux ans d'apprentissage coranique, mon Moulimou m'annonça que j'étais désormais capable d'enseigner le coran à mon tour. Comprenons-nous bien : malgré mon statut de fille, il décida que je pouvais enseigner, ce qui était tout à fait exceptionnel. Il faut savoir que les filles et les femmes (sauf celles qui atteignent un niveau très élevé de connaissances théologiques et qui sont ménopausées) n'étaient normalement pas autorisées à enseigner le Coran. D'ailleurs, même pour les jeunes garçons, seuls ceux appartenant à des familles religieuses et ayant appris le Coran très tôt pouvaient enseigner. C'est pourquoi cette décision exceptionnelle m'honorait et me valorisait au sein de ma communauté.

Mon Moulimou jugea donc que j'avais acquis la capacité d'enseigner à de nouveaux élèves. Il commença par m'en confier quelques-uns, ce qui me plaisait beaucoup parce que j'aimais transmettre. Un peu plus tard, il m'autorisa à communiquer ma connaissance du Coran aux petits enfants de notre quartier. Je devins donc rapidement un fervent disciple de l'Islam et j'appliquais à la lettre les enseignements qui m'étaient inculqués. Je commençai d'ailleurs à porter un voile et à ne plus donner la main aux garçons. Je devins ainsi une sœur musulmane.

Entre foi et questionnement, la révolte n'est pas loin

À l'âge de quatorze ans cependant, j'étais entrée dans une période de questionnement sur le sens de la vie et sur le sens de mon handicap. D'abord, j'avais commencé à m'interroger sur la mort. Nous avions longuement discuté avec mon *Moulimou* du sens de la vie car je me posais la question suivante : pourquoi aimer la vie si l'on sait que nous allons tous mourir ? Il m'avait renvoyée à la lecture attentive du verset de la Royauté. Nous avons relu ensemble ce passage et j'avais compris que la vie qui nous était offerte était une épreuve à l'issue de laquelle Allah réservait à ceux qui en triomphaient une

place confortable dans son paradis éternel. J'avais alors décidé d'être exemplaire pour bénéficier du Paradis. Mais depuis que j'avais lu ces passages, de nouvelles questions avaient surgi qui ne me laissaient jamais en repos. Voici les versets qui suscitaient en moi de telles interrogations.

« Nul malheur n'atteint la terre ni vos personnes qui ne soit enregistré dans un Livre avant que nous ne l'ayons créé ; et cela est certes facile à Allah. » s57 v22.

« Rien ne nous atteindra en dehors de ce qu'Allah a prescrit pour nous. » s9 v51.

« Tout malheur qui vous atteint est dû à ce que vos mains ont acquis. » s42 v30.

Depuis la lecture et la relecture de ces passages du Coran, j'étais animée par un sentiment d'inquiétude et d'incompréhension. J'essayais désespérément de comprendre le sens de ces versets. J'avais à la fois de l'appréhension et j'étais profondément déçue car je presentais enfin que je ne guérirais jamais de ce handicap, étant donné qu'il s'agissait d'un mal d'ores et déjà anticipé par Allah. Je savais que je devais absolument en discuter avec mon *Moualimou* pour en comprendre le sens réel. J'étais en fait confrontée à la recherche du sens de la notion de destin, *Al Qadhar* en Arabe. Le lendemain, à peine la prière du matin terminée, je me précipitai chez mon *Moualimou* :

— Où vas-tu de si bonne heure ? me demanda mon père.

— À l'école coranique, lui répondis-je.

— Mais il est encore très tôt, tu ne prends pas ton petit-déjeuner ?

— Non, j'ai des questions pour *Moualimou*.

— Elle a passé presque toute la nuit à prier et à réciter des versets du Coran, cette fille ne cesse de m'étonner, dit maman.

Que mon comportement soit perçu comme bizarre ou pas, je m'en préoccupais assez peu : je ne voulais qu'une chose, comprendre ce qui me tracassait.

— Bonjour *Moualimou*, j'ai besoin d'être éclairée sur le Destin...

— D'abord, il est très tôt, as-tu bien dormi Diaria ?

— Oui, pardonnez-moi, mais je voudrais que vous m'expliquiez ce que veulent dire ces versets. Je lui récitai alors les trois versets qui me perturbaient.

— Installe-toi là et attends-moi.

Je m'installai tout près de la natte de prière de mon *Moualimou* et je me mis à lire mon livre en attendant. Quelques minutes plus tard, mon *Moualimou* revint, s'installa sur sa natte et le chapelet à la main, il me dit :

— Ya⁴⁸ Diaria, je te connais, tu n'as pas dû passer une bonne nuit à cause de ce qui te tracasse. Répète-moi les versets que tu as récités à ton arrivée.

Je lui récitai à nouveau les trois versets.

— Qu'est-ce que tu veux comprendre ?

— *Moualimou*, depuis que je sais qu'Allah existe, depuis que j'ai lu qu'il nous engage à lui demander ce que l'on veut et qu'il nous l'accordera, je ne cesse de lui demander de me guérir. Mais ces versets me font comprendre que mon handicap est mon destin. Expliquez-moi ce qu'est le destin.

— Dis-moi ce que tu as retenu de ces versets.

— *Moualimou*, je pense avoir compris des Sourates que j'ai lues ces derniers temps que le handicap dont je souffre m'a été prédestiné. Je pense avoir compris ce que cela veut dire, mais je veux savoir pourquoi il en est ainsi.

— As-tu la foi ? Je veux dire, comprends-tu vraiment ce que signifie avoir foi en Allah ?

— Oui, *Moualimou*, je crois que oui.

— Alors, rappelle-moi les six piliers obligatoires d'*Al Îmâne* (la foi en arabe) qui sont la base de l'Islam !

48 Interjection en Arabe.

Je commençai donc à les énumérer : « La foi, c'est de croire en Allah, en Ses Anges, en Ses Livres sacrés, en Ses Messagers, au Jour Dernier et c'est de croire à la prédestination bonne ou mauvaise. »

— Alors, Diaria, tu viens d'énumérer ce qui fait la Foi d'un musulman. « *El Imân bil Qadhâ wal Qadhar* » (« la foi en ce qui est prédestiné ») est une obligation qui s'impose à tous les musulmans. Ne pas croire au destin fait sortir de l'islam, car la foi d'un serviteur n'est complète que s'il croit à la prédestination.

Je me tus un long moment car je n'avais pas bien fait le lien avec mon handicap.

— Alors, tu as perdu le verbe ? Cela ne te ressemble pas Diaria. Parle-moi.

Très émue, je continuai :

— *Moualimou*, le handicap m'était donc prédestiné ! Pourquoi ?

— Oui, petite créature ! L'enseignement du coran révèle que la maladie ou le handicap relèvent tous deux du destin. Ils sont prévus bien avant notre naissance. La foi islamique nous enseigne que tout ce qui se passe dans l'Univers a déjà été déterminé depuis l'Éternité par Allah, qui est l'Omniscient et le Tout-Puissant. Ce qui arrive dans notre vie n'est que la matérialisation de sa Volonté.

— *Moualimou*, je ne comprends toujours pas.

— Ne sois pas égarée, fille ! Est-ce que tu as bien compris le sens d'*Al Îmâne* ? Tu sais qu'il s'agit de la conviction sans aucun doute possible ? *Ton handicap relève du Destin et le Destin relève du mystère que seul Dieu connaît. Accepte la volonté d'Allah.*

Je n'étais pas d'accord et me mis à pleurer. *Moualimou* me regarda un moment et me dit : « Tu vois Diaria, il est difficile de comprendre les saintes écritures, mais j'ai remarqué que tu as une grande capacité de compréhension. Vois-tu, même si ton destin est de supporter ce handicap, Allah t'a donné l'intelligence en compensation. »

Ce fut la fin de notre débat ; j'étais fatiguée et affamée. Je n'étais cependant pas très satisfaite des réponses que j'avais reçues, mais j'avais peur de désobéir et d'aller en enfer. Le ventre noué et le cœur

serré, je rentrai chez moi. Sur le chemin du retour, je priai Allah pour qu'il me donne une autre réponse plus satisfaisante. C'est alors que je me remémorai les dernières paroles de mon Moualimou : « Accepte la volonté d'Allah ! » Je savais que cela signifiait que mon handicap ne guérirait jamais. Il était très douloureux pour moi d'accepter cette idée : cela me condamnait à rester une « moitié de personne » pour ma société et à continuer de jeter la honte sur ma famille. J'étais partagée entre la révolte et l'obéissance. Comment allais-je m'en sortir, moi qui n'étais pas naturellement obéissante ?

J'avais très envie de quitter l'école coranique et de tout arrêter. Je voulais crier ma haine et ma révolte contre un destin inacceptable et une vie insensée. Je décidai alors de m'adresser directement à Allah pour lui dire ce que je pensais de ce destin, afin qu'il me dise à son tour pourquoi j'avais été condamnée à me traîner par terre dans la saleté et dans la honte.

Arrivée chez moi, Je me dirigeai vers le salon et restai dans un coin à pleurer. J'étais profondément blessée. Je refusai de manger et ne voulais parler à personne. Lorsque Baba rentra des champs vers dix-sept heures, maman lui raconta ce qui s'était passé. Quelques minutes plus tard le Moualimou vint le voir pour lui faire part de notre conversation. Mon père essaya de me ramener à la raison, sans succès. Je n'avais plus envie ni de manger ni de continuer à apprendre le Coran. J'avais l'impression d'être dans une impasse et avais besoin de temps pour accepter ce que je venais de comprendre. Baba me dit : « Maintenant tu boudes contre Allah ? Qu'est-ce qu'on va faire de toi ! »

Après trois jours de grève contre l'école Coranique, je repris enfin mes esprits et l'envie d'apprendre fut à nouveau plus forte que la frustration. Cette épreuve m'avait cependant beaucoup marquée ; j'avais soudain muri de plusieurs années. Je me dis aussi que je

pourrais peut-être obtenir une meilleure place au paradis en guise de compensation à ma souffrance terrestre. Je savais désormais qu'il n'y aurait pas de guérison possible ni de miracle pour faire disparaître mon handicap. Je n'avais pas eu d'enfance et j'étais déjà vieille ! Mais j'avais appris à ne jamais céder devant l'adversité et à faire face aux pires épreuves de la vie ; j'avais également pris l'habitude de repenser le sens de mon humanité pour gagner ma place dans la société humaine à laquelle j'appartenais.

Les vacances étaient terminées. C'était le mois d'octobre, le début de l'année scolaire. Désormais, je continuais mes études coraniques après l'école. Les élèves revinrent de vacances, ainsi que mes frères et sœurs. Ils avaient beaucoup de choses à raconter, mais moi, j'avais énormément grandi pendant leur absence. Je savais désormais que je devais me contenter d'écouter les récits de vacances des autres. Je n'étais pas jalouse car cela ne sert à rien de désirer ce qu'on ne pourra jamais avoir. Allah avait donné aux autres la capacité de savourer la vie et à moi, l'ordre de rester à l'écart. À chacun son destin ! La fin des vacances coïncidait avec la saison des récoltes. C'était la période de l'abondance. Les pluies avaient été au rendez-vous et mon père avait récolté beaucoup d'arachides, de mil et de haricots. Le fleuve avait offert des poissons en quantité. Il faisait moins chaud en cette période de l'année, entre vingt-cinq et trente degrés. Il était temps pour moi de découvrir le collègue.

CHAPITRE X – NOUVELLES RENCONTRES AU COLLÈGE

Seule, mais déterminée à continuer la lutte

Je venais d'obtenir mon Diplôme d'entrée en 6^e : j'avais terminé le cycle primaire avec brio et devais désormais entamer le cycle secondaire. Le collège où je devais aller se situait un peu plus près de chez moi que mon école primaire. Ce fut un soulagement, d'autant plus que je n'aurais plus à escalader la colline. J'avais grandi dans la honte de devoir me traîner par terre, et j'étais ravie de pouvoir désormais considérer cette colline comme de l'histoire ancienne.

Je continuais cependant à me cacher du regard des autres dans mes déplacements, ce qui constituait un véritable exercice de cache-cache. Je partais toujours très tôt le matin afin d'éviter les autres élèves. À chaque fois que j'apercevais quelqu'un, je me précipitais vers un arbre ou un mur pour m'y cacher. Certains élèves ayant compris mon stratagème s'amusaient à me suivre en ricanant.

Mes amis les chiens étaient morts, massacrés à coups de pierres par des enfants. Un mois après leur départ, ma grand-mère mourut de vieillesse. Je fus très attristée par ces disparitions ; ils étaient mes amis les plus fidèles et j'en étais venue peu à peu à considérer ma grand-mère comme ma mère adoptive. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, je perdis aussi mon amie et protectrice Diariata qui fut envoyée dans un nouveau collège situé très loin de chez moi et auquel je ne pouvais me rendre. Tous mes anciens camarades de

l'école primaire avaient fait de même. Je ne connaissais aucun élève dans l'établissement où j'avais été affectée et j'allais donc devoir faire preuve de patience avant de me faire de nouveaux amis. Car comme je l'ai déjà montré à plusieurs reprises, le handicap n'attire pas l'amitié. J'étais cependant très soulagée de pouvoir continuer mes études et cela me remplissait de joie.

Je découvrais en arrivant au collège de nouvelles matières et ma soif d'apprendre combla le vide qui me hantait. Les élèves ne me frappaient plus comme c'était le cas quelquefois dans l'enseignement primaire, lorsque Diariata n'était pas là pour me protéger. Ils avaient grandi, la violence prit désormais d'autres formes et la moquerie remplaça peu à peu les coups. Mais je tins bon, car je savais qu'en persévérant, les maux finiraient toujours par s'atténuer.

Un jour, notre professeur d'arabe nous donna un travail de dissertation à faire sur le thème de l'amitié. Je choisis d'y présenter mes amis les chiens comme s'ils étaient des êtres humains, sans préciser qu'il s'agissait en réalité d'animaux. Notre professeur me fit lire ma dissertation devant toute la classe et me félicita. J'étais très fière de moi, tout en pensant en mon for intérieur que si mon enseignant avait su que les amis dont je parlais n'étaient que des chiens, il ne m'aurait peut-être pas autant félicitée... Mais après tout, l'essentiel était que la rédaction soit bien écrite. Après le cours, certains élèves vinrent me voir pour discuter avec moi et parmi eux se trouvait Alassane, un nouveau venu originaire d'un autre village agricole tout près de Kaédi. Il resta longtemps près de moi et me dit :

— Tu as si bien décrit l'amitié que tu partageais avec ces deux personnes que j'aurais bien voulu être l'une d'elles.

— Merci, avais-je répondu.

— Je m'appelle Alassane.

— Moi c'est Diariata.

Alassane me demanda où j’habitais et se rendit compte que nous étions presque voisins. Je mis cependant fin à la conversation assez rapidement car je me méfiais beaucoup des autres et ne faisais jamais le premier pas. Alassane, lui, trouva le moyen de se rapprocher de moi à l’occasion d’un travail de groupe. Il m’avait demandé de le choisir comme partenaire. J’avais accepté parce que je le trouvais différent des autres élèves. À partir de ce jour, Alassane devint mon meilleur ami. Il accepta de m’attendre après la classe pour porter mon sac jusque chez moi et nous bavardions pendant tout le trajet sur des sujets divers, notamment les fleurs et les plantes, car il était très bon en botanique, son père étant ingénieur et travaillant sur le grand projet maraicher entrepris dans la région de Kaédi.

Une autre particularité de mon caractère l’intriguait profondément, c’était le fait que je me prenais pour un garçon. Cela le faisait rire aux éclats et il essayait régulièrement d’en parler avec moi. Durant les périodes les plus chaudes de l’année, je ne pouvais plus rentrer chez moi à midi et Alassane me ramenait du lait glacé à boire pour me rafraîchir. Un jour, alors que nous révisions un cours de botanique, Alassane commença à vouloir me parler du sexe des plantes. Je changeai rapidement de sujet mais il revint à la charge, car il n’ignorait pas que je n’aimais pas aborder cette question et reconnaître mon statut de fille. Il me demandait souvent pourquoi je refusais de reconnaître que j’étais une femme. Mes explications étaient confuses, ce qui m’énervait encore davantage. Mais Alassane ne lâchait pas prise facilement.

— Tu es une excellente élève, mais tu n’arrives pas à expliquer pourquoi tu penses être un garçon. Si tu penses être de sexe masculin, dans ce cas pourquoi t’habilles-tu en fille ?

— Alassane, tu poses vraiment trop de questions stupides, je suis un garçon, un point c’est tout.

- Qu'est ce que tu racontes ? Est-ce que tu connais au moins la différence entre une fille et un garçon ?
- Bien sûr Alassane, pour qui me prends-tu ?
- Alors tu as un sexe masculin ?
- Disons que je suis Diariata ! Et si on changeait de sujet ?
- Haha, tu es à court d'arguments, tu es une fille et tu ne veux tout simplement pas l'admettre...

Je ne voulais pas avouer à Alassane que le fait d'être une fille me gênait à cause de la place réservée aux femmes dans notre société. Surtout je ne voulais pas que cette conversation ait pour conséquence qu'il se prenne pour quelqu'un de plus important que moi, ce qui aurait entaché notre amitié. Je constatais tous les jours que dans notre société, les femmes étaient régulièrement maltraitées, mal aimées. Elles avaient le devoir de se soumettre aux hommes et d'accepter leur sort sans se plaindre. Les garçons étaient beaucoup plus considérés et respectés. Alassane essayait de me convaincre que j'étais une fille, mais moi, cela m'arrangeait beaucoup plus d'être un garçon ! Cela s'ajoutait au fait que jusqu'à l'âge de vingt ans, les transformations physiques qui ont normalement lieu à l'adolescence ne s'étaient pas encore opérées chez moi. Ma poitrine restait peu développée et je n'étais pas encore menstruée, ce qui me faisait parfois penser que j'étais peut-être un ange, ni fille, ni garçon. Cela me confortait d'ailleurs dans l'idée que je devais sans doute être asexuée.

Cela ne nous empêcha cependant pas de rester bons amis et bons partenaires d'études. Bien que très blagueur et taquin, il ne faisait jamais de plaisanteries sur mon handicap. Mais il revint un jour à la charge avec ses questions qui m'énervaient :

- Alors, la littéraire, tu penses toujours être un garçon ?
- Je pourrais bien être une fille, mais je n'ai toujours rien qui le prouve.

— Ah oui, tu es vraiment bizarre, car toutes les filles de notre âge ont déjà tout ce qu'il faut...

— Alassane, je suis peut-être un ange et les anges n'ont pas de sexe.

— Vraiment! Tu ne cesses de m'étonner. Ah oui, c'est bizarre... Tu es bizarre Diariata!

— Bizarre, moi? Peu importe!

Le souhait d'être asexuée comme un ange représentait pour moi une forme d'idéal, alors que dans le même temps, Alassane commençait à s'intéresser à la gente féminine et me demandait de lui écrire ses déclarations d'amour. Malgré ces quelques discussions houleuses, nous avons réalisé un bon parcours ensemble au collège et avons tous les deux obtenu le Brevet d'Études secondaires. Nous nous sommes orientés en seconde D scientifique et Alassane y resta, tandis que moi, qui aimais la littérature, je demandai à être réorientée en Lettres Modernes, Série A.

Le Brevet d'Études secondaires

J'obtins le Brevet d'études secondaires à la fin de mes années collège, le seul diplôme qui me restait avant le fameux Baccalauréat, que j'étais si désireuse d'obtenir. J'étais donc sur le point de me rendre au lycée et de faire enfin la découverte de la Philosophie. J'étais de plus en plus taraudée par des questions au sujet de mon handicap et des relations interpersonnelles, ce qui me poussait vers cette matière encore inconnue. Les préjugés de ma société notamment me révoltaient. La notion de destin me paraissait erronée et je doutais de devoir subir le destin de *moitié de personne* que ma culture m'imposait. Je cherchais des arguments pour mieux convaincre mon entourage que j'étais au contraire une personne comme les autres. Je me disais qu'en avançant dans mon apprentissage de la philosophie, je trouverais certainement cet argument.

Pourtant mes amis avaient bien d'autres préoccupations : filles et garçons commençaient déjà à flirter et à parler d'amour. Même si mon propre corps tardait à se transformer et malgré le fait que j'affirmais toujours mon désir d'être considérée comme une personne asexuée, je commençais comme les autres filles à ressentir le besoin de me trouver un prince charmant. Mon cœur s'ouvrit à son tour à des rêves d'amour et de séduction platonique. Mais je laissais bientôt ces gentils rêves de côté pour me consacrer à une véritable quête du sens de ma vie. Autour de moi, je ne cessais d'entendre dire que les filles avaient vocation à se marier pour devenir de bonnes épouses et mères de famille. Mais je ne cessais aussi d'entendre que je ne serais ni épouse ni mère, car aucun homme ne voudrait jamais d'une fille comme moi. Je voyais bien que mes sœurs, mes cousines et mes amies se faisaient courtoiser et inviter, et que les seuls moments où un camarade pouvait s'intéresser à moi, c'était pour me demander de lui expliquer un cours ou de lui écrire une déclaration d'amour pour l'une de mes camarades.

Souvent, lorsque je rêvais à ce fameux prince charmant, que j’imaginai intellectuel et gentil, je murmurais cette phrase de Khalil Gibran : « Une femme sans amour, c’est comme une fleur sans soleil, ça dépérit. » En tant que femme, mon avenir m’apparaissait bien sombre. Pour me consoler, je me mis à penser que je méritais beaucoup mieux que de devenir une simple épouse, dont le rôle serait d’être la bonne à tout faire de son mari et de sa belle-famille. J’avais eu très vite conscience de la fragilité de l’existence. J’avais notamment compris que l’amour n’était pas pour moi mais également que chacun peut donner un sens à sa vie en fonction de sa personnalité et de ses compétences. Certes, mon handicap ne me permettait pas d’être aimée et il est vrai que je ne pouvais pas aller au bal, ni prétendre devenir une épouse travailleuse comme le voulait notre société, mais il n’en demeurait pas moins que j’avais d’autres choses à donner. Je méritais d’exister et de vivre... autrement.

L’impact de mon handicap sur ma vie sociale et sentimentale est immense. Jeune déjà, il m’était impossible d’avoir une relation d’égale à égale avec mes amis qui me considéraient souvent comme leur étant inférieure. Une discrimination que j’avais du mal à accepter et qui me perturbait beaucoup. En dehors de la classe, je ne pouvais participer à aucune activité récréative ou sportive car elles étaient inaccessibles pour une personne à mobilité réduite. Le handicap m’a obligée à vivre en marge de la société et même lorsque je me révoltais, cela ne me menait pas bien loin car j’étais prisonnière d’un corps malade. À force d’entendre que j’étais « inférieure » aux autres, je finis progressivement par y croire. Un complexe d’infériorité qui contrastait avec mon caractère de battante a créé en moi un conflit interne que j’ai mis beaucoup de temps à résoudre.

J’ai notamment grandi avec l’idée que je devais remercier les personnes qui me témoignaient de l’intérêt parce que je ne le méritais pas. Je n’ai pu m’empêcher pendant très longtemps d’être

très émue et particulièrement heureuse lorsque quelqu'un acceptait de devenir mon ami. Je me sentais redevable et cela me poussait à inviter systématiquement la personne au restaurant par exemple ou à lui offrir sans cesse des cadeaux. Certains en ont profité, d'autres au contraire, m'ont fait comprendre qu'eux aussi avaient beaucoup de plaisir à être avec moi. Avec ces derniers, j'ai appris à construire peu à peu des relations saines.

Par exemple, mon amie Josiane rencontrée bien plus tard dans notre bureau européen aux Nations Unies venait me voir tous les midis pour déjeuner avec moi. Je me confondais à chaque fois en remerciements et me sentais si redevable que j'insistais toujours pour lui payer son repas. « Pourquoi me remercies-tu Diariata ? Nous sommes amies, c'est bien normal ! » me disait-elle. Plus tard encore, lorsque mes collègues Marie-France, Liliane, Gaia et Édouard venaient déjeuner avec moi dans mon petit appartement à Paris suite à un accident qui me força à rester à mon domicile pendant plusieurs mois, j'appréciais beaucoup ces moments d'amitié avec moins de gêne qu'auparavant.

Pour ce qui est de ma vie sentimentale, et même si la société a tendance à considérer une personne handicapée comme étant asexuée, il n'en demeure pas moins que c'est sans doute aujourd'hui l'aspect de ma vie pour lequel j'ai le plus de regrets. Le handicap vous enveloppe dans un isolement qui rend presque impossible l'idée même de relation amoureuse. Ayant toujours été dévalorisée sur le plan physique, j'ai pendant longtemps détesté ma propre image, ce qui ne m'a bien sûr pas aidée à avoir confiance en moi. Comment construire une relation avec quelqu'un lorsque l'on n'a pas été préparée à vivre avec les autres ?

Je me suis aussi souvent demandé s'il était possible pour un homme d'aimer une femme qui se déplace en fauteuil roulant et

qui porte des chaussures orthopédiques. Comment peut-on désirer un corps handicapé ? Comment peut-on tomber amoureux d'une silhouette déformée et sculptée par la polio ? Et comment expliquer à son partenaire qu'il ne va pas servir de « béquille » physique ou psychologique à la personne en situation de handicap ?

L'acceptation de mon handicap est arrivée bien plus tard dans ma vie, grâce à un long et douloureux travail d'introspection psychologique, qui m'a été particulièrement bénéfique. Aujourd'hui, l'acceptation de mon handicap me permet de considérer cette déficience physique comme un défi faisant partie de ma vie. Et chaque matin, lorsque je me réveille et que je réussis à prendre ma douche, atteindre mon fauteuil et aller travailler, je chante de bonheur comme je chantais lorsque j'allais à l'école.

CHAPITRE XI – LE BAC EN POCHE

« *Cogito Ergo Sum* » : merci Descartes !

C'est au cours de ma dernière année de lycée que je découvris Descartes et son « *Cogito Ergo Sum* » : *Je pense, donc je suis*. Dans mon esprit de lycéenne, c'était l'extase. C'était là la réponse à ma fameuse question, ou du moins c'était la réponse qui me satisfaisait le mieux. Étant donné que je pouvais penser, j'existais. Ce n'étaient donc pas mes capacités (ou incapacités) physiques qui déterminaient mon existence, mais bien ma capacité à penser, c'est-à-dire mon intellect. Moi qui avais justement de sérieux problèmes avec mon physique, j'étais comblée ! J'avais enfin l'argument que je cherchais. Cette logique me séduisit. Elle me conforta dans l'idée que l'on ne pouvait pas me définir uniquement en fonction de mon apparence physique. Elle me permit aussi de comprendre que tout ce qui ne me semblait pas logique n'était pas forcément acceptable seulement parce que l'on m'avait dit que cela l'était, et que j'avais donc le droit d'en douter. Le doute était enfin possible. Que j'étais contente !

C'est à partir de ce moment que je me mis à appliquer cette théorie dans de nombreux aspects de ma vie. Les schémas que ma société m'avait toujours imposés ne me semblaient plus inébranlables, *incassables*. Mon destin, tel qu'on me l'avait présenté me paraissait aller à l'encontre de toute logique et pouvait donc être remis en question. Le débat était possible, voire nécessaire. J'allais désormais me définir comme un être qui pense et non seulement comme un être

possédant un corps défaillant. *Cogito ergo sum*. Descartes venait de me sauver.

J'étais si heureuse... J'étais enfin une personne comme les autres, parce que je pensais comme tout le monde. Je commençais donc à revendiquer la place qui m'était due dans la société. Peu importe ce que Descartes voulait vraiment démontrer, pour moi, cela m'était adressé et c'était ainsi que j'avais compris sa thèse dans ma tête de jeune lycéenne.

Douter, est-ce blasphémer ?

J'étais non seulement née musulmane, mais j'avais également étudié la théologie. Mon éducation islamique m'avait enseigné que je devais avoir la Foi en toutes circonstances. Comme beaucoup de personnes, j'avais besoin de croire en l'Être Suprême, infailible, responsable de la création de l'homme et de l'univers, vers lequel je pouvais me tourner dans l'adversité. Ma religion m'avait appris que cet Être Suprême était Allah, le Créateur de la terre et des hommes. J'y crois encore aujourd'hui, comme on croirait à l'Amour ou à l'innocence d'un enfant.

La philosophie m'accordait cependant le droit d'argumenter sur certains points qui me dérangeaient ou qu'on ne m'avait pas encore bien expliqués. Je saisis donc l'occasion qui m'était donnée de changer ma situation avec la naïveté de mon âge et l'état d'esprit d'une lycéenne blessée par les préjugés d'une société parfois impitoyable.

La religion telle qu'on me l'avait enseignée correspondait à cette croyance qui relie les musulmans à ce qui est surnaturel, à ce qui les dépasse, en l'occurrence, Allah. Elle impose d'avoir la foi, c'est-à-dire de croire absolument, de façon irrationnelle (car la foi est une justification en soi). En découvrant la philosophie et en apprenant

à penser de manière rationnelle, je fus soudain confrontée à ce dilemme : le doute est-il possible quant à la véracité de l'existence d'Allah ? Puis-je continuer à garder la foi tout en me permettant de douter de tout le reste ? Comment concilier raison et foi ?

Il me fallait bien me poser toutes ces questions parce que les étudiants qui affichaient leur admiration pour des philosophes tels que Kant ou Descartes étaient considérés comme des blasphémateurs. J'avais quant à moi une réputation de jeune fille très pieuse à qui il n'arrivait jamais de blasphémer... C'est pourquoi il était difficile pour moi à l'époque de savoir quelle attitude adopter.

Mon baccalauréat en poche, j'oublie presque mon handicap

J'avais eu mon baccalauréat. Pour de bon. J'étais la seule à l'avoir eu dans notre famille cette année-là. Nous étions trois, mes cousins et moi, à nous présenter à l'examen. J'étais la seule à avoir réussi. Quelle joie, mais quelle joie ! Mon oncle, qui occupait désormais le rôle de notre père défunt, nous interdit toute manifestation de joie. Les garçons n'étaient pas admis. « Pourquoi fêter la réussite d'une moitié de personne ? ! » avait-il réagi avec violence. Je m'étais donc cachée dans ma chambre pour danser le reggae sur une musique de Bob Marley : *No woman no cry*... La « moitié de personne » venait de faire un grand pas vers la liberté !

Après une période d'euphorie, je commençai à rêver de ma vie de jeune étudiante en Droit. Je voulais faire Droit, car je souhaitais devenir avocate. Le Bac était mon troisième diplôme et aussi le plus prestigieux. Il marquait la fin du deuxième cycle. Il signifiait également pour beaucoup de monde l'entrée dans la vie active, le travail et l'ascension vers un nouveau statut social. C'était un diplôme très convoité parce qu'il donnait droit à une bourse que les étudiants partageaient avec leurs familles. Dans notre société, c'est important.

Les élèves admis devenaient presque célèbres. Partout dans la région, les gens parlaient d'eux. Tout le monde félicitait ma mère, devenue la mère de Diariata la nouvelle bachelière.

Toute l'année, mes amis et moi avons fourni beaucoup d'efforts pour avoir notre baccalauréat. Les livres de philosophie et de français, nous les avons empruntés aux élèves riches qui pouvaient s'en procurer. La bibliothèque de notre Lycée n'avait de bibliothèque que le nom. Pour le reste des matières, nous avons pris les anciens programmes des promotions précédentes. Nous n'avions pas d'électricité chez nous, il fallait réviser nos cours pendant qu'il faisait encore jour. Les garçons, eux, avaient le droit d'aller réviser la nuit au lycée, où il y avait de l'électricité. Moi, je ne pouvais pas me le permettre.

Quelquefois, lorsque je gagnais un peu d'argent grâce à mon petit commerce, je pouvais acheter du pétrole et utiliser la lampe à pétrole. Mais la fumée me causait des douleurs à la tête et aux yeux. De plus, mon œil droit affecté par la Polio ne voyait pas bien et devenait très irritable à cause de la chaleur et de la fumée. Je n'avais pas de lunettes correctrices, je ne pouvais même pas m'offrir une consultation ophtalmologique. Aussi, ma joie était immense d'avoir pu surmonter tous ces obstacles.

Le chemin avait été si long et si difficile pour y arriver. Comme mon directeur de primaire me l'avait si bien dit, le chemin de l'école allait être semé d'embûches pour la personne handicapée que j'étais ; mais là où il s'était trompé, c'est que mon courage avait été plus fort que tous les obstacles qui s'étaient trouvés sur ma route. Il faut aussi dire qu'Allah m'avait toujours envoyé un bon ange gardien pour m'aider à relever ce défi. Comme j'aurais souhaité revoir mon Directeur pour voir sa réaction. J'avais aussi envie de courir dans les toutes les rues et ruelles de Kaédi, de crier haut et fort à qui voulait

l'entendre que j'avais eu mon Bac. Car moi, Diariata, j'étais devenue la première fille handicapée à obtenir le Bac dans tout Kaédi, *voire dans tout le pays*.

C'était l'euphorie, j'avais envie de chanter et de danser toute la journée et toute la nuit aussi. Tout semblait très beau et irréel. La vie me souriait enfin; quel clin d'œil du ciel! J'aurais voulu que le temps suspende son vol pour que cet instant magique s'éternise. Ma joie était immense. Elle était à la hauteur des souffrances physiques et psychiques endurées toutes ces années pour achever mon cycle secondaire. Comme l'a si bien dit Marc-Aurèle: « L'obstacle est matière à action ».

Depuis mon entrée en 6^e je comptais les diplômes qui me séparaient du Doctorat. Je venais à peine d'avoir eu mon bac que je pensais déjà à ma future vie d'étudiante en Droit, carrière que je voulais suivre pour devenir juriste et plaider en faveur du respect des droits des plus vulnérables. Défendre les droits des femmes et des personnes handicapées, voilà ce à quoi je songeais. C'était mon objectif. Ma vie commençait donc à avoir un sens.

Au revoir Kaédi, je pars à Nouakchott

Avoir le Bac signifiait également aller à Nouakchott, la Capitale de la Mauritanie: aller vers la modernité, la fac, la connaissance, la liberté peut-être! Le rêve était permis. Personne n'avait jamais voulu m'inviter en vacances à Nouakchott et maintenant j'allais m'y rendre par mes propres moyens. Merci Allah!

Le diplôme du baccalauréat ouvre les portes de l'Université ainsi que celles d'une possible vie professionnelle. Je me voyais déjà titulaire des diplômes Universitaires les plus convoités; avoir un travail et ne plus être un fardeau qu'on rejette; devenir utile à

ma société et à ma famille... Et j'espérais avant tout ne plus être considérée comme une *moitié de personne*, mais simplement comme une fille qui s'appelait Diariata.

Beaucoup d'images défilaient dans ma petite tête de jeune bachelière, beaucoup d'émotions aussi; je riais, je pleurais et j'avais l'impression de devenir folle. Peu importe, j'étais heureuse. Le soir même de mon admission il me fut impossible de dormir. Cette nuit-là, je passai en revue beaucoup de choses. Je pensai à mes amis les chiens, à mes blessures pendant mes déplacements, aux douleurs que les blessures avaient engendrées, à la grande solitude que j'avais toujours expérimentée, mais aussi à mes joies à chaque fin d'année lorsque je recevais mes prix d'excellence. Je pensais aussi à l'Université et à Nouakchott que j'allais enfin connaître. J'avais envie de parler toute la nuit... Alors, j'ai rapproché la lampe tempête, pris mon stylo et je me suis mise à écrire en chantant.

Lettre à Baba

Je n'ai pu parler « directement » à mon père que le soir de ma réussite au Bac. Ce soir-là, après avoir dansé assise jusqu'à ce que mon postérieur commence à me faire mal, j'avais pris un stylo et une feuille de papier pour écrire une lettre à mon père décédé depuis quatre ans. J'avais jusqu'à ce jour purement et simplement nié sa mort et m'étais trouvée dans l'incapacité de faire mon deuil. Ce soir-là néanmoins, le fait de lui écrire m'aida à accepter enfin son départ. Baba nous a quittés très tôt. J'aurais voulu lui montrer que je n'étais pas une « moitié de personne ». S'il était encore en vie, il m'aurait peut-être dit combien il était fier de moi.

Cette nuit-là, le fait d'avoir obtenu le baccalauréat avait brisé le mur de silence et de déni que j'avais construit autour de moi. Soudain, je réalisai que Baba était décédé et qu'il ne reviendrait plus jamais. Je pleurai pour la première fois à chaudes larmes et paradoxalement je commençai à ressentir une forme d'apaisement. Je me mis à réciter quelques versets du Saint Coran avant de commencer ma lettre, que je retranscris intégralement ici :

« Baba, je sais qu'Allah t'a rappelé à lui et je suis sûre qu'il t'a réservé une bonne place au Paradis. Baba, que la terre te soit légère. Aujourd'hui Baba, les résultats du Bac sont sortis et je suis reçue haut la main ! Oui, j'ai eu mon bac ! bien sûr, j'ai dansé assise dans notre salon. Non, personne ne m'a vue, tu me connais. J'ai aussi longuement remercié Allah.

Comme j'aurais voulu que tu sois là pour voir ça, mais je sais que tu vois tout de là où tu es. Baba, sais-tu que parmi tous mes cousins candidats au Bac cette année, je suis la seule à avoir réussi ? Si tu avais vu leur réaction lorsque les résultats sont tombés ! Je suis désormais une bachelière et je vais à l'Université pour étudier

le Droit ! Tu vois, j'avais raison d'insister pour aller à l'école. Avec mon diplôme en Droit je suis sûre de trouver un bon travail. Je pourrai travailler pour ne pas rester un fardeau pour notre famille. Je vais devenir juriste et je défendrai les droits des femmes et des personnes comme moi...

Baba, comme j'aurais voulu que tu sois là le jour où j'aurai mon premier salaire pour te le donner ! J'espère que tu es aujourd'hui fier de moi. J'imagine que là où tu es entouré de tes amis les anges, tu es en train de leur dire que ta fille rebelle te dérange pour te raconter son admission au Bac. Mais il fallait que je te le dise, c'est plus fort que moi. Baba, je te prie de me pardonner pour avoir, à cause de mon handicap, fait honte à la famille. Baba, tu vois bien que je ne suis pas une moitié de personne, je suis ta fille Diariata !

Baba, j'ai envie d'emprunter les mots de Birago Diop⁴⁹ pour dire que « tu n'es pas sous la terre, mais que tu es dans le vent qui souffle et dans l'eau qui coule... ». Alors je t'écouterai me parler dans le bruit de l'eau de pluie qui ruisselle et à travers la mélodie du vent qui souffle. Parle-moi à travers le vent qui fait bouger les branches de nos arbres. Dis-moi que je ne suis pas la honte de notre famille et je t'entendrai. J'ai vraiment besoin de l'entendre Baba ! Je prierai toujours pour qu'Allah te prenne sous son aile. Bon, je vais m'arrêter là pour ce soir et je t'envoie la lettre à travers le vent qui souffle. Repose en paix !

49 In Birago Diop, *Le Souffle des ancêtres* (du recueil *Leurre et Lueurs*, 1960 Ed. Présence Africaine).

CHAPITRE XII : L'UNIVERSITÉ DE NOUAKCHOTT

Les vacances étaient passées très vite. C'étaient les dernières vacances à Kaédi avant d'aller à l'Université pour mes études de Droit. Avec l'argent que j'avais gagné grâce à mon petit commerce, j'avais pu acheter un beau boubou bleu indigo, une paire de tongs et un joli pagne tissé main, un petit sac de voyage et bien sûr mon billet pour me rendre à la capitale.

Maman avait demandé à ma sœur de m'héberger ne serait-ce que le temps pour moi de trouver un logement. Je savais que cela n'allait pas être facile, mais je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait. Avec la bourse que je devais normalement recevoir, j'avais l'intention de louer une chambre proche de l'Université pour pouvoir continuer mes études en toute sérénité. Mon amie Aïssatou, elle aussi nouvellement bachelière, m'avait parlé de cette possibilité, même si, en Mauritanie, il n'est normalement pas admis qu'une femme se permette d'habiter seule. Les filles qui viennent étudier à Nouakchott sont généralement hébergées par les membres de leur famille; mais je savais que je n'allais pas être la bienvenue chez ma sœur.

Nous étions en septembre et devions partir ce jour-là pour Nouakchott. Aïssatou et moi partions ensemble. Nous avons pris place à bord d'un vieux taxi brousse multicolore dont les portes ne fermaient qu'à l'aide de cordes. Nous nous étions installées à la première place, juste à côté du chauffeur, toutes les deux sur le même siège (heureusement à l'époque, j'étais beaucoup plus mince

qu'aujourd'hui). Aïssatou allait être hébergée chez son grand frère qui avait plusieurs véhicules. Elle n'aurait donc aucune inquiétude à se faire pour se rendre à l'Université. On ne pouvait pas en dire autant pour moi.

La voiture démarra tant bien que mal. Nous faisons nos prières pour que l'état du véhicule, de la piste, la pluie et beaucoup d'autres dangers ne nous causent pas de problèmes. Aïssatou, qui avait déjà fait la route plusieurs fois, en connaissait les difficultés et m'avertit de ce qui pourrait nous arriver. Quant à moi, j'étais si excitée de voyager que je n'avais pas conscience des problèmes qui pouvaient survenir. J'étais comme un enfant qui voyage pour la première fois...

La distance entre Kaédi et Nouakchott est de cinq cents kilomètres. La route n'était pas bonne et la saison des pluies qui venait de s'achever l'avait détériorée encore davantage. Il y avait beaucoup de secousses, mais qu'à cela ne tienne, rien ne ternissait mon bonheur. Nous étions encore dans la région du fleuve et le paysage était beau ; des femmes qui puisaient de l'eau aux puits nous faisaient des signes de la main. De temps en temps le chauffeur s'arrêtait pour boire un verre de thé et les passagers très serrés les uns contre les autres en profitaient pour se dégourdir les jambes ou pour se soulager, cachés derrière les arbres.

— As-tu soif Diariata ?

— Oui, mais j'ai peur d'être prise de court par un besoin pressant...

— Bois un peu, si tu veux je te couvrirai, on ira derrière de grands arbres.

— Je crois que je vais y aller maintenant avant que le chauffeur ne revienne.

Aïssatou m'accompagna dans cette expédition chaotique. Les passagers installés à l'arrière devaient faire face à de nombreux désagréments tels que les urines des chèvres attachées sur le toit de

notre taxi brousse et la fumée de tabac de leurs voisins. Aïssatou et moi souffrions aussi de l'étroitesse de notre siège et de la fumée du chauffeur. Mais après tout, c'est cela aussi le voyage en Afrique.

Après trois cent cinquante kilomètres en plein désert, le moteur de notre taxi rendit l'âme. Il faisait presque nuit et nous devions attendre le lendemain pour que le moteur soit réparé ou qu'un autre taxi vienne nous chercher. Je lançai un regard inquiet à Aïssatou, elle riait aux éclats !

— Qu'est-ce que qui te fait rire, ne vois-tu pas que c'est grave ?

— Diariata, je te l'avais dit pourtant, mais tu n'avais pas tout saisi...

Cela allait être ma première nuit en plein désert au milieu de nulle part et entourée d'hommes. Ces derniers se cotisèrent pour acheter dans un village un petit cabri. Ils préparèrent un méchoui et nous invitèrent gentiment à le partager avec eux. C'est là la galanterie mauritanienne. Nous nous abritâmes juste derrière notre taxi et chacun se prépara pour la nuit comme il le put. Le dîner terminé, Aïssatou et moi nous installâmes sur un grand morceau de tissu et commençâmes à parler :

— Dis-moi, Diariata, qu'est-ce que tu veux faire une fois tes diplômes universitaires obtenus ?

— Si Dieu veut, je serai avocate pour défendre les femmes et les personnes handicapées.

— Je vois, tu as raison car il y a beaucoup de choses à faire dans ce domaine.

— Tu veux dire que rien n'existe dans ce domaine ?

— Ah oui, Diariata, il n'y a vraiment rien, le terrain est vierge, mais comment seras-tu payée ? Les handicapés et les femmes n'ont rien.

— Si je deviens une grande avocate, je pourrai bien gagner ma vie et aider les autres. De toute façon, je dois travailler dans ce domaine, je n'aime pas l'injustice...

— Rien n'est facile pour nous les femmes ; nous avons le mariage précoce et forcé, l'excision, la déscolarisation et j'en passe. Tu veux t'occuper de tout cela ? Ce n'est pas un peu ambitieux Diariata ?

— Non, je ne pense pas... Et si je ne peux pas m'occuper de tout cela, toi tu pourrais t'occuper d'une partie, qu'en penses-tu ?

— Je ne sais pas... Mais après tout c'est vrai que si tu deviens un jour avocate pour les droits des femmes, ton travail engloberait tout cela !

— Tu as certainement raison. Je crois qu'on commence à être fatiguées, comment allons-nous dormir ?

— Je te propose qu'on lise des versets de Coran et qu'on dorme à tour de rôle en veillant l'une sur l'autre. Avec l'aide d'Allah, les hommes ne nous feront aucun mal.

— Oui, c'est une bonne idée Aïssatou. Dors la première, je vais veiller sur toi en mâchant une noix de Kola qui me tiendra éveillée.

Il était cinq heures du matin lorsque tout le monde se réveilla pour la prière du matin. Aïssatou avait vraiment bien dormi. Elle ne s'était pas réveillée et je ne l'avais pas dérangée.

— Diariata, pourquoi ne m'as-tu pas réveillée, tu t'es endormie ?

— Non, je ne me suis pas endormie, je n'ai pas voulu te réveiller, tu dormais si paisiblement et si profondément.

Ce qu'Aïssatou ignorait, c'est qu'en dehors du fait que je ne voulais pas la réveiller de son paisible sommeil, je ne me serais jamais endormie comme cela au milieu d'inconnus : je n'avais confiance en personne ! Vers onze heures, notre chauffeur trouva une autre voiture et nous pûmes continuer notre route dans un Taxi-Brousse

en meilleur état. Après quelques crevaisons et d'autres arrêts divers, nous arrivâmes à Nouakchott vers dix-neuf heures.

Notre taxi déposa une grande partie des passagers à la gare routière et amena les autres directement chez eux. Lorsque ce fut mon tour, j'avais le ventre noué par la peur. Je savais que je n'aurais pas un bon accueil car je n'étais certainement pas la bienvenue chez ma sœur. Nous arrivâmes cependant. Le chauffeur me fit descendre et prit mon sac. Ma petite sœur qui vivait déjà avec ma sœur m'aperçut et l'informa que j'étais arrivée. Elle se précipita vers la porte :

- Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle, furieuse.
- Je vous amène votre petite sœur, dit le chauffeur.
- Cette honte n'est pas ma sœur !
- Bonne nuit, dit le chauffeur en s'éloignant.
- Que fais-tu là toi ? ! Tu dois retourner d'où tu viens !

Son époux essaya de calmer le jeu et lui demanda de me laisser rester au moins pour la nuit afin que je puisse me reposer. Après une longue et pénible négociation, sa colère se calma. J'étais sauvée, du moins pour ce soir-là. Je ne pouvais cependant pas m'empêcher de ressentir une honte grandissante face à l'attitude de ma sœur et pour la première fois je fus envahie par le sentiment que mon avenir à l'université était peut-être incertain. La nuit allait être longue et courte à la fois. Je n'avais eu droit ni à une douche ni à une invitation à dîner. Ma sœur était redoutable ; lorsqu'elle ne voulait pas quelque chose, tout le monde devait se plier à ses desiderata. Elle ne m'avait donc pas invitée à manger et même son mari n'osait le faire afin d'éviter sa colère et pour qu'elle ne revienne pas sur sa décision de m'héberger pour la nuit.

Le lendemain, après qu'elle soit partie au travail, j'eus la chance de pouvoir déjeuner et prendre une bonne douche. Ma sœur, qui rentrait à midi, fut excédée de me trouver en train de laver mes vêtements. Son

époux Abou essayait de m'aider à trouver une solution d'urgence. Il fallait que je parte au plus vite.

— Quel culot de laver tes vêtements sales dans les bassins ! criait-elle ; d'un geste brusque elle s'empara de mes affaires et les jeta dans la rue.

— Tu n'as pas le droit de faire ça, lui dis-je.

Elle n'attendait que cela pour me faire subir la plus honteuse correction de ma vie. Je fus violemment tirée par les jambes et jetée hors de la maison. Cela me valut une grave blessure à la tête et une autre à la main : ma sœur m'avait blessée avec un couteau de cuisine et ma main avait heurté des tôles de zinc lorsqu'elle m'avait traînée sur le sol. Je ne pouvais ni pleurer, ni crier. Je saignais beaucoup mais ne savais que faire. J'avais terriblement mal, et étais à la fois sonnée et choquée. Je venais d'arriver à Nouakchott et ne savais encore rien de la ville. Des enfants m'aiderent à ramasser mes affaires. Je m'en fus m'installer à l'abri d'un arbre loin de chez ma sœur pour retrouver mes esprits. Aïssatou vint me voir vers quinze heures et son arrivée fut pour moi comme un cadeau d'Allah. Elle eut un choc en voyant l'état dans lequel je me trouvais et chercha immédiatement un taxi pour me conduire à l'hôpital. Huit points de sutures à la tête et quatorze à la main furent nécessaires. L'argent de mon petit commerce m'aida à acheter des médicaments. Le reste de mes fonds servit à acheter une natte, un matelas, une bombonne de gaz, du riz, du savon, du lait en poudre et du sucre pour ma nouvelle vie. Je ne portai pas plainte, pour ne pas aggraver la situation. Ma sœur ne fut inquiétée par personne. Ce fut la première et la dernière fois que je me rendis chez elle.

Aïssatou connaissait une famille, près de notre université, qui louait des chambres aux étudiants. Après l'hôpital, nous nous y rendîmes. La situation était inédite, car une fille ne pouvait normalement

vivre seule sans la présence d'un membre de sa famille. Aïssatou expliqua à la propriétaire de la maison toute ma situation et l'assura que j'étais une fille de bonnes mœurs. Rassurée, peut-être aussi un peu compatissante, *Sekina*, la propriétaire, accepta de me louer une chambre. Quel soulagement ! En attendant de meubler mon logement, *Sekina* me prêta une natte et un coussin pour la nuit. Aïssatou m'aïda ensuite à nettoyer ma nouvelle chambre qui était pleine de poussière et de toiles d'araignée.

Mon quotidien à Nouakchott

Ma logeuse *Sekina*, une femme d'une cinquantaine d'années, était une Maure blanche⁵⁰ d'une tribu guerrière. Elle habitait tout près de la Faculté de Droit et de Sciences Économiques dans une grande maison avec plusieurs chambres qu'elle louait aux étudiants. Elle souffrait des conséquences du gavage qu'elle avait subi à l'âge de cinq ans. *Sekina* pouvait à peine se déplacer à cause de son poids et des douleurs articulaires qui en découlaient. Le simple fait de parler l'essoufflait. Le gavage est une pratique exercée en Mauritanie, au Niger et au nord du Mali sur des fillettes maures âgées de cinq à dix ans. L'objectif est de les faire grossir afin qu'elles plaisent davantage aux hommes et se marient très tôt. À cause de graves problèmes de santé (maladies cardiovasculaires, obésité morbide, etc.) qu'elle entraîne, cette pratique est heureusement en régression, du moins dans les grandes villes.

50 Le terme Maure (en latin *Mauri*) a désigné différentes populations depuis l'Antiquité. Aujourd'hui, on appelle Maures les populations parlant le dialecte arabe *Hassanya* et vivant principalement en Mauritanie. On parle de Maure Blanc et de Maure noir en fonction de la couleur de la peau. Source : Wikipédia.

Sekina avait un jeune esclave⁵¹ dont elle avait hérité de sa mère et qu'elle traitait véritablement comme tel. Ce jeune homme faisait tout à la maison : la lessive, la cuisine, le ménage, les courses, le thé et les divers travaux de bricolage. Sekina l'appelait *Abd*, c'est-à-dire esclave en arabe, ce qui me gênait beaucoup. Dès qu'un visiteur franchissait le seuil de la maison, elle l'appelait « *Wohaye ya abd!* », « Viens l'esclave ! ». C'était pour qu'il apporte le *zrigh*⁵² et qu'il prépare le thé. Il devait arrêter immédiatement tout ce qu'il faisait pour s'exécuter. Je ne crois pas que Sekina se rendait compte du mal que cela pouvait lui faire.

Lorsque je n'étais pas à l'université, je pouvais rester à côté de Sekina sous sa grande tente. Elle m'avait acceptée malgré notre différence de culture. La tente était toujours pleine de personnes, des dames maures venues rendre visite à Sekina. Le thé vert à la menthe et le *zrigh* rythmaient les journées. Tous les matins, chez les Maures, vers dix heures, il est de coutume de manger du foie ou du ragout d'agneau accompagné de thé. Les matins où je n'avais pas cours, je me reposais dans ma chambre et j'entendais Sekina m'appeler « *wohaye kouwrya*⁵³ ! », elle tenait à ce que je vienne partager le festin avec ses amis en sa compagnie.

Elle savait que je n'avais pas grand-chose à manger et même si je me sentais un peu gênée, cela m'arrangeait beaucoup. Elle me disait toujours : « Ne reste pas seule dans ta chambre, cela rend fou ». Mon temps libre en dehors des études, je le passais donc aux côtés

51 Malgré de nombreuses tentatives officielles (l'ordonnance no 081-234 du 9 novembre 1981 abolissant officiellement l'esclavage, la loi no 2007-048 du 3 septembre 2007 (art.4) contre l'esclavage et réprimant les pratiques esclavagistes, l'adoption le 13 août 2015 par le Parlement d'une nouvelle loi contre l'esclavage qui le considère comme un crime contre l'humanité passible de peines de prison allant de dix à vingt ans), l'esclavage reste très ancré dans les mentalités, et persiste toujours en Mauritanie.

52 Terme Maure qui désigne un lait caillé sucré.

53 En dialecte arabe Hassanya signifie : « Viens femme Peule ! »

de Sekina à écouter de la musique maure et à rire, car elle aimait beaucoup rire. Comme je ne pouvais pas aller en ville, que je n'avais aucune autre activité en dehors de la fac et que je ne possédais même pas de poste radio, cela me faisait du bien de me distraire auprès d'elle. Il arrivait parfois qu'une amie vienne me chercher avec son chauffeur pour aller chez elle regarder la télé. Elle faisait partie des quelques rares familles qui possédaient la télévision.

Objectif: la Maîtrise

J'étais donc inscrite en première année de Droit. Aïssatou était dans la même classe que moi. C'était parti pour quatre ans d'études universitaires pour obtenir la Maîtrise. Mais il fallait d'abord obtenir le DEUG, et ensuite la licence.

Financièrement parlant, tout commença très mal: mon frère n'ayant pas effectué les démarches qu'il aurait dû faire, je ne pouvais pas obtenir ma bourse. Comment payer ma chambre, ma nourriture, mon transport et mes livres sans cet apport? L'obstacle semblait insurmontable. Le sort paraissait s'acharner sur moi et je me laissais peu à peu gagner par le désespoir. Je pleurais longuement et m'adressais directement à Allah en lui demandant pourquoi il ne voulait pas que je poursuive mes études universitaires. Et j'avais le cœur plein de colère.

— Allah, dis-moi ce qui ne va pas? pourquoi tant d'obstacles et de peines dans ma vie? Pourquoi moi? Ne vois-tu pas je suis proche du but? Ne sais-tu pas que je ne peux même pas être une bonne à tout faire pour payer mes études? Mais je te le promets, je ne ferai pas machine arrière! j'irai jusqu'au bout et je chercherai des solutions, toutes les solutions possibles, pour continuer mes études. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir!

Aïssatou m'aïda à trouver une solution et me fit un jour une proposition :

— Diariata, j'ai peut-être trouvé une solution pour toi...

— Raconte petite chérie, je ne puis attendre !

— Et si tu donnais des cours aux étudiants riches qui ne veulent pas venir à l'université ? Ils te payeraient...

— Qu'est-ce que tu racontes, cela n'est pas faisable !

— Oh que si ma poulette, cela se fait depuis toujours !

— Tu en connais des choses ma chère !

En effet, ça se faisait et ce n'était pas considéré comme une tricherie. Cela me rappela le pacte conclu avec Diariata en classe élémentaire. Aïssatou me trouva un petit groupe d'étudiants qui préféraient aller se balader dans leurs voitures plutôt que de venir en cours. Je leur expliquais les cours magistraux et prenais des notes pour eux. À la fin du mois, je recevais une petite somme d'argent, l'équivalent de treize euros : cela ne m'empêchait pas de ressentir la faim, mais au moins je pouvais payer ma chambre et le transport.

La vie estudiantine n'avait rien à voir avec ce que j'avais connu jusque-là. Les matières étaient nombreuses et demandaient une grande concentration, ce qui est quelquefois difficile lorsque l'on a faim. Mais je n'avais pas le droit de lâcher prise. Il fallait que je m'accroche. Entre les cours magistraux et les travaux dirigés, il y avait de quoi nous occuper. Nous étudions presque les mêmes matières que dans les universités françaises à l'exception du Droit musulman. J'aimais toutes les disciplines, sauf l'économie politique ; je la révisais juste assez pour ne pas avoir de mauvaises notes. J'adorais le droit privé en général, mais en quatrième année, je dus choisir le droit administratif pour poursuivre ma Maîtrise. J'appris cependant que je ne pouvais pas être avocate à cause de la Polio. Ce fut une grande déception pour moi et la cause de beaucoup de frustrations...

J'avais appris très tôt à ne compter que sur mes propres capacités pour surmonter les obstacles. Je savais que si jamais je lâchais prise, personne ne m'aiderait à reprendre pied et j'en imaginais les conséquences. Un seul choix s'offrait à moi : avancer pour continuer à vivre et peut-être avoir un jour une place dans la société. Lorsque l'on fait des efforts, le ciel nous tend parfois une main secourable : j'en avais fait l'agréable expérience à plusieurs reprises. Donc à chaque fois que je rencontrais des obstacles me semblant insurmontables, je continuais courageusement ma route en avançant obstinément vers le but fixé ; cette route pouvait être douloureuse mais j'avançais tout de même. Rien n'est jamais tout à fait perdu ni tout à fait gagné, la vie est un éternel recommencement, mais chaque scène est différente des précédentes. Seuls ceux qui peuvent suivre la cadence prennent une place dans le train de la vie. Je n'avais plus tellement de contact avec ma famille suite à cet épisode avec ma sœur. De plus, le fait de vivre dans une maison appartenant à des inconnus ne plaisait pas à ma mère, ce qui compliquait encore un peu la situation.

CHAPITRE XIII : LE MILITANTISME

*Ma lutte pour les droits des personnes en situation de handicap*⁵⁴

À l'Université, j'avais choisi la branche *Sciences Juridiques*. Je rêvais déjà de défendre les droits des plus vulnérables. Je m'étais imaginé plaider à la Cour en toge et remporter des procès, faire évoluer les mentalités et faire respecter les droits des femmes et des personnes handicapées... Ce rêve m'avait aidée à tenir, malgré tous les obstacles qui s'étaient mis en travers de mon chemin. En Mauritanie, à l'époque, le dernier diplôme universitaire auquel on pouvait prétendre était la Maîtrise. Pour continuer, il fallait se rendre à l'étranger. Je n'y pensais pas. Je songeais d'abord à obtenir les diplômes qui se trouvaient à ma portée dans mon pays.

Mon amour pour le Droit était d'autant plus fort que j'avais, à partir de ma deuxième année, connu et adhéré à l'*Association des personnes handicapées de Mauritanie*. J'étais rapidement devenue une militante très active, aussi bien à l'échelle nationale qu'à l'échelle du continent africain. Il me fallait donc concilier ces deux activités : mes études de Droit et le militantisme. À Nouakchott, j'avais loué un fauteuil roulant grâce à l'organisation Caritas – c'était la première

54 Il faut savoir que la notion de handicap évolue au fil du temps ; le handicap résulte aujourd'hui de l'interaction entre des personnes présentant des incapacités et des barrières comportementales et environnementales qui font obstacle à leur pleine et effective participation aux activités de la société. Source : Nations-Unies.

fois que je disposais d'un tel outil. Grâce à lui, les choses étaient devenues plus faciles et certains de mes amis acceptaient de me pousser.

Je participais à plusieurs activités dont des manifestations, des séminaires et des conférences pour la promotion des droits des femmes et des personnes handicapées en Mauritanie et en Afrique, mais également dans d'autres parties du monde. Je jonglais sans cesse entre mon travail de bénévole et mes études universitaires. La « justice pour tous » était mon leitmotiv. J'étais jeune mais très engagée et d'une détermination quelquefois un peu inconsidérée. Je n'avais peur de rien et je voulais tout changer. C'était sûrement la folie de la jeunesse. « Non à la discrimination ! », criais-je à chaque fois que l'occasion se présentait.

La lutte pour les droits des femmes et des filles handicapées

En tant que Présidente du Comité des Femmes Handicapées, je prenais très à cœur toutes les tâches qui m'incombaient. Ma préoccupation première était de favoriser une bonne représentation des femmes au niveau de notre association nationale. Et croyez-moi, il y avait de quoi faire... À l'époque, à Nouakchott, près de 99 % des femmes handicapées étaient analphabètes et vivaient de la mendicité.

J'allais donc à la rencontre de ces femmes qui faisaient la manche dans les rues de Nouakchott ou au grand marché de la capitale pour les sensibiliser sur leurs droits, les écouter et les encourager à donner leur avis sur leur situation. Je leur parlais de mon parcours et du rôle qu'avait joué l'école dans ma vie. Je leur disais que même si elles avaient passé l'âge d'aller à l'école, elles pouvaient toujours changer le cours de leur vie en suivant des programmes d'alphabétisation. Je leur expliquais également qu'elles avaient le droit de revendiquer des aides de l'Etat. Les conditions de vie déplorables, l'ostracisme et

l'injustice dont souffraient ces femmes me révoltaient. Il fallait que je réussisse d'abord à leur faire comprendre qu'elles ne devaient pas se résigner, mais qu'elles avaient aussi le droit et le devoir de se battre pour changer leur destin et faire évoluer les mentalités. Ce n'était pas une tâche aisée étant donné qu'on leur avait inculqué depuis leur plus tendre enfance l'idée qu'elles étaient des moins que rien, des moitiés de personne et qu'elles devaient se résigner à cette marginalisation. C'était, pensaient-elles, la volonté d'Allah.

Mes échanges avec les femmes handicapées de la capitale avaient lieu généralement autour d'un thé à la menthe en pleine rue. Je leur donnais aussi des cours le soir. J'organisais des meetings pour dénoncer ces conditions odieuses et j'essayais de sensibiliser les gens sur la situation des femmes et des jeunes filles handicapées. Je me faisais régulièrement arrêter par la police, ce qui ne me décourageait cependant pas.

J'avais progressivement réussi à rassembler un groupe de femmes actives à Nouakchott autour de mon combat pour l'amélioration des conditions de vie des femmes handicapées.

J'avais également obtenu que dans chacune des treize régions et des dix départements de la Mauritanie soit créé un comité de femmes qui puisse siéger à l'Union Nationale des Personnes Handicapées de Mauritanie. Plusieurs femmes en situation de handicap avaient pu bénéficier de programmes de formation en couture et en broderie ainsi qu'en teinture et avaient par la suite ouvert des boutiques pour vendre leurs produits. Les femmes et les filles qui avaient besoin d'être soignées étaient recensées puis orientées vers des centres de soins. Une fois par semaine, je contactais des Organisations Non Gouvernementales occidentales basées en Mauritanie pour demander des aides techniques (telles que des béquilles, fauteuils roulants, médicaments, lunettes etc.) dont certaines avaient besoin pour se déplacer.

Ces femmes devenues plus fortes parce que financièrement autonomes étaient désormais capables de faire entendre leur voix. Elles étaient plus respectées par leurs familles, qu'elles prenaient souvent en charge. Toute la négativité dont leur communauté les avait toujours entourées disparaissait peu à peu. C'était très beau de pouvoir assister à tout cela.

Certains vendredis, jour férié et réservé à la prière en Mauritanie, j'allais à la rencontre de personnes handicapées qui faisaient la manche devant la grande Mosquée. C'était un endroit où je pouvais rencontrer un très grand nombre de femmes, d'hommes et d'enfants atteints de handicap. C'était aussi le meilleur endroit pour improviser une « conférence » en plein air sur la place de la personne handicapée dans l'Islam. Je m'appuyais sur la religion qui encourage la solidarité pour dénoncer la mise à l'écart de ces groupes vulnérables et ainsi me faire entendre. J'expliquais que l'exclusion, la discrimination, l'humiliation et le rejet des plus faibles étaient des fléaux que notre religion elle-même mettait un point d'honneur à combattre. Je savais en outre que des dignitaires religieux, des cadres dirigeants et des politiciens venaient effectuer à la mosquée la prière du vendredi et je voulais profiter de cette occasion pour faire passer mon message. Et pour cause. Mes interventions finirent par attirer l'attention de quelques responsables religieux qui facilitèrent par la suite la scolarisation des enfants sourds et aveugles de leurs quartiers.

Pour une légitimité nationale et internationale

Quelques années plus tard, je fus élue Présidente de l'Union Nationale des Personnes Handicapées de Mauritanie (U.N.H.P.M.). J'avais désormais la légitimité nécessaire à l'échelle nationale pour parler au nom de toutes les catégories de personnes en situation de handicap. Je multipliais notamment les démarches auprès du Ministère de la Santé et des Affaires Sociales pour m'assurer que la

question relative au handicap et à sa prise en charge était bel et bien à l'ordre du jour.

Grâce au programme de Réadaptation à Base Communautaire⁵⁵, nous avons pu faire bénéficier des femmes, des hommes et des enfants handicapés de soins adaptés à leurs besoins et nous avons entamé des démarches prometteuses sur la question de l'intégration des enfants handicapés dans les écoles. Quant aux adultes atteints de handicap, un très grand nombre d'entre eux avait désormais la possibilité d'exercer une activité économique rémunératrice, telle que la vente de beignets, de crème glacée, la préparation de fruits etc. La Réadaptation à Base Communautaire privilégie entre autres le droit des personnes handicapées à vivre au sein de leur communauté, de jouir d'une bonne santé et de participer pleinement aux activités éducatives, sociales, culturelles, religieuses, économiques et politiques. Avec ce programme, la question de l'intégration sociale des personnes handicapées en Mauritanie pouvait donc être posée.

Un cadre juridique nécessaire

En Mauritanie d'abord, je m'étais lancée dans la rédaction d'un Mémoire de Maîtrise en Droit sur la législation en faveur des personnes handicapées, mémoire qui a servi par la suite de document d'orientation et de référence dans des travaux de mise en œuvre des droits des personnes handicapées tant en Mauritanie que dans d'autres pays d'Afrique.

55 Les Organisation spécialisées de l'ONU (OMS, UNESCO et OIT) ont convenu de la définition suivante : « La réadaptation à Base Communautaire est une stratégie qui s'inscrit dans le cadre du développement communautaire pour la réadaptation, l'égalisation des chances et l'intégration sociale de toutes les personnes handicapées. La mise en œuvre de la Réadaptation à Base Communautaire fait appel aux efforts conjugués des personnes handicapées elles-mêmes, de leurs familles et de leurs communautés, ainsi que des services sociaux, de santé, d'éducation et de formation professionnelle appropriés ». Source : O.M.S.

J'étais convaincue que sans base légale solide, toutes les actions en faveur des personnes handicapées restaient fragiles. Sans dispositions législatives de promotion et de protection de ces groupes vulnérables, la société continuerait de les marginaliser. Il fallait donc que tous les pays africains adoptent des lois qui non seulement protégeraient les personnes handicapées, mais aussi puniraient toutes les violations avérées. À l'échelle de l'Afrique, je travaillais notamment en collaboration avec les associations de personnes handicapées affiliées au Programme d'Action Mondiale⁵⁶ concernant les handicapés. Ce travail nous avait permis de contribuer aux multiples démarches ayant conduit à l'adoption par les Nations Unies des règles d'égalisation des chances pour les personnes handicapées⁵⁷, résolution adoptée par l'Assemblée Générale (quarante-huitième session du 20 décembre 1993). Ce fut une grande avancée pour les Droits des handicapés sur le plan international.

Parallèlement à toutes ces actions, j'avais rencontré la directrice de Mobility International USA lors d'une conférence sur les droits des personnes handicapées; elle m'avait invitée à participer à un

56 L'un des principaux textes produits à l'issue de l'Année internationale des personnes handicapées en 1982 fut le Programme d'Action Mondial, adopté par l'Assemblée générale des Nations-Unies le 3 décembre 1982, par sa résolution 37/521. Il s'agissait d'une stratégie à l'échelle mondiale destinée à renforcer la prévention des infirmités, la réadaptation et l'égalisation des chances, en relation avec la pleine participation des personnes handicapées à la vie sociale et au développement national. Le Programme d'Action Mondial insiste également sur la nécessité d'aborder la notion du handicap dans le cadre des Droits de l'Homme. Source : Nations Unies.

57 Les vingt-deux Règles d'Egalisation des Chances pour les Personnes Handicapées adoptées par l'Assemblée Générale des Nations-Unies le 20 décembre 1993 (Résolution 48/96 adoptée par l'Assemblée Générale des Nations-Unies à sa 48e session). Ces règles, bien que n'ayant pas force de loi, exigent des Etats un engagement politique et moral à agir pour garantir aux filles et aux garçons, aux femmes et aux hommes handicapés, les mêmes droits et les mêmes obligations qu'à leurs concitoyens. Par ailleurs, ces mêmes règles constituent des instruments de référence pour l'adoption, la mise en œuvre et l'évaluation de politiques et de programmes en faveur des Personnes Handicapées et des organisations qui les représentent. Source : Nations Unies.

échange entre jeunes handicapés venant des cinq continents et qui devaient se réunir pendant un mois à Eugene dans l'Etat d'Oregon aux Etats-Unis.

Mobility International : je pars aux Etats-Unis d'Amérique !

J'étais donc sur le point de me rendre aux Etats-Unis, invitée par Mobility International USA à participer à un échange international entre jeunes responsables d'associations œuvrant pour la défense des personnes handicapées. L'objectif de cet échange était de renforcer les compétences de ces jeunes dirigeants afin de leur permettre de mieux défendre leurs droits dans leur pays.

Je me rendis donc à Eugene et j'y rencontrai de nombreux jeunes handicapés qui, comme moi, étaient avides de connaissances et débordaient d'enthousiasme. Mais malgré mon exaltation, j'étais un peu inquiète à l'idée de me rendre aux Etats-Unis. Je savais qu'il s'agissait de la plus grande puissance économique mondiale, également leader dans bien d'autres domaines. Mon niveau d'anglais était limité et j'étais toute intimidée à la perspective de me rendre à cette rencontre. D'autant plus que je n'avais jamais entendu parler de cet Etat de l'Oregon et le peu que j'avais pu lire sur les Etats-Unis m'évoquait à la fois la puissance et l'esclavage... c'est pourquoi je n'étais vraiment pas rassurée !

Je savais que cela n'allait pas être facile de comprendre comment fonctionnait la société américaine, mais j'étais habituée à relever des défis. Je voulais vraiment tenter cette expérience. J'avais également la tête pleine de questions et surtout très envie d'apprendre de cet échange afin d'acquérir de nouveaux outils pour aider dans mon pays les personnes qui n'avaient pas comme moi la chance de participer à de tels événements.

La peur de l'Inconnu

Quelques jours avant mon départ, alors que ma tension ne cessait de monter, une femme me téléphona et à ma grande surprise, elle parlait français. C'était Carole, qui en tant que francophone employée de Mobility International allait être ma guide tout au long de cet échange. Cette dernière m'expliqua un peu plus clairement les démarches à entreprendre pour obtenir mon billet d'avion et me rassura sur le déroulement de mon voyage aux États-Unis. Sachant que je pourrais parler français avec Carole, je me sentis soulagée. Elle m'expliqua aussi que j'allais être hébergée dans des familles d'accueil : de vraies familles américaines ! La perspective de vivre au jour le jour avec des Américains dans leur propre maison ne m'enchantait pas beaucoup, car j'avais très peur de ne pas y être la bienvenue. Après tout, j'avais déjà été rejetée par ma propre famille, pourquoi en serait-il autrement dans une famille qui n'était pas la mienne ?

Ma tête était pleine de questions et d'inquiétudes diverses : « Et si je suis hébergée dans des familles blanches, m'accepteront-elles ? Comment vais-je pouvoir vivre avec eux ? Comment devrais-je me comporter ? Comment ces familles vont-elles réagir en voyant arriver une femme africaine ? Quel genre de nourriture mangent les Américains ? Que ferai-je si ces familles me violentent ? Et si celles-ci étaient racistes ? Et si elles pensent que je ne suis qu'une *moitié de personne* ? »

Ces inquiétudes étaient motivées par le fait que toute ma vie on m'avait blâmée, mal jugée et régulièrement punie pour la simple raison que j'étais une personne handicapée. À chaque fois que j'avais essayé de me révolter contre ces injustices, on n'avait pas hésité à me corriger sévèrement et je n'avais pas l'habitude de rencontrer des personnes disposées à m'écouter ou à me comprendre, d'où ce fort sentiment d'insécurité. J'étais d'autant plus inquiète qu'en plus

d'être une femme et une personne handicapée, j'étais noire et je venais d'un continent pauvre. J'étais donc persuadée que tous ces attributs n'allaient pas jouer en ma faveur !

J'étais également inquiète à propos des hommes américains. Dans mon pays, ils étaient rudes et arrogants. Ils pouvaient se permettre de maltraiter et de battre les femmes en toute impunité. Dès lors, comment étaient les hommes aux Etats-Unis? Partageaient-ils les repas avec les femmes? Comment une femme américaine devait-elle se comporter? Comment devais-je me comporter moi-même pour ne pas déshonorer ma famille d'accueil? Je savais par exemple que chez moi, une femme ne pouvait pas regarder un homme dans les yeux. En était-il de même là-bas? Et si on me prenait pour une sauvageonne!?

Cependant, le fait de pouvoir acquérir davantage d'expérience pour mieux remplir mes fonctions de leader du mouvement de défense des personnes handicapées était plus important à mes yeux que toutes ces peurs. J'étais donc heureuse et très désireuse de découvrir la culture américaine et de profiter du Programme du M.I.U.S.A. pour renforcer mes connaissances et mes qualités de dirigeante. Les personnes handicapées de mon pays avaient besoin de mon aide et je ne voulais pour rien au monde les décevoir. Je connaissais maintenant la date de mon départ, j'avais reçu mon billet et mon visa: il n'était plus possible de faire machine arrière.

Ce matin-là, juste avant mon départ, j'avais organisé une réunion avec mes collègues pour mettre en place le suivi des activités de notre organisation pendant mon absence qui allait durer un mois et demi. Le vice-président de l'association devait assurer l'intérim. Mon amie H., un membre actif de notre organisation, m'avait posé beaucoup de questions sur ce voyage. Elle avait notamment appris que les femmes occidentales étaient plus fortes que nous et qu'elles connaissaient mieux leurs droits.

— Diariata, tu devras apprendre beaucoup de choses pour nous en faire bénéficier à ton retour.

— Ah oui, je ferai de mon mieux.

— Est-ce que tu crois que les Américaines sont vraiment libres ? Peut-être passent-elles aussi la plus grande partie de leur temps à s'occuper de leurs maris et de leurs enfants...

— Je ne sais pas, je crois qu'elles ont une bonne éducation et qu'elles travaillent, mais je pense qu'elles doivent avoir des femmes de ménages pour faire tout ce travail domestique. Attendons de voir !

Le vol avait été très long. J'avais fait escale à Paris, puis à Atlanta et dans une ville dont je ne me souviens plus le nom, avant d'arriver deux jours plus tard à Eugene, Oregon. J'étais arrivée à la fois très fatiguée et engourdie. L'aéroport était moderne et brillait comme un sou neuf : ça y est, j'étais en Amérique ! Tout semblait très organisé et on remarquait d'entrée de jeu que l'on venait d'arriver dans un pays riche. Je me dis en moi-même : « Cela n'a rien à voir avec ton continent ! ». J'étais émerveillée.

Une équipe du M.I.U.S.A. était venue me récupérer à l'aéroport. J'ai eu l'opportunité au cours de ce séjour d'être accueillie au sein de cinq familles différentes, mais je n'ai véritablement gardé le contact qu'avec quatre d'entre elles. J'étais d'abord arrivée chez Bob et Jane, qui avaient deux magnifiques enfants. C'était une famille de blancs. J'avais une chambre avec un lit formidablement bien fait et je pouvais prendre mon bain dans une belle et brillante salle de bains. La première nuit, je n'avais même pas défait le lit ; j'avais dormi sur le sol de peur de ne pas pouvoir le refaire. J'avais peur de la réaction de la famille si jamais le lit n'était pas bien fait.

Très vite, toutes mes peurs et inquiétudes disparurent. La famille était très gentille et me traitait avec respect. J'étais accueillie comme si j'étais une des leurs ; je partageais leurs repas et on s'intéressait

à mon histoire. J'essayais d'expliquer en anglais certains éléments de mon parcours, des anecdotes sur ma culture, la situation des personnes handicapées etc. et on prenait le temps de m'écouter sans se moquer de moi, ce qui m'étonnait beaucoup. Je remarquais que leur fille handicapée physique était traitée avec amour et respect. Ses parents ne faisaient aucune différence entre elle et son frère. Cela m'intriguait. Si j'étais née là-bas, peut-être que je n'aurais pas eu à souffrir comme j'avais souffert. Être une petite fille handicapée aux Etats-Unis n'était donc pas une tare? Cette enfant pouvait parler à ses parents et exprimer ses pensées sans être réprimandée. « Ah mon Dieu, me dis-je, cette fille pourra grandir en toute confiance ! »

Il faisait beau à Eugene, le climat était doux et tout le monde était gentil avec moi. Petit à petit je comprenais mieux les objectifs que s'était fixés Mobility International : rassembler de jeunes leaders de mouvements de défense des personnes handicapées venant de différents pays en voie de développement afin de leur fournir les outils nécessaires pour leur permettre de relever les défis qu'ils rencontraient au quotidien dans leur pays. Le slogan choisi à cet effet était : « *Repousse tes propres limites pour changer le monde* », en anglais “*Challenge yourself to change the world.*” Un défi presque impossible à relever tant il y avait de choses à faire, mais cela me convenait bien : après tout, ce n'était ni plus ni moins ce que j'avais entrepris d'accomplir depuis ma plus tendre enfance.

Le programme du M.I.U.S.A. était riche et varié. Avec des participants venus de France, de Russie, de Roumanie, de la Jamaïque, du Mexique et de Thaïlande, j'eus l'opportunité de participer à des cours sur les Droits des femmes et des personnes en situation de handicap. J'avais aussi, et ce pour la première fois de ma vie, eu l'opportunité de participer à des activités sportives comme le rafting, l'escalade et le basket Ball. J'en étais très heureuse et très fière!

J'avais toujours avec moi mon petit dictionnaire Français-Anglais pour m'aider à comprendre et à me faire comprendre des Américains.

Après mon séjour chez Bob et Jane, je partis vivre quelques jours avec Thérèse et Geoffrey qui, comme les autres, m'accueillirent avec affection et attention. Je me souviens qu'un jour, étant souffrante, j'avais dû garder le lit. Thérèse, alors que je dormais, était venue dans ma chambre pour déposer une petite fleur avec un mot: « We love you! ». J'avais reçu ces mots comme une personne perdue dans le Sahara recevrait un verre d'eau. J'en suis encore marquée aujourd'hui. Thérèse et Geoffrey avaient une fille, très intelligente, qui m'invita un jour à aller au cinéma. C'était la première fois que je m'y rendais. Je n'y comprenais pas grand-chose mais cela ne faisait rien, car ce qui comptait avant tout, c'était d'être avec les autres au cinéma. J'étais heureuse d'être là. Je me souviens de m'être confortablement installée dans un siège doux et avoir senti l'odeur du pop-corn envahir la salle. J'avais adoré cette odeur comme j'adorais ce moment. « C'était donc ça le cinéma », m'étais-je dit.

Après avoir passé une semaine avec Thérèse et sa famille, j'étais allée chez Trudy et Andy. Trudy était une femme joyeuse et d'une gaieté contagieuse. Je m'étais très vite sentie à l'aise chez eux. Andy était comme un père pour moi. C'est lui qui m'avait aidée à faire du vélo pour la première fois. Il y avait un vélo d'appartement dans leur jardin, et un matin, il avait remarqué que je voulais l'utiliser, sans succès. Il s'était approché et m'avait montré comment faire. Il était resté à côté de moi, tel un père surveillant son enfant. Aujourd'hui, je considère que toutes ces familles sont entrées dans ma vie comme des cadeaux de Dieu. Mon séjour chez Trudy et Andy marqua la fin de mon séjour aux Etats-Unis.

Ce voyage m'avait donné l'impression d'être une personne comme les autres. Toutes mes familles d'accueil m'avaient acceptée et traitée

comme une des leurs. Mieux, elles m'avaient écoutée avec affection et respect. Je m'étais même sentie aimée. L'amour est un remède qui peut guérir les plus redoutables maladies. Le manque d'amour est le plus dangereux et incurable de tous les maux, car il détruit le corps et l'esprit pour ne laisser qu'un semblant d'être humain. Je pouvais donc croire en l'amour, même si chez moi je n'en étais pas jugée digne. Suite à ce séjour je commençai à rêver de l'amour et de l'affection, une affection sans jugement et sans rejet et je me dis que cela pourrait bien m'arriver de façon durable, pas seulement le temps d'un voyage.

Le défi Interculturel

Dans toutes mes familles d'accueil, j'avais appris beaucoup de choses sur la culture américaine. J'avais même vécu un certain temps chez une famille homosexuelle composée de deux femmes et de leur petite fille. J'avais appris que la cuisine américaine n'avait rien à voir avec la mienne. La cuisine mauritanienne est composée principalement de riz et de poisson à midi et de couscous avec de la viande de dromadaire le soir. Chez moi, le riz est cuit dans le jus du poisson avec des légumes comme la carotte, l'aubergine et la patate douce. Le repas est servi dans des assiettes creuses. Les hommes et les femmes mangent séparément. On mange avec la main droite en commençant par invoquer le nom d'Allah.

Les Américains quant à eux s'installent sur des chaises et mettent la nourriture sur la table. Chacun se sert dans son assiette et ils utilisent des couverts pour manger. Les enfants, les hommes et les femmes mangent ensemble. La viande ou le poisson n'est pas cuit avec les légumes. J'ai aussi remarqué que les Américains mangent beaucoup de crudités, ce qui n'est pas le cas en Mauritanie. Je n'aimais pas cela. Les Américains aiment bien les sandwiches aussi, qu'ils prennent pendant le repas. Tout cela me faisait rire...

Comme chez moi, les femmes américaines s'occupaient du ménage et de la cuisine, mais il arrivait que leurs maris les aident un peu. Ce que j'avais aussi remarqué, c'est que les petites filles n'aidaient pas leur maman, comme c'est le cas chez moi. Les hommes dans mes familles d'accueil n'étaient ni rudes ni brutaux. Ils étaient respectueux et attentionnés avec leurs épouses et très aimants avec leurs enfants. J'aimais beaucoup les observer préparer le barbecue ; il fallait les voir s'activer autour de ce feu habillé en short, le visage rougi par la chaleur. Les femmes leur donnaient un plateau de cuisses de poulet marinées et ils faisaient leur « job » avec application, ils y mettaient tout leur sérieux, ce qui me faisait éclater de rire.

Ma compréhension de l'anglais devenait progressivement plus aisée et j'en étais fière. Désormais, je n'avais plus besoin de consulter mon dictionnaire à tout moment. Je réussissais aussi à mieux décoder ce que l'on me disait ce qui me permettait de mener plus facilement une conversation.

Les actions de Mobility International

Le programme de M.I.U.S.A. se concentrait sur différents sujets, notamment concernant le cosmopolitisme aux Etats-Unis. Je n'avais cependant pas rencontré beaucoup de couples mixtes à part Trudy et Andy. Mobility International avait notamment organisé une visite chez les Amérindiens. Nous avons passé un moment agréable à apprendre leur histoire et à jouer au tam-tam avec eux. J'avais appris leurs souffrances et j'en avais été touchée.

À une autre occasion, nous avons campé deux jours dans une forêt, et nous nous étions appliqués à nettoyer et à peindre des cabanes. Nous avons dormi dans de petites cahutes spécialement aménagées pour ce genre de sortie. Notre groupe était composé de garçons et de filles, mais à mon grand soulagement, je n'avais jamais été inquiétée

par aucun garçon. Le respect était là. Une sortie de ce genre n'aurait jamais pu se produire chez moi sans provoquer des débordements. J'avais beaucoup aimé travailler dans ce groupe à nettoyer la forêt; j'étais en fauteuil manuel et je portais des bottines pour protéger mes pieds, au cas où il y aurait des serpents ou des scorpions. Cela ne m'aurait pas étonnée qu'il y en ait eu dans ce coin-là. La hache à la main, je défrichais des chemins en avançant à reculons. Un autre jour, j'avais été missionnée pour peindre une cabane, un véritable exploit ! J'avais enfin l'impression d'être douée de multiples talents et de me découvrir de nouvelles compétences.

Un des moments difficiles du programme cependant fut la projection d'un film sur la vie sexuelle des personnes handicapées, suivi de témoignages puis d'un temps d'échange et de questions-réponses. Ce fut pour moi un choc à tous points de vue. Le sexe dans mon pays était (et demeure) un sujet complètement tabou et j'ignorais totalement que cela se passait de cette façon. Mais ce fut une expérience utile car jamais je n'aurais appris toutes ces choses si j'étais restée chez moi... De plus, cela me permit de réaliser que le fait d'être une personne handicapée n'implique pas de renoncer à toute sexualité.

Pendant que je partageais le quotidien de toutes ces familles d'accueil, je poursuivais ma formation avec Mobility International. J'avais participé à différents programmes et à différentes activités sportives et récréatives. J'avais par ailleurs fait part de mon expérience d'activiste et de mon parcours de femme handicapée musulmane à tous les participants et répondu à plusieurs interviews. J'avais particulièrement insisté sur les conditions de vie des femmes africaines et de quelles façons leurs droits étaient quotidiennement bafoués.

De ma participation au programme de Mobility International, j'avais pu tirer de nombreux enseignements qui allaient m'aider à mieux faire mon travail au sein de l'Organisation de défense des personnes handicapées que je présidais. Je me sentais désormais dotée d'un certain pouvoir. *Apprendre c'est savoir, et savoir c'est pouvoir.*⁵⁸

De retour en Mauritanie : le choc

À mon retour, j'avais hâte de mettre en pratique l'expérience acquise au cours de ce séjour avec les membres de mon organisation. Nous commençâmes par mettre en place des meetings et des conférences et par inviter les pouvoirs publics afin de les interpeller sur les sujets qui nous tenaient à cœur. Un jour, alors que nous étions en plein meeting, la police vint nous arrêter. Mes amis paniquèrent. C'était le sauve-qui-peut général pour tous ceux qui pouvaient courir ! Les personnes souffrant de troubles auditifs s'enfuyaient tant bien que mal, les non-voyants s'étaient dispersés un peu partout, tandis que les personnes handicapées physiques étaient restées coincées dans la salle, incapables de s'enfuir. C'était la panique générale.

Militer c'est se battre pour ses convictions, lutter pour les défendre via des actions quotidiennes. Militer, c'est se battre pour apporter sa pierre à l'édifice en vue de construire une société égalitaire et juste pour les personnes handicapées. Mais militer n'est pas un acte anodin, car dénoncer l'injustice et vouloir changer les mentalités est une mission à hauts risques. Mon militantisme, mon engagement, m'avaient à la fois amenée à traverser les frontières africaines et internationales, ce qui m'avait beaucoup apporté, mais m'avaient aussi fait subir des arrestations et des violences abusives.

Je revins donc en Mauritanie après avoir vécu une expérience enrichissante tant sur le plan professionnel que sur le plan personnel.

58 Francis Bacon. « Knowledge is power ».

Ce retour fut à la fois brutal et violent. Car si professionnellement, j'avais hâte de rentrer dans mon pays pour mettre en œuvre ce que j'avais acquis, sur le plan personnel j'étais profondément malheureuse d'abandonner tout ce que j'avais découvert pour me retrouver à nouveau confrontée à la réalité du quotidien. J'avais fait du sport pour la première fois de ma vie. J'avais même dansé publiquement en fauteuil roulant sans être l'objet de moqueries et de remontrances. Personne ne m'avait traitée de *moitié de personne*. J'étais allée à la mer, moi qui adore l'eau...

Dans mon pays, les femmes – et c'est encore plus vrai pour les femmes handicapées – ne peuvent pas se baigner publiquement. La considération et le respect dont j'avais fait l'objet durant mon séjour américain allaient disparaître. Je retrouvais ainsi ma culture et ses contraintes, cette culture qui m'avait paradoxalement beaucoup manqué. Lorsque l'avion atterrit à Nouakchott, j'eus des larmes de peine et de joie. La peine de ne plus vivre ces merveilleux moments et de retrouver ma vie telle que je l'avais laissée, violente et rassurante à la fois, parce que j'en connaissais par cœur les codes et les usages. Enfin je pleurais de bonheur d'avoir de nouveaux outils à ma disposition pour pouvoir mettre en pratique dans mon pays ce que j'avais appris et de pouvoir partager ces précieuses connaissances avec mes amis. Cependant mes activités de militante commençaient à déranger et je pressentais que ma sécurité risquait d'être compromise.

CHAPITRE XIV - L'EXIL

Quelques mois après mon retour des Etats-Unis, le besoin de partir pour me mettre à l'abri s'imposa comme une nécessité. C'était en 1994, j'avais alors vingt-huit ans et je fus invitée à participer à une conférence sur les droits des personnes handicapées à Sydney, en Australie. Cette invitation arriva comme une bouffée d'oxygène. Tout s'organisa très rapidement. Je pus obtenir sans difficultés mon visa pour la France (car il y avait une escale à Paris) ainsi que celui pour l'Australie. Mon billet d'avion finit également par arriver.

Quand je franchis la douane et pénétrai dans la grande salle d'embarquement, je commençai à y croire, mais j'étais toujours tendue et inquiète. Mon cœur battait très fort et je transpirais. C'était le moment d'embarquer. Le départ était imminent et j'étais tremblante de peur. Et si l'on m'arrêtait juste au pied de l'avion...

Des hommes m'aidèrent à monter dans l'appareil et ramenèrent le fauteuil à l'aéroport. Le décollage était imminent, mon cœur se serra, je me sentis sauvée. J'eus une pensée pour mon pays bien aimé et je commençai à prier pour lui : « Wathany, (mon pays ou patrie en Arabe) que Dieu te protège et te préserve, je te souhaite bonheur et prospérité, cher pays, la Mauritanie, wathany, je te quitte. Je pars pour l'Occident, à la recherche de la sécurité et de la liberté. Je ne sais pas ce qui m'attend là-bas, ni si je réussirai à y vivre, mais je pars. Tu me pardonneras, mais j'ai échoué, malgré l'amour que j'ai pour toi je dois m'en aller. J'y suis obligée, tu es désert, tu es fleuve

et tu es mer, tu es mon pays natal, je t'aime, je te confie à toi-même, prends soin de toi. Je saute dans le vide peut-être, mais je saute quand même. Maa Assalam ya bilaady⁵⁹. » Pendant que je priais de la sorte, je regardais par le hublot Nouakchott s'éloigner.

Des images défilaient dans ma tête. Je revoyais ma mère à qui j'avais dit adieu en me demandant si je la reverrais un jour. Je revoyais la fille de ma sœur, âgée seulement de quelques jours et que j'avais prise discrètement contre moi avec un seul bras. Tout le monde dans ma famille m'avait laissée tomber. Je m'étais rendue seule à l'aéroport, terrorisée.

Je me repassais dans l'avion les scènes de ces derniers jours, je ressassais mon désarroi et mon inquiétude. Je repensais à mes combats et aux désillusions qui m'avaient brisé le cœur. Je revoyais ma mère me regarder lors de ma dernière visite quelques jours avant mon départ – visite furtive et inquiète, visite d'adieu en réalité, sans qu'elle s'en doute véritablement – comme si elle avait compris cependant ce que ce départ signifiait pour moi. Je repensais à ces années de lutte auprès de mes amis handicapés ainsi que les arrestations, les souffrances physiques et les humiliations de toutes sortes. J'étais partagée entre la recherche de la sécurité et la douleur de quitter mon pays ainsi que les personnes handicapées que je connaissais là-bas.

Pendant tout le vol ou presque, je vis des scènes de ma vie défilier. Des images traumatisantes me hantaient sans interruption et je n'arrivais pas à me détendre. L'incertitude qui planait sur mon avenir me tétanisait. Je ne savais pas ce qui m'attendait mais la recherche d'un endroit où je serais en sécurité et la soif de liberté me poussaient à avancer. Je pleurai beaucoup ce jour-là en pensant que je n'avais connu jusque-là que des combats. La fatigue accumulée ces derniers

59 « Que la paix soit avec toi, mon Pays. »

jours eut raison de mes résistances et de mon courage, le temps de ce voyage en avion. Un peu plus de cinq heures de vol plus tard, j'étais déjà arrivée en France pour une escale de quelques heures, avant de continuer mon périple vers Sydney.

Une escale en Australie

Le lendemain de mon arrivée en France, je continuai mon voyage pour Sydney à bord de la compagnie aérienne australienne *Qantas Airways*. C'était la première fois que je voyageais avec cette compagnie et le logo, qui représentait un kangourou, m'avait beaucoup amusée. Je me souviens de mon étonnement à la vue de cet étrange animal qui m'était inconnu lorsque j'avais reçu mes billets d'avion. Le voyage pour Sydney fut long et laborieux, mais étonnement j'étais presque détendue. J'avais aussi conscience du fait qu'après l'Australie, je ne rentrerais pas en Mauritanie. Mais je laissais bientôt ces pensées de côté pour me concentrer sur le travail qui m'attendait à Sydney.

À bord de ce gigantesque Kangourou volant, je préparais mes interventions pour la conférence. J'étais enfin un peu plus sereine, ce qui me permit de mieux réfléchir et d'affiner mes différentes interventions. Après plus de vingt heures de vol, j'arrivai enfin à Sydney. Le temps était très différent de celui de Paris où j'avais eu très froid. Il faisait beau et le comité d'organisation était là pour accueillir les délégations étrangères. Je retrouvai à l'aéroport certaines connaissances venues d'Afrique, d'Asie et d'Europe et nous nous réjouîmes de pouvoir travailler à nouveau ensemble pendant quelques jours. Nous étions nombreux à participer à cet événement.

Nous travaillâmes donc avec assiduité pendant deux semaines. Nous avons discuté, fait des propositions et apporté nos contributions à la rédaction de réglementations promues par les Nations-Unies sur l'égalisation des chances pour les personnes handicapées. Ayant

moi-même pris part à la rédaction de ces résolutions et du rapport final, je restai quelque temps après la fin de la dernière séance avant de rentrer à mon hôtel. Ces deux semaines passées, j'avais enfin un peu de temps libre pour visiter Sydney et ses environs⁶⁰. Je restai encore deux semaines de plus puis vint le moment de partir. Tous les participants retournèrent chez eux, heureux d'avoir pu contribuer à la rédaction des textes de la Conférence Internationale. Quant à moi, je savais qu'une nouvelle aventure m'attendait.

⁶⁰ Nos dépenses furent prises en charge par l'organisation mondiale des personnes handicapées durant ce séjour.

CHAPITRE XV : MON ARRIVÉE EN FRANCE

Mes premiers pas en France

De retour à Paris, alors que je sortais de l'avion, je me dis : « Ma grande, tu es en France et tu es libre maintenant ! ». Il faisait cependant très froid, et au premier abord, les personnes que je croisais me parurent aussi froides que le climat. La retenue et la neutralité occidentales étaient un vrai mystère pour l'Africaine que j'étais. Le service d'assistance d'Air France avait envoyé un jeune homme qui m'invita à m'installer dans un petit fauteuil roulant dans lequel je m'incrustais tant bien que mal. Il se dirigea vers un tapis roulant. Soudain, le fauteuil fit une embardée et bascula brusquement ; je tombai sur le sol et fus projetée au bout du tapis roulant, où je restai sonnée un moment, le boubou en désordre : heureusement que mon pagne était bien attaché. Une arrivée à Paris sonnante et rébuchante !

Je récupérai ma valise et le jeune homme m'aida à prendre un taxi, direction le bureau de Delphine et Véronique, dont j'avais l'adresse. J'avais rencontré ces deux jeunes femmes militantes comme moi dans le cadre de mes activités transfrontalières. Elles travaillaient toutes les deux dans un service de prise en charge des personnes handicapées en France. Voici en quelques mots comment je les ai connues.

J'avais rencontré Véronique en 1994 lors d'un échange d'expérience international que son association, dont elle était

la directrice, avait organisé en faveur des jeunes dirigeants de mouvements de défense des personnes handicapées. Je représentais pour ma part la Mauritanie. Albertine, une amie, représentait une structure similaire en provenance du Benin et était également invitée. Albertine et moi partagions la même chambre d'hôtel et nous étions les seules africaines. Nous étions toutes deux très impressionnées par Véronique que nous n'osions pas approcher. C'était une jeune femme blonde « de bonne famille » comme on dit. Elle semblait froide et un peu distante.

— C'est une bourgeoise, me dit Albertine.

— Ah bon, lui dis-je, comment le sais-tu ?

— Regarde sa démarche, c'est une femme qui a reçu une certaine éducation, même sa façon de parler est distinguée.

— En tout cas, moi, j'ai peur de lui parler, lui avais-je répondu.

Albertine me confia qu'elle aussi n'osait jamais s'adresser à la Directrice. Un jour, à notre grande surprise, Véronique et ses amies nous invitèrent à dîner en ville. Nous étions aussi heureuses qu'effrayées à l'idée d'aller prendre un repas en leur compagnie. Cette soirée nous permit cependant de faire connaissance avec une personne chaleureuse et à l'écoute, dont nous n'avions aucune raison d'avoir peur. Une femme comme nous qui aimait rire, qui s'intéressait aux autres cultures mais qui souhaitait avant tout que les droits des femmes soient respectés partout dans le monde.

Au cours de cette soirée, Albertine et moi avons expliqué à Véronique les conditions de vie des femmes en Afrique et nos histoires respectives. La directrice et ses amies s'étaient montrées touchées par nos récits. Je ne pouvais pas encore me douter que Véronique et moi allions devenir des amies et que ce serait plus tard grâce à elle que je ferais la rencontre qui me sauverait la vie. À mon retour en Mauritanie, nous étions restées en contact. C'était donc

tout naturellement que lors de mon arrivée en France, Véronique et Delphine, sa collègue et amie, étaient devenues mes protectrices. Je logeais chez Delphine mais je partais de temps à autre chez Véronique pour le week-end.

Une fois arrivée à Paris, morte de fatigue, Delphine me laissa me coucher discrètement dans un coin derrière son bureau. Le soir, après son travail, elle me conduisit chez elle. Commença alors pour moi une vie hantée par l'incertitude de ce qui allait m'arriver et la crainte d'être renvoyée dans mon pays. Delphine et Véronique faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour m'aider à trouver une solution légale à ma situation, mais les difficultés me paraissaient à nouveau insurmontables. Elles se lancèrent notamment dans une collecte de vêtements pour me confectionner une garde-robe. C'était le défilé de mode chez Delphine ! Les tailles françaises étaient petites pour moi, il n'y avait que les pantalons, les pulls et les chaussures d'homme qui m'allaient, ce qui amusait beaucoup Delphine...

Je savais en partant de chez moi que les choses n'allaient pas être faciles, mais je ne me doutais pas à quel point. J'étais exilée dans une terre inconnue. J'avais quitté mon pays, ma patrie. Partir c'était laisser derrière moi mon identité, ma famille, mes amis, un travail, un statut social, la terre de mes aînés. Partir, c'était renoncer à tout ce que j'avais construit là-bas, et je ressentais une grande nostalgie. Je n'entendais plus ma langue natale, ni aucune langue parlée en Mauritanie. Ce n'est qu'au bout d'un an que j'entendis parler Poular à Paris pour la première fois. Je ne savais pas encore comment j'allais faire le deuil de ma chère Mauritanie.

Pourtant je me rendais bien compte de la chance inouïe que j'avais d'avoir deux amies en France qui m'hébergeaient à tour de rôle. Sans elles, mon arrivée à Paris aurait été bien plus difficile. Ainsi, même s'il est toujours affreusement douloureux de quitter son pays et très

difficile de s'adapter à une autre culture que la sienne, surtout lorsque l'on est sans emploi et sans papiers, j'avais la chance d'être entourée de deux amies qui m'ont soutenue jusqu'au bout et sans qui la suite de l'aventure en France n'aurait pas été possible. Cette France dont je connaissais mieux l'Histoire que celle de beaucoup de pays africains et qui m'a tendu la main à un des moments les plus difficiles de ma vie.

Vers la légalisation de ma situation en France

Je me souviens d'un jour où j'étais allongée dans le salon de Delphine. La Mauritanie était désormais loin - cela faisait presque un mois que j'étais en France. Le silence de l'Occident me pesait. Les rires et les brouhahas de mon Afrique me manquaient cruellement. L'odeur des cuisines épicées et la chaleur ardente de Kaédi aussi. Delphine était rentrée de son travail très fatiguée, nous nous étions dit bonjour sans enthousiasme et elle était partie dans sa chambre. Après un moment, elle en était sortie et nous nous étions regardées sans un mot. Elle s'était mise à lire un livre et je restais silencieuse, la regardant de temps à autre. Il est vrai que lorsque l'on rentre d'une longue journée de travail, on n'a nulle envie de se lancer dans un palabre de quelque nature que ce soit et l'on aspire qu'à se reposer. Delphine n'avait cependant pas hésité (avec tout ce que cela pouvait impliquer) à m'ouvrir les portes de son appartement et à me permettre d'y vivre en toute sécurité. Son humanité force l'admiration.

J'étais consciente du fait que depuis quelque temps ma présence représentait cependant un fardeau pour cette dernière et je m'en voulais beaucoup. Je la comprenais complètement d'ailleurs, mon séjour s'éternisait, je n'avais aucune ressource et il ne semblait y avoir aucune solution à ma situation – illégale qui plus est - en France. Plus les jours passaient, plus mon malaise grandissait à l'idée

qu'elle m'aidait avec tant de gentillesse et que je ne parvenais pas à trouver de solution à ma situation en France.

Pendant ce temps, dans ma tête, mille histoires fourmillaient, laissant mon esprit dans un tourbillon constant. J'étais obsédée par les images de Kaédi, des rires, des danses, des femmes qui se déhanchent la nuque droite et le bassin virevoltant, des enfants qui courent après une roue ou une balle de tissu. L'Afrique des vents de sable, celle des femmes qui portent leurs fardeaux sur leur tête et les enfants sur leur dos, celle des chants, des pleurs et de la joie... tout cela paraissait si loin. Paradoxalement, mon regard sur ce monde que j'avais quitté s'affinait également; il devenait plus précis et moins naïf.

Car j'avais découvert un Occident sans cesse en mouvement et au climat relativement froid : celui des voitures et des trains, des métros et des routes. Ce monde matérialiste et de culture individualiste, mais aussi celui des progrès techniques et du mythe de l'éternelle jeunesse. J'étais en France, le pays des grands esprits des Lumières. Mon exotisme y trouverait-il sa place? Mon intégration serait-elle un jour possible? Pourrais-je un jour me départir de cette naïveté qui me suivait partout? Dans ces moments-là, j'avoue que j'étais complètement désorientée.

Même la brume du ciel d'hiver à Paris me rappelait le vent de sable de la Mauritanie. Il faisait pourtant très mauvais temps. Ce soir-là il était presque vingt heures et je regardais le journal télévisé. J'apprenais à connaître les Français à travers la télévision, et plus je les découvrais plus j'entrevois ce qui me manquait de mon Afrique natale. Les conversations notamment, ce qu'on appelle le palabre. Et pourtant, je savais que la liberté se cachait ici, dans ce pays des enfants de Molière. Je savais qu'en France, si je réussissais à trouver un emploi ou à m'inscrire à l'Université et que je travaillais bien,

je pourrais avoir la chance d'être autonome. À Paris, les personnes handicapées ne vivaient pas dans les rues; elles travaillaient ou avaient la possibilité d'étudier. Delphine travaillait bien malgré son handicap et elle avait même un appartement et une voiture. Elle était financièrement et matériellement autonome et ses parents l'aimaient et l'aidaient. En France, il y avait de l'eau potable et de la nourriture en abondance. Je cherchais vraiment à comprendre comment fonctionnait l'Occident. J'avais très peur de ne pas y parvenir.

Une nouvelle culture

Mon pays d'origine et mon pays d'adoption sont très différents. C'est pourquoi je m'attarde un peu pour vous parler de certains traits caractéristiques de ma propre culture, afin de vous faire entrevoir ce que je ressentis lorsque je fus ainsi plongée dans la société française.

La République Islamique de Mauritanie est un pays où cohabitent de nombreuses cultures très différentes, provenant à la fois de l'Afrique du Nord et de l'Afrique noire. Son histoire en fait une Terre de brassage ethnique et culturel aussi riche que varié. On y parle le Poular, le Hassanya, le Soninké, le Wolof et le Bambara, même si la langue officielle demeure l'arabe. Je suis un mélange de tout cela.

C'est un pays qui peut paraître hors du temps, perdu entre tradition et modernité, nomadisme et sédentarité. Mais la Mauritanie, c'est aussi le sourire étincelant des enfants jouant avec de vieux pneus, c'est les couleurs chatoyantes des jolis boubous et des robes colorés des femmes Toucouleurs et Soninkés, ainsi que les melehfa (voiles) des mauresques, réunies au marché. J'entends encore dans mes rêves, la nuit, les oiseaux migrateurs chantant près du fleuve Sénégal.

La vie en Mauritanie est simple. Elle est rythmée par les cinq prières de la journée, le thé à la menthe qui mousse dans les verres

et les repas qui allongent la journée comme si elle était éternelle. C'est un pays où les habitants, même s'ils possèdent peu, font preuve d'hospitalité et de générosité. Les portes et les esprits sont toujours ouverts à l'inconnu, au voyageur. Les maisons, souvent vétustes, sont faites de banco⁶¹ et le chant envoûtant des grenouilles retentit le soir dans les rues qui bordent le fleuve. Les chants des griots aussi se font entendre au rythme des Hoddus⁶² peuls, implorant la venue d'une pluie salvatrice. La saison des pluies plonge la population dans le plus grand ravissement lorsque les premiers effluves de la terre humide s'élèvent du sol. Le jujubier et le palmier doum portent des fruits succulents qui permettent de se rafraîchir même aux moments les plus chauds de la journée. C'est tout cela, la Mauritanie.

La France, mon cher pays adoptif

Je suis Africaine, d'origine Mauritanienne, et la France m'a adoptée. En m'adoptant, la France m'a offert une nouvelle patrie. J'aurais pu atterrir n'importe où sur cette planète, mais je suis arrivée à Paris. Ah, Paris! On en dit des choses sur la ville lumière et sur les blancs en Mauritanie... Pour beaucoup de personnes, y compris les jeunes africains, Paris à lui seul symbolise la France tout entière. Pour moi, Paris représentait l'univers littéraire dont j'avais toujours rêvé. Ville de la mode et de la romance, des cultures et des Arts, de la Tour Eiffel et de l'Arc de Triomphe. Paris m'avait fascinée et envoûtée avant même que je m'y rende.

61 Terre cuite.

62 Instrument de musique Peul. C'est une petite guitare qui comporte cinq cordes réglementaires en crin de cheval finement tressé. Les cordes multiples sont tendues sur une peau recouvrant complètement un coffre de bois de forme cylindro-ovale, prolongé par un manche-clavier d'où partent lesdites cordes. Suprême véhicule sonore, il permet de passer du monde des vivants à celui des esprits. Pierre angulaire de la tradition orale des Peuls et clé de la transmission des savoirs. Source : Les Inrockuptibles.

J'avais découvert Paris et la France une première fois étant jeune lycéenne à travers la littérature francophone africaine et mes cours de français. Depuis mon Afrique natale, je n'avais accès ni au cinéma, ni à la télévision ; mon seul moyen de découvrir la culture occidentale était la littérature. Je « dévorais » donc tous les livres qui me tombaient sous la main. Parmi ces livres, la littérature africaine d'expression française occupait un des premiers rangs. Je voyageais à travers des récits et des romans tels que *L'enfant noir* où l'auteur Camara Laye relate son départ pour la France qui lui apparaissait comme la promesse d'une vie nouvelle. Je lisais avec délectation ces pages du *Mirage de Paris*⁶³, où le héros du roman, fraîchement arrivé, commence sa visite de la capitale par les Champs-Élysées, la place de la Bastille et la Sorbonne, «*qui contenait tant de savoirs*»...

Ce que je m'imaginai de Paris et de la France était influencé par l'écriture de ces auteurs francophones de l'époque coloniale et postcoloniale que Paris faisait rêver ; ils évoquent sa grandeur, sa beauté et sa renommée qui contrastaient avec leurs petits villages, souvent mis en avant dans leurs romans. Pour beaucoup de jeunes africains, Paris et la France symbolisent la promesse d'une vie meilleure, d'un eldorado. Je me laissais moi aussi glisser dans un monde de rêves et me mettais à la place du héros du roman d'Ousmane Socé, qui décrit dans les premières pages de son livre comment il était déjà épris de Paris et de la France alors qu'il était encore élève au Sénégal dans les années 1920 : «*Les pays d'au-delà les horizons de sa petite patrie exerçaient sur lui une séduction irrésistible. Voir Paris qui était au dire de tous un Eldorado, Paris, ses beaux monuments, ses spectacles féériques, son élégance, sa vie puissante que l'on admirait...*»

Pour alléger le poids de l'exil et pour faciliter mon adaptation, je passai par une phase d'idéalisation de mon pays d'accueil, la France.

63 De l'écrivain sénégalais Ousmane D. Socé. *Mirage de Paris*, 1937.

J'espérais que ce que j'allais devenir dépasserait ce que j'avais été, et qu'un jour j'arriverais à moins regretter ce que j'avais perdu. Pour ne pas sombrer dans le tourment de la nostalgie, je me remémorais la pensée de Sénèque selon laquelle l'exil ne nous fait pas perdre l'essentiel de notre humanité. Pour ma part et au regard de ma vie passée, une lutte de plus ne m'effrayait pas outre mesure. J'étais donc arrivée à Paris naïve et rêveuse avec pour seule expérience cette connaissance puisée dans les livres. Mais qu'en était-il de la réalité ? J'ai retracé dans les lignes qui suivent quelques anecdotes amusantes sur mes premiers étonnements à l'encontre de la culture française.

Le métro : ce grand reptile qui roule sous la terre

Le choc que j'expérimentai en arrivant à la capitale pourrait être symbolisé par ma découverte du métro parisien. Cela m'avait beaucoup intriguée : tout un monde souterrain, comme un gigantesque *animal ferroviaire* dans le ventre duquel s'entassaient des milliers de voyageurs et qui roule toute la journée dans des galeries illuminées comme en plein jour. Le métro était d'une rapidité déconcertante pour la jeune africaine que j'étais. C'était fascinant et effrayant à la fois. Cette invention prouvait l'avancée technologique de la France.

La première fois que je pris le métro, c'était un matin d'octobre. Il faisait froid. J'étais assise et j'attendais que le train arrive et que les portes s'ouvrent. Des voyageurs en sortirent habillés de couleurs sombres. Ils marchaient vite et aucun d'eux ne souriait. Je me mis à leur sourire, mais n'obtins aucune réaction. Je me dis alors « Sans aucun doute, quelqu'un d'important est décédé. Un ministre, ou peut-être même le Président. Ils sont tous en deuil, c'est évident ». Au retour, je m'empressai de raconter cela à Delphine qui éclata de rire. Elle me répondit que personne n'était mort et que la France n'était pas du tout en deuil national. J'avais ainsi compris pour la première fois qu'en France, du moins à Paris, les choses étaient différentes

de chez moi. À peine ma leçon de métro apprise, je devais faire de nouvelles découvertes.

À la boulangerie

Je partis un jour chercher du pain, car le pain français est excellent. Je me rendis donc dans une boulangerie et demandai du pain. La vendeuse me répondit : « Quel type de pain ? » J'étais bien embêtée, car chez moi, un pain désigne simplement une baguette. Je lui répétais : « Je voudrais du pain s'il vous plaît ». Elle commença à énumérer : « Du pain simple ou du pain aux céréales, du pain complet, une baguette campagnarde ? Que voulez-vous Madame ? ». Je restai figée sans parvenir à me décider. C'est alors que j'eus la chance d'apercevoir une dame en train d'acheter une baguette et je saisis cette occasion pour répondre à la boulangère : « Un pain comme celui de Madame. » Elle répondit aussi sec « Mais il suffisait de me dire que vous vouliez une baguette tradition ! » Depuis ce jour, j'ai compris la leçon et je ne demande plus qu'une baguette tradition, c'est beaucoup plus simple. Je me dis que les Français ont vraiment de la chance d'avoir tous ces choix. Je décidai ce jour-là que lorsque j'aurai de l'argent, je testerai tous ces pains différents pour me faire une idée de leurs goûts respectifs.

L'épisode des fleurs

Une amie me dit un jour qu'elle allait appeler ses parents pour voir s'ils pouvaient nous inviter à déjeuner le dimanche suivant. Je lui demandais s'il était bien nécessaire de téléphoner et si l'on ne pouvait pas y aller sans invitation officielle. Elle me regarda d'un air étonné, comme si j'avais dit une énormité. Je lui dis alors : « Vous les blancs, vous êtes bizarres. Dans mon pays personne ne demande à être invité chez qui que ce soit : on débarque quand on veut et on est toujours bien reçu. » Mais mon amie me reconfirma qu'on ne pouvait

pas se rendre chez ses parents sans prévenir. Le fameux dimanche arriva et j'enfilai mon boubou assorti d'une belle coiffe. Mon amie me dit que nous allions nous partager le prix d'un bouquet de fleurs. « Des fleurs, pourquoi faire ? », demandais-je aussitôt. « Mais on ne va pas arriver les mains vides tout de même ! » me répondit-elle. Je ne compris pas et lui dis : « Mais tes parents ne risquent-ils pas de se vexer, si nous apportons quelque chose ? Et puis à quoi servent les fleurs, ça ne se mange pas ! » Mon amie n'en pouvait plus. Je lui expliquai alors que chez moi, lorsqu'on est invité pour un repas, on ne doit rien apporter car cela peut être considéré comme une offense par ceux qui invitent. On vient au contraire pour bien manger et il est même permis de ramener de la nourriture pour des aînés ou des enfants qui n'ont pas pu venir. Et surtout, on ne va pas se présenter sur le pas de la case avec des fleurs...

Notre conversation s'acheva devant la boutique du fleuriste. Mon amie me demanda de descendre et d'acheter celles que je trouvais les plus belles pendant qu'elle attendait dans la voiture. Dès que je revins, avant même d'avoir eu le temps d'entrer dans le véhicule, elle me dit que j'avais acheté une couronne de fleurs pour les morts. C'était catastrophique ! J'ignorais tout du langage et de la signification des fleurs.

En week-end dans une famille française

La première fois que je me rendis chez Véronique pour le week-end, je rencontrai son mari Yves, un médecin d'au moins 1m85, bel homme et très agréable. Je ne savais vraiment pas comment me comporter avec lui, d'autant plus que je n'étais pas très à l'aise en général avec les hommes. J'avais grandi comme je l'ai déjà dit dans une société africaine musulmane où les femmes et les hommes vivent séparément et où les femmes doivent témoigner respect, obéissance et soumission à leur mari. De plus, Yves était médecin, un marabout

blanc ! Cela me rappelait l'hôpital de Kaédi et mes sombres jours de lutte contre le virus de la Polio.

Arriva l'heure du dîner et tout le monde se mit à table. Véronique et Yves avaient deux petits garçons aux cheveux blonds tel un champ de blé à maturité. Ils étaient beaux comme le soleil et j'avais envie de les prendre dans mes bras tant ils étaient mignons. Nous dînions dans une ambiance agréable. J'admirais Véronique qui, en plus de son travail, devait encore s'occuper de ses enfants et effectuer de nombreuses tâches ménagères. Mais elle n'était pas seule à s'en occuper. « Yves, peux-tu amener les assiettes à la cuisine ? » demanda Véronique alors que nous terminions de dîner. « Oui, son altesse », s'exécuta ce dernier. S'ensuivirent d'autres demandes dans la joie et la bonne humeur. J'étais intriguée. Cette situation m'interpellait. Une femme qui osait demander à son mari de participer aux travaux du ménage ! Je me disais que tout cela ne pouvait pas être vrai et qu'Yves ne restait jovial que pour sauver la face et parce que j'étais présente ; je m'inquiétais surtout pour Véronique qui osait avec un tel aplomb demander de telles choses à son mari !

Dans la nuit, je ne dormis pas parce que je me dis que Véronique allait sûrement se faire battre. Le lendemain, tout semblait pourtant normal, mais je pensais qu'elle essayait de me cacher ce qui s'était réellement passé. À mon retour chez Delphine, je m'empressai de lui raconter l'histoire ainsi que mon étonnement. Je lui dis que je pensais que Véronique s'était fait battre. Delphine se mit aussitôt à rire aux éclats et s'empressa de raconter à Véronique ce qu'elle venait d'entendre...

Je compris alors encore une fois qu'en France, les choses étaient différentes de chez moi et qu'en règle générale, les hommes ne se sentaient pas insultés quand ils aidaient leurs épouses dans les tâches ménagères. J'appris également que les maris aidaient leurs femmes à

donner le bain et à changer le bébé. J'étais agréablement surprise. Je me dis que c'était bien le monde merveilleux dans lequel j'aimerais vivre.

Plus mes liens se renforçaient avec Véronique, plus je réalisais quelle merveilleuse personne elle était. Yves, qui avait un regard de médecin, avait certainement compris ma peur des hommes. Il faisait tout pour me faire rire et me permettre de le considérer comme un ami. Véronique et Delphine m'aiderent à tour de rôle dans ma vie de détresse en France à la recherche d'une solution jusqu'au jour où, grâce à Véronique, j'entendis parler de l'Association de Sœur Emmanuelle et réussis à contacter cette sainte religieuse que Dieu mit sur mon chemin et qui fut à l'origine d'un changement radical dans ma vie.

Le choc interculturel

Lors de mon arrivée à Paris, je faisais donc l'expérience de la rencontre avec une culture totalement étrangère à la mienne. Certaines découvertes furent un véritable choc pour la jeune africaine que j'étais. J'avais par exemple constamment l'impression que les Français étaient contrariés. Les gens marchaient très vite, se tenaient droits, la tête haute. Ils avaient l'air constamment pressés. Mais surtout, personne ou presque ne souriait jamais. Cela m'avait étonnée : la France est un grand pays et pourtant les français ont l'air si malheureux ! L'abondance de biens ne serait donc pas la garantie du bonheur ?

Autres différences notables : en général, les enfants ont leur propre chambre, ils mangent au moins trois fois par jour, ils ont des jouets et on ne les maltraite pas. Les filles et les garçons vont tous à l'école et disposent des mêmes droits. Le travail des enfants est interdit. L'excision n'existe pas, le mariage précoce non plus. Les femmes ont le droit de travailler, même s'il y a encore des choses à améliorer en termes d'inégalité salariale, de plan de carrière etc.

En ce qui me concernait, heureuse de vivre désormais dans ce pays de droits, je manifestais mon bonheur à tout un chacun. Certaines personnes me regardaient d'un drôle d'air ; elles devaient me prendre pour une folle. Elles pensaient probablement que je venais d'un autre monde. Et c'était le cas, en quelque sorte. Plus tard, j'ai aussi compris que la culture occidentale vis-à-vis des personnes âgées est radicalement différente de la mienne. Si en Afrique on considère les personnes âgées comme des aînées auprès desquelles on apprend la sagesse, en occident par contre, vieillir semble très mal perçu. D'après ce que j'ai pu observer, les personnes âgées y sont très souvent envoyées dans des institutions médicalisées où elles attendent plus ou moins la mort. C'est un trait culturel qui m'a beaucoup intrigué.

Le vieillard africain au contraire occupe une place éminente dans la société africaine où avancer en âge signifie gagner en dignité. Vivre vieux s'apprécie comme un don de Dieu. Le vieillard gagne en respect et en considération. Il n'est d'ailleurs pas rare que des hommes et des femmes aiment à se vieillir quand on les interroge sur leur âge. La vieillesse est synonyme de sagesse et impose le respect et l'écoute. Les femmes ménopausées sont parfois admises dans les sphères masculines, d'autant plus si elles ont eu une beaucoup d'enfants, majoritairement des mâles ; il leur arrive même d'avoir des prérogatives accordées aux hommes et de diriger certaines affaires dans leurs villages. En règle générale d'ailleurs, je remarquais que les Occidentaux ne communiquent pas comme chez nous. Dans les grandes villes, les gens semblaient se méfier les uns des autres. Tout cela me faisait réfléchir.

J'ai remarqué avec du recul que s'il est naturel d'être fasciné par la découverte d'un pays lorsque l'on fait du tourisme par exemple, il est extrêmement difficile de s'émerveiller lorsqu'on se trouve dans l'illégalité dans un autre pays que le sien. La précarité de la situation et la peur d'être renvoyé dans son pays d'origine annihilent toute

capacité d'émerveillement. C'est sans doute la raison pour laquelle mes premières impressions de la France ne furent pas aussi positives que je me l'étais imaginé. C'était ce qui s'appelle faire face au choc culturel !

Voix d'une exilée - Identité perdue

Je suis une exilée que le destin a contraint de tout abandonner pour devenir cette étrangère qui vit maintenant dans un lointain pays. Je suis une déracinée. J'ai perdu ma lutte, j'ai quitté mes camarades. Envahie par un sentiment de honte et d'impuissance, je ne parviens pas à renoncer à l'idée que je suis une perdante. Loin de ma culture, je suis désormais coupée de mon lieu de naissance, de mes origines.

Je suis une exilée, telle est la décision du destin. Je voulais mettre en pratique mes nouvelles connaissances sur les droits des personnes handicapées et j'ai perdu la bataille.

Je suis une exilée et je ne sais pas si ce que j'aurais à gagner ici vaudra ce que j'ai perdu là-bas. Mon identité égarée, je suis toute désorientée. Mais devenir étrangère dans une autre culture que la sienne est moins douloureux que d'être une indésirable dans son propre pays.

Je suis une exilée, je suis l'Autre dont on ne connaît rien, l'Autre dont il faut se méfier, l'Autre qui fait peur. Mon accent Peul fait rire certains, ma peau marque mes origines ensoleillées et mon sourire intrigue souvent.

Je suis une exilée et je ne suis plus certaine de la raison de mon existence. Je pense à ma culture qui me définissait et je pleure ce lien brisé. Quel sens donner désormais à ma vie ?

J'ai écrit ces quelques lignes en me remémorant les sentiments contradictoires qui m'animaient lorsque j'ai quitté mon pays d'origine pour mon pays d'adoption. Encore aujourd'hui, je suis

parfois partagée entre le regret d'avoir en quelque sorte renoncé à mes origines et la gratitude que j'éprouve à l'encontre de mon pays d'accueil. Même si je vis en France depuis longtemps maintenant, je reste déracinée au quotidien. Un exemple tout simple : il arrive que dans mon pays d'adoption on m'appelle quelquefois Diarata (il est vrai que mon prénom n'est pas facile à prononcer pour les Français). Diarata signifie « vaurien » en Peul. Bien sûr ce n'est pas intentionnel, mais cela me rappelle que je ne suis « pas d'ici », et que je ne suis « plus de là-bas ».

S'exiler, c'est partir, et c'est, comme le dit la chanson, « *mourir un peu* ». Ce déracinement est très douloureux. Le *bout de bois de Dieu* que je suis a pris *l'oiseau volant* pour atterrir au pays des blancs et pour ne plus parler que dans la langue des enfants de Molière.

J'ai quitté ma patrie dans la précipitation et dans des circonstances violentes. Je n'ai pas eu droit aux rites protecteurs que l'on effectue lors des adieux dans ma culture. Je n'ai pas pu prendre congé des personnes aimées que je craignais de ne plus jamais revoir. Comme souvenir, j'ai seulement conservé mon journal intime, une photo de moi bébé avec mes parents, un bracelet peul et un petit livre de prières musulmanes.

Alors que je prie habituellement Allah comme tout musulman, ces prières de Saint Augustin me viennent à l'esprit lorsque je pense à cette déchirure :

« Mais je retombe en ce bas monde dont le poids m'accable, je redeviens la proie de mes habitudes, elles me tiennent, et malgré mes larmes, elles ne me lâchent pas. Tant est lourd le fardeau de l'accoutumance ! Je ne veux pas être où je suis et je ne puis être où je veux : misère de part et d'autre ! [...] Ne crains pas, ne t'effraie

pas, garde la nostalgie de ta patrie, comprends ce qu'est ton état d'exilé... »⁶⁴

64 In Ps. 103, s. 4,4.

CHAPITRE XVI : SŒUR EMMANUELLE

La grande rencontre

Il est des rencontres qui sont faites pour éclairer d'une lumière féconde tout un parcours de vie, et le transformer à jamais. En cette fin d'année 1995, je me trouvais donc en toute illégalité en France car mon visa était expiré depuis quelques mois. J'avais vraiment peur, non seulement d'être arrêtée et réexpédiée manu militari en Mauritanie, mais surtout de créer des problèmes aux amis qui acceptaient gentiment de m'héberger. J'étais sans cesse habitée par un profond sentiment d'inquiétude. L'avenir ne se dessinait pas bien, l'horizon semblait bien sombre. Sans papiers, je ne pouvais ni étudier, ni trouver un travail. Qu'allait-il advenir de moi ? Cette question se transformait peu à peu en obsession.

Rester en France sans argent, sans travail et sans papiers était impossible. Il m'arrivait de partir de temps en temps quelques jours chez des amis mauritaniens, en banlieue parisienne, ce qui me donnait l'illusion de retrouver mon pays. Malgré cela, ma situation devenait de plus en plus difficile. Mes démarches pour trouver un travail dans une organisation possédant des bases dans des pays africains où je pourrais me rendre utile, même pour une mission en tant que bénévole, n'aboutissaient pas. J'avais de plus en plus le sentiment de devenir un fardeau pour les amis qui m'aidaient depuis mon arrivée.

Le froid était glacial en cette période de l'année. Un jour, alors que je partais chez mes amis mauritaniens pour quelques jours, je pris le train et arrivai après vingt heures du soir. Il n'y avait personne pour m'assister, le quai était désert et je ne voyais pas d'ascenseur. Il neigeait à petits flocons et le vent était glacial. Je devais me rendre à l'évidence, il n'y avait pas âme qui vive pour m'aider à sortir de la gare. Je roulai jusqu'à l'escalier et commençai à le monter marche après marche sur les fesses, en tirant mon fauteuil. Ce fut une expédition douloureuse. Une fois arrivée sur la dernière marche, je ne sentais plus ni mes fesses ni mes mains. J'attendis un bon moment avant de rouler chez mes amis qui habitaient à quelque cinq cents mètres de la gare. Lorsque j'arrivai enfin, la fatigue et le froid m'empêchèrent de prononcer un mot. Mes yeux larmoyants expliquaient d'eux-mêmes les difficultés que j'avais rencontrées sur le trajet.

Je restai seulement deux jours dans cette famille mauritanienne, car comme beaucoup d'immigrés, ils vivaient dans des conditions difficiles. Leur appartement n'était pas bien chauffé. Nous dormions à plusieurs dans une pièce les uns collés contre les autres pour nous réchauffer. J'étais de trop. Seul le mari travaillait et la maison était remplie de monde : sa femme pleurait beaucoup lorsqu'elle écoutait des chansons de Mauritanie. Elle avait le mal du pays et se sentait à la fois isolée et dépaysée. Un jour, ils partirent tous ensemble rendre visite à des proches qui habitaient dans une autre ville. Je restai seule toute la journée sans manger. C'est à ce moment-là que je craquai véritablement. Je suis pourtant une personne qui peut endurer beaucoup de souffrances mais à ce stade, c'en était trop pour moi. Je sortis à la recherche d'une cabine téléphonique pour joindre Véronique, qui vint me chercher à la fin de sa journée de travail. Il neigeait et j'avais horriblement froid. Je n'en pouvais plus.

Étant dans l'illégalité, je ne pouvais plus sortir dans Paris de peur d'être arrêtée et reconduite à la frontière. J'avais très peur de ne pas

respecter les lois du pays dans lequel je vivais. Juriste de formation, j'ai toujours eu horreur d'enfreindre les règles, quelles qu'elles soient, et le fait de séjourner dans un pays sans autorisation était une faute grave. J'avais décidé, s'il m'arrivait d'être arrêtée par la Police, de ne jamais dire les noms de mes amis ni même où j'habitais. Mais en réalité, j'avais des difficultés à repérer les policiers et à les distinguer des militaires, gendarmes ou même des sapeurs-pompiers, ce qui fait que je craignais tout le monde et n'importe qui sans distinction.

Un jour, alors que je partais acheter du pain, mon fauteuil bascula pendant que je tentais de descendre le trottoir rendu glissant à cause de la neige. Je tombai sur la tête et mon fauteuil s'abattit sur moi. J'étais un peu sonnée, mais j'avais surtout très froid et très peur ! Les passants appelèrent les pompiers mais je ne voulais pas d'aide, simplement qu'on me laisse partir car j'avais peur que les pompiers me conduisent à l'hôpital et que l'on me demande mes papiers et où je résidais. Je ne cessais de répéter aux pompiers lorsqu'ils arrivèrent : « Tout va bien, je n'ai mal nulle part, il faut que je reparte ». Ils étaient très gentils et voulaient absolument m'aider, mais ils ne comprenaient pas que j'étais terrorisée parce que je n'avais pas de papiers.

Ils finirent par m'aider à prendre mon pain et par me raccompagner chez Delphine. Au pied de l'immeuble, je leur dis que je n'avais plus besoin d'aide et que tout allait bien. Je ne voulais pas qu'ils sachent quel appartement j'occupais. En fait je n'étais pas bien sûre que ces pompiers n'étaient pas des policiers et je les confondais encore à l'époque. À mon retour chez Delphine, je lui racontai ma mésaventure et lui expliquai la cause de mon retard. Elle s'esclaffa et me dit que c'était bien des pompiers qui m'avaient secourue et que ces derniers ne risquaient pas de me demander mes papiers. Cependant, Véronique et Delphine étaient préoccupées par ma situation et elles accentuèrent leurs recherches pour trouver une solution. Véronique eut alors une idée de génie : envoyer mon projet à Sœur Emmanuelle. Mon amie

connaissait personnellement cette dernière et pensait qu'elle serait de bon conseil car elle connaissait bien l'Afrique. Son association venait en aide à des milliers d'enfants et de femmes de par le monde. Elle connaissait très bien la situation des femmes africaines et pourrait peut-être m'aider à trouver une solution.

Un ange sur mon chemin

Sœur Emmanuelle est pour bon nombre d'entre nous le symbole de la défense des plus démunis, notamment en raison de ses actions en faveur des femmes et des enfants au travers de ces associations ASMAE. Née le 16 novembre 1908 d'une mère belge et d'un père français, elle prend le voile en 1929 au sein de la Congrégation de Notre-Dame de Sion et prononce ses vœux en 1931. Elle prend alors le nom de Sœur Emmanuelle, qui signifie « Dieu est avec nous » en hébreu.

Véronique était proche de la Directrice exécutive de l'Association des Amis de Sœur Emmanuelle en France, et elle m'obtint rapidement un rendez-vous. Cette dernière, après avoir écouté mon récit, accepta d'envoyer mon dossier à Sœur Emmanuelle. Elle me fit comprendre que celle-ci recevait chaque jour des milliers de lettres et que mon dossier pourrait ne pas être lu ou mettre du temps à arriver sur le dessus de la pile. Je remis les choses entre les mains de Dieu. Une semaine plus tard, alors que je me lamentais sur mon sort, le téléphone sonna chez Delphine. L'air très ému et un grand sourire aux lèvres, cette dernière me dit : « Diary, c'est pour toi ». Je me précipitai :

— Allô, c'est Sœur Emmanuelle, comment vas-tu trésor ? me demanda une voix inconnue.

— Je vais bien, répondis-je d'une voix tremblante.

Et je restai silencieuse, à la fois émue et surprise. Elle poursuivit :

— Trésor, j'ai lu ton dossier et ton parcours est atypique et passionnant, parle-moi brièvement de toi.

— Eh bien, je m'appelle Diariata...

Elle m'aida en me posant des questions, ce qui me facilita la tâche. Elle me dit encore : « Bien, Trésor, on va commencer par régulariser ta situation. Je vais dès demain contacter les autorités légales et je te rappellerai ».

Je commençais à perdre les pédales tant je me sentais submergée par l'émotion. Ce qui m'avait profondément émue, ce n'était pas tant le fait d'avoir parlé avec Sœur Emmanuelle, mais surtout le fait qu'elle m'ait appelée « trésor ». Moi qu'on avait toujours appelée *moitié de personne*, comment pouvait-on me rebaptiser trésor ? C'est précieux un trésor ; étais-je précieuse comme un trésor ? Aucun doute, je venais de parler avec un ange. Delphine me dit : « Est-ce que tu sais avec qui tu viens de parler ? Est-ce que tu saisis la situation ? » J'avais bien l'impression de comprendre ce qui se passait, mais effectivement, je ne saisis pas toute l'ampleur de ce qui venait de m'arriver. C'était impossible. Je me contentais de regarder Delphine qui se précipita sur le téléphone pour informer Véronique.

Cette nuit-là, impossible de trouver le sommeil. Je ne voulais pas m'endormir, craignant au réveil de réaliser que tout cela n'était qu'un rêve. Je finis par renoncer et j'allumai la radio mais Delphine m'entendit depuis sa chambre (je dormais dans son salon) et me demanda de l'éteindre. Si je m'étais écoutée pourtant, j'aurais volontiers parlé, chanté, bavardé, dansé et savouré ce cadeau que Dieu m'envoyait. J'avais envie de sortir « courir » dans le froid jusqu'au sommet de la Tour Eiffel pour informer tout Paris que j'avais parlé avec Sœur Emmanuelle et qu'elle m'avait promis de m'aider. Cela signifiait que je pouvais désormais me permettre de croire en l'avenir et régulariser ma situation administrative, continuer peut-être mes études ou trouver une formation pour me garantir un avenir professionnel et accéder à la liberté. J'avais envie de remercier Allah, dans toutes les mosquées, toutes les églises et toutes les synagogues

de Paris. J'avais envie de dire à qui voulait l'entendre que Sœur Emmanuelle m'avait appelée « trésor », moi qu'on avait toujours appelée *moitié de personne* !

À partir de ce jour, tout alla très vite. Sœur Emmanuelle m'obtint un rendez-vous pour régulariser ma situation administrative et fit des démarches pour me permettre de m'inscrire dans une université. Une chose était sûre : ma vie était en train de changer pour de bon. Il était donc possible, à partir d'une *moitié de personne*, de devenir un vrai trésor.

Merci l'école.

Une relation privilégiée

Tous les soirs, Sœur Emmanuelle appelait pour prendre des nouvelles. Elle commença comme je l'ai dit par entreprendre de faire régulariser ma situation administrative, ce qui me rassura beaucoup. Quelques jours plus tard, j'étais convoquée pour la prolongation de mon titre de séjour. Désormais tout se passait différemment. Sœur Emmanuelle avait pris en main la situation en téléphonant partout où elle pensait trouver une solution et ne cessait de me rappeler de ne jamais m'avouer vaincue avant d'avoir abattu toutes les cartes. Elle me disait « Écoute Trésor, écoute cette phrase : le vainqueur est celui qui continue à se battre cinq minutes après l'arrêt du combat ». Elle me disait aussi qu'il fallait quelquefois s'acharner pour atteindre un objectif, mais elle ajoutait : « mais ça Trésor, tu l'as toujours fait n'est-ce pas ? ».

Elle m'obtint un rendez-vous au Ministère des Affaires Étrangères. Ma situation allait être définitivement régularisée et je pouvais désormais être rassurée, je ne vivrais plus dans l'illégalité en France. Sœur Emmanuelle passa ensuite à l'étape supérieure afin de m'obtenir une inscription à l'Université de Louvain la Neuve,

en Belgique, ce qui ne put aboutir à cause de la particularité de ma situation administrative. Cependant rien ne la décourageait et elle continua ses recherches. Elle finit par m'obtenir une inscription à la Faculté de Droit de Nice. Pas de doute, Dieu avait un plan pour moi à travers elle.

Le lendemain, pour la première fois, je rencontrai physiquement Sœur Emmanuelle. Elle arriva vers dix-sept heures à la Maison du Grand Séminaire, entourée d'une foule de personnes. Je l'entendis qui demandait après moi et le responsable de l'institution me conduisit vers elle. Je vis alors une petite femme pouvant avoir l'âge de ma grand-mère, débordante d'énergie, droite comme un i, vêtue d'une blouse grise et de vieilles baskets. Elle m'expliqua plus tard qu'elle avait trouvé ses chaussures dans un tas d'ordures. Sœur Emmanuelle avait un regard bleu et pétillant. Quand elle parlait, sa voix aiguë et ferme forçait le respect.

On m'avait demandé de me mettre dans un coin pour ne pas déranger. Cela me rappela mon premier jour de classe. Sœur Emmanuelle me cherchait pourtant dans la salle remplie de monde et sa voix aiguë résonna pour moi comme un message d'amour maternel. Autour d'elle se trouvaient beaucoup de personnalités, des gens d'un niveau social élevé et des dames élégantes. Chacun souhaitait lui parler et attirer son attention, mais Sœur Emmanuelle cherchait la fille qu'elle ne voyait pas assise là-bas dans un fauteuil roulant et qui attendait patiemment son tour. Je criai soudain de toutes mes forces « Je suis là ! » pour qu'elle m'entende. Elle se dirigea aussitôt vers moi, m'embrassa affectueusement et me plaça au centre de l'attention : chacun regardait maintenant cette *moitié de personne* qui grâce à une grande dame venait de retrouver sa dignité. Sœur Emmanuelle me fit avancer au centre de la pièce, malgré les personnes qui essayaient discrètement de m'écarter, et insista pour me garder à ses côtés, bien visible, sans soucis du qu'en-dira-t-on.

Son message était simple et elle avait l'art de le porter partout et auprès de tous : « Si tu veux vivre, tu dois aimer ; et Dieu a un faible pour les plus faibles parmi ses enfants. »

Je l'entends encore me dire « Yallah, Trésor, viens près de moi ! ». Sœur Emmanuelle avait le don de valoriser la personne humaine que j'étais. Elle ne me jugeait pas. Elle expliquait à tout le monde mon parcours et parlait de moi comme d'une fille intelligente parlant plusieurs langues et ayant fait des études de Droit, militante de surcroît pour les droits des femmes en Afrique. Très vite, ma relation avec Sœur Emmanuelle devint spéciale et privilégiée. Elle m'avait prise sous son aile et je partageais des moments vraiment uniques avec elle. Elle me disait « Trésor, je suis ta grand-mère et ton professeur. Je sais qui tu es et je sais ce que tu feras... ». Elle endossait souvent le rôle de l'enseignant exigeant veillant de près sur mes études pour s'assurer de ma réussite. Elle me conseillait, me consolait et me préparait également à affronter ma future vie professionnelle tout en s'efforçant de me redonner confiance en moi et en l'humanité. Je pouvais parler de tout avec elle, sans aucun tabou.

Échantillons de nos discussions

— Ma Sœur, il y a beaucoup d'obstacles, je ne pense pas pouvoir tous les surmonter !

— Écoute Trésor, je vais te citer Marc Aurèle : « L'obstacle est matière à action ». Écris-le quelque part dans un petit carnet que tu garderas toujours avec toi. Je cite Marc Aurèle car pour qu'un homme réalise sa vocation d'homme, les obstacles sont bénéfiques. Cela pousse à donner le meilleur de soi : l'intelligence, la volonté... La lutte fait l'homme. Mais, tu as déjà fait tout cela, trésor. Regarde d'où tu viens et ce que tu as fait et les difficultés que tu as surmontées... Il faut t'acharner comme tu l'as toujours fait ; tu as su utiliser pleinement tes qualités, sans tout attendre des autres.

Je lui confiais également mes premières craintes lorsque je commençai à travailler aux Nations Unies.

— Ma sœur, je suis désespérée, le travail est immense et je suis une jeune femme sans beaucoup d'expérience professionnelle. En général, mes collègues ont déjà occupé des postes de Ministre, de Directeur. J'ai peur d'échouer !

— Il ne faut pas que le mot « échouer » fasse partie de ton vocabulaire. Pleurer lorsque cela est nécessaire, mais ne jamais renoncer ! Tu peux toujours trouver des solutions. J'ai confiance en toi Trésor ! Yallah, il faut t'acharner, El hambou lillah⁶⁵ !

Je retrouvais alors le sourire et j'oubliais instantanément pourquoi je m'étais plainte.

— Je ne dis pas qu'il n'y a pas d'obstacles insurmontables dans la vie, reprenait-elle, mais je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, réfléchis toujours. Tu sais, voilà ce qu'on dit dans l'Évangile. Si un adversaire vient vers toi avec dix mille hommes, assieds-toi et fais le point. As-tu assez d'hommes pour l'empêcher de te faire du mal ? Sinon, essaie de faire la trêve avec lui.

— Mais ma sœur, certains de mes collègues semblent jaloux et j'ai l'impression qu'ils m'en veulent.

— Dieu a créé l'homme pour être heureux, c'est évident. On ne peut pas être vraiment heureux seul ou en écrasant les autres. Si tu cherches un sens à ta vie demande-toi qui tu peux aimer et comment. Que serions-nous sans amour ? Notre survie en dépend, me répondait Sœur Emmanuelle.

65 « Gloire à Dieu » en arabe. C'était une expression très souvent utilisée par Sœur Emmanuelle.

Elle me parlait beaucoup de religion fraternelle. Nous riions toujours beaucoup ensemble ; elle me disait aimer rire avec moi et je me sentais alors bénie et honorée.

— Trésor, j'aime beaucoup cette phrase d'un poète persan du VIII^e siècle, Shiab Istari : « Fends le cœur de l'homme, tu y trouveras un soleil ! ». Car il est étonnant de voir à quel point ce soleil peut s'illuminer dès qu'on arrive à pénétrer plus profondément et précisément dans le cœur des gens, aussi « criminels » que la vie les ait rendus. Il suffit de faire un petit trou, une petite fente, et tout de suite le rayon de soleil apparaît ! Si tu ne peux rien faire, souris-leur, cela peut les changer. Donne chaque jour ton sourire !

Sœur Emmanuelle me fit même rencontrer le Président Jacques Chirac ! Elle se rendit un jour à l'Élysée pour se voir décerner la Légion d'Honneur et m'invita à l'accompagner. Ce fut un grand moment. À chaque fois qu'elle passait par Nice, Sœur Emmanuelle exigeait de me voir et il arrivait souvent que l'on déjeune ensemble. Je passais Noël et certaines vacances scolaires chez elle à Callian, près de Nice, où elle me cédait son petit lit pour s'installer modestement par terre. Mes frais scolaires, mon hébergement et ma nourriture étaient pris en charge par Sœur Emmanuelle. Je n'avais qu'une seule chose à faire, étudier pour réussir. En Sœur Emmanuelle, j'avais trouvé un environnement sécurisé. Je préparais mon DEA en Droit international à Nice, dans le Sud de la France où le climat était bien plus doux qu'à Paris - une bonne chose pour la Mauritanienne que j'étais.

Lorsque je me rendis pour la première fois à Callian pour les vacances, Sœur Emmanuelle m'accueillit avec gentillesse et simplicité et m'installa dans sa chambre. Lors de l'un des déjeuners que je partageais avec elle, sans même mesurer la chance que j'avais d'avoir pour amie une telle personne, je lui parlai des préjugés dont je souffrais. Au cours de notre causerie, je citai Jean-Paul Sartre, et

en particulier la fameuse phrase « L'enfer, c'est les autres ». Nous en parlâmes longuement et elle me répéta à nouveau : « Écoute Trésor, j'aime bien cette phrase de Marc Aurèle : « L'obstacle est matière à action ». Cela ne répondait pas au sujet que je lui soumettais, mais elle voulait que je sache pour de bon que les obstacles ne devaient pas m'arrêter. Je lui dis « Ma sœur, moi je pense que Jean-Paul Sartre a raison quand il affirme que *L'enfer, c'est les autres* ».

Après notre repas nous repartîmes dans sa chambre. Elle me tendit un morceau de chocolat (elle aimait beaucoup le chocolat, mais seulement le chocolat noir). Elle me disait souvent « Tu vois trésor, moi, en lisant ou en écrivant, j'aime prendre un petit morceau de chocolat noir de temps en temps, parce que cela contient du magnésium et que c'est bon pour le cerveau. Il faut en prendre de temps en temps. » J'étais très heureuse de ce partage. Lorsqu'elle partait à la chapelle pour faire une prière je restais dans sa chambre en lisant un petit livre de poésie arabe. À son retour, nous travaillions un peu sur une lettre que nous devons envoyer à l'Université. Un soir vers dix-huit heures elle sortit un livre et me dit : « Tiens Trésor, tu peux lire ce livre et tu verras. ». Il s'agissait de son ouvrage intitulé *Le Paradis, c'est les autres*⁶⁶. Je fus étonnée car je croyais qu'elle avait oublié notre conversation au sujet de la citation de Jean-Paul Sartre. Je pris le livre avec beaucoup d'émotion. Le soir, je lis celui-ci avec assiduité et trouvai une explication à ce que je demandais à Sœur Emmanuelle.

Si son livre n'avait pas totalement répondu à mes questions, il eut le mérite de me rappeler les bonnes personnes que la vie avait toujours mises sur mon chemin. Sœur Emmanuelle elle-même, ainsi que tous les amis qui avaient joué un rôle primordial dans ma vie n'étaient-ils pas des trésors ? Je commençai alors à croire en cette

66 Sœur Emmanuelle, *Le Paradis c'est les autres*, Flammarion, 1999.

phrase qui lui était si chère, *le paradis c'est les autres*. C'est en suivant ces réflexions que mes pensées commencèrent à voyager loin dans mon passé, me remémorant des épisodes de ma vie à Kaédi, à Nouakchott et dans d'autres pays africains dans lesquels je m'étais rendue pour mes conférences sur les Droits des Femmes... Je me souvins des gentilleses et même des actes de bonté qui avaient transformé ma vie. Je me souvins aussi du mal que l'on m'avait fait. Le mal est tellement fort et traumatisant que quand il nous touche subitement il laisse des traces difficiles à éliminer. Le mal dissimule le bien. Le bien se fait discret et on l'oublie souvent, laissant le mal prendre le dessus. Sœur Emmanuelle m'apprenait notamment à me remémorer le bien et à toujours le faire exister dans mes pensées les plus sombres. Et au plus profond de moi, je suis quelqu'un qui aime passionnément la vie.

CHAPITRE XVII : MES ÉTUDES DE DROIT À NICE ET AUX ÉTATS-UNIS

J'arrivai enfin à Nice dans le sud-est de la France pour étudier à l'université Nice Sophia Antipolis, sur les berges de la Méditerranée. La mer et les palmiers me rappelaient ma Mauritanie natale. La promenade des Anglais longeant le bord de mer, la Baie des Anges, l'accent chantant des Niçois me plaisaient. J'adorais, après mes cours, me promener en fauteuil le long de la promenade des Anglais et jeter discrètement un regard sur ces beaux garçons nus (pour moi, un homme en maillot de bain était un homme nu) au bord de la mer. N'ayant aucune expérience des hommes, j'étais à la fois curieuse et méfiante sur le sujet. Sœur Emmanuelle avait finalement obtenu que l'on m'inscrive à la faculté de Droit Sophia Antipolis.

Mon arrivée à Nice chez les prêtres

Je recommençais à croire en l'avenir et tout changeait dans mon quotidien. Je pouvais de nouveau apprécier la nature, les personnes et les objets qui m'entouraient. Comme je l'ai déjà dit, il est impossible de s'émerveiller sur quoi que ce soit lorsque l'on se trouve illégalement dans un pays étranger ; la peur et l'incertitude rendent la vie trop obscure. Je pris l'avion avec l'un de mes futurs professeurs qui était justement venu à Paris pour un Congrès. J'étais très intimidée par ce dernier. Durant notre voyage, il me dressa un tableau de ma situation, me parla de Droit et de Sœur Emmanuelle. Je l'écoutais, en baissant le regard, car mon éducation ne me permettait pas de fixer un homme dans les yeux. J'appris bien plus tard que le

fait de ne pas regarder une personne en face pouvait être interprété comme un manque de franchise, voire une preuve de malhonnêteté. Les coutumes occidentales étaient si différentes des miennes ! Je ne parlai pratiquement pas durant le voyage. Arrivée à Nice, le professeur me conduisit à la Maison du grand Séminaire où Sœur Emmanuelle m'avait trouvé une petite chambre.

Musulmane, j'allais passer quelques mois avec des prêtres. J'étais donc sur le point d'être subitement immergée dans les milieux catholiques. J'allais apprendre comment ils vivaient, comment ils priaient. J'allais même devoir faire une petite prière avant chaque repas. J'allais surtout vivre dans une institution qui accueillait des prêtres et des novices sur le point d'être ordonnés. Sœur Emmanuelle avait obtenu que j'y habite en attendant que l'on me trouve une chambre à l'Université ; elle avait bousculé les habitudes des prêtres pour faire héberger une jeune fille musulmane dans un séminaire catholique ! J'étais logée dans une chambre située à l'opposé des quartiers des novices et bien surveillée par un prêtre d'un certain âge habitant dans la chambre en face de la mienne. De toute façon, je n'avais aucune envie de faire le mur, ma seule préoccupation était de réussir mes études.

Je vécus mon premier cours à l'université de Nice comme une catastrophe. Le professeur s'exprimait avec un accent niçois relativement prononcé auquel je n'étais pas habituée et je n'arrivais pas du tout à suivre. Je sortis du cours complètement paniquée. Je savais que je n'avais pas droit à l'erreur. Sœur Emmanuelle avait remué ciel et terre pour m'obtenir cette chance. Je ne devais, ni ne pouvais la décevoir. Je ne pouvais pas non plus décevoir mes amis qui avaient tant fait pour moi. Et puis, je m'étais fixé pour objectif d'aller jusqu'au Doctorat, et si je ne comprenais pas mes professeurs, je ne serais même pas capable de réussir mon DEA. Le soir, de retour au Séminaire, je fus incapable de manger quoi que ce soit. J'étais

très malheureuse. Je restai dans ma chambre, refusant de sortir dîner. Informée de la situation, Sœur Emmanuelle me téléphona.

Je lui expliquais que je n'avais rien compris à mon premier cours. Le professeur parlait très vite et surtout avec un tel accent que je n'arrivais pas à suivre. C'est alors qu'elle me dit : « Trésor, tu as déjà oublié qu'il faut quelquefois s'acharner... YALLAH EL HAMDOUN LILLAH ! Tu vas y arriver car tu es intelligente. » Elle me dit également que dans ces cas-là, il était nécessaire au début d'enregistrer les cours pour les réécouter ensuite jusqu'à ce que je me familiarise avec l'accent niçois. Sœur Emmanuelle me fit parvenir un dictaphone pour enregistrer les cours et les réécouter tranquillement le soir. Elle m'avait expliqué que le début pouvait être difficile, mais que j'allais finir par m'habituer à l'accent. Elle avait raison. Au bout de quelques semaines, je pus suivre mes cours sans difficultés. L'accent niçois n'était plus un défi pour moi.

La reprise de mon suivi pour la Polio

Cependant, mon handicap n'avait jamais été pris en charge excepté lors des trois mois passés à l'hôpital de Kaédi pendant la phase aiguë de ma maladie, et il me pénalisait beaucoup. Depuis mon enfance, j'avais fait endurer à mon corps un traitement sans pitié. Pour pouvoir aller de l'avant, il fallait suivre le train de la vie et les obstacles étaient nombreux. Je n'écoutais jamais mes douleurs, il fallait que je réussisse avant tout. J'avais donc utilisé à outrance le peu de muscles qui n'étaient pas affectés par la Polio. En cherchant à survivre, j'avais appris qu'il me fallait faire avec ce corps abîmé, optimiser mes aptitudes physiques et compter sur mon potentiel intellectuel si je voulais être acceptée dans une société peu disposée à m'intégrer. J'avais épuisé ce corps, je l'avais négligé, malmené, mal aimé, tout cela avec beaucoup de violence. J'avais refoulé, réprimé et étouffé les cris de souffrance et d'alerte que m'envoyait

mon organisme. Il est vrai qu'à cette époque, je n'avais accès à aucun suivi médical.

Je parvins, tant bien que mal, à passer outre mon infirmité et à réussir dans mes études, mais à quel prix ? Sœur Emmanuelle obtint un rendez-vous à l'hôpital de Nice en service de rééducation fonctionnelle. Elle vint me voir avec le père de mon amie Véronique, qui nous conduisit à notre rendez-vous. À dix-huit heures je rencontrai une jeune femme médecin orthopédiste. Elle m'ausculta et estima que son service pourrait m'aider à renforcer les capacités physiques qui me restaient pour peut-être quitter le fauteuil et me déplacer avec une béquille... cela me redonna beaucoup d'espoir. J'allais bénéficier d'une bonne prise en charge médicale me permettant plus tard de tenir solidement sur ma jambe la moins touchée par la polio. Le docteur devint rapidement une amie, et je l'entendis plus tard dire à son personnel, alors que je venais d'être admise dans son unité après une chute : « Vous ne devinez jamais ce que Diariata m'a dit lors de notre première rencontre, assise dans son fauteuil. Elle m'a regardé droit dans les yeux et m'a dit : « Je veux que vous fassiez tout votre possible pour me mettre debout parce que je vais travailler pour les droits des femmes et des personnes handicapées et j'ai besoin d'être forte ! » Son personnel avait souri. Je me dis plus tard que j'avais été très téméraire de lui parler comme cela... Mais j'étais déterminée et rien ne me faisait plus peur.

Cependant ce fut une période très difficile tant physiquement qu'intellectuellement et qui se termina par une hospitalisation. J'avais dû supporter tout au long de l'année une charge de travail importante car il avait fallu, en plus du travail universitaire, que je m'adapte au système éducatif français et que j'arrive à surmonter la pression des examens et la peur de l'échec. J'étais physiquement épuisée, si

bien qu'une semaine avant les examens je tombai malade⁶⁷ et fus hospitalisée. Sœur Emmanuelle était très inquiète, mais pas autant que moi. Je ne voulais en aucun cas manquer mes examens car elle avait fait beaucoup d'efforts pour m'obtenir une aide financière, grâce à laquelle j'avais pu, entre autres choses, me nourrir correctement.

L'obtention de mon DEA

L'obtention du DEA nécessitait une année d'étude sanctionnée par un examen écrit et en cas de réussite, un examen oral. Il me fallait aussi soutenir un mémoire sur un sujet en rapport avec le Droit International. Je l'obtins en 1996. Je craignais de ne pas être en mesure de passer les épreuves écrites, pourtant je voulais désespérément avoir mon diplôme et j'étais motivée pour aller jusqu'au bout de mes efforts. Je mesurais la chance que j'avais eue de rencontrer Sœur Emmanuelle, qui contre vents et marrées m'avait aidée à reprendre mes études universitaires pour mieux réussir dans la vie. Si elle avait écouté certaines personnes, elle m'aurait sans doute laissée tomber au moment où elle faisait les démarches nécessaires pour que mon visa soit renouvelé. Son soutien était indéfectible et désintéressé. Elle m'aidait tout simplement à retrouver ma dignité, et je me disais que peut-être un jour je pourrais à mon tour aider d'autres personnes que Dieu mettrait sur mon chemin. Bien qu'hospitalisée, j'étais donc bien déterminée à passer les examens. Le jour venu, le médecin m'accorda l'autorisation de sortir accompagnée d'une infirmière. Le premier jour fut un peu fatigant, mais je pus tenir le rythme (malgré quelques crises d'hypoglycémie) et cela me donna le courage de continuer sur ma lancée. C'était encore une belle aventure.

67 Je fis une crise de drépanocytose, une maladie génétique qui affecte les globules rouges altérant ainsi le transport de l'oxygène dans le sang. Elle se manifeste par une anémie sévère et des risques élevés d'infection. Elle est particulièrement fréquente chez les populations d'origine africaine.

Quelques jours plus tard, les résultats furent publiés. J'avais été admise à l'écrit et j'avais passé mon oral ainsi que la soutenance de mon Mémoire avec brio. J'avais donc obtenu mon DEA, dont j'étais vraiment fière ! Sœur Emmanuelle me téléphona pour me féliciter et comme à chaque fois qu'elle m'appelait, nous avions beaucoup ri. Cependant je savais que le chemin était encore long et que rien n'était gagné. Il restait le Doctorat que j'allais obtenir plus tard avec mention « très honorable ». En attendant cette nouvelle échéance, il me fallait renforcer mes capacités en Anglais pour mettre toutes les chances de mon côté au moment de me lancer sur le marché du travail. Sœur Emmanuelle avait tout prévu.

Le Pyjama

Lorsque j'obtins mon DEA je passai quelque temps à me remémorer les efforts que j'avais dû fournir pour y parvenir. Je pris aussi le temps de repenser à quelques anecdotes amusantes qui m'étaient arrivées dans mon pays d'adoption, et en particulier cet épisode du pyjama. Parmi les vêtements que mes amies m'avaient offerts, il y avait un pyjama. C'était une très jolie robe de nuit avec des petites fleurs rouges et jaunes. Le tissu était doux et je m'y sentais bien. Malheureusement je ne savais pas qu'il ne fallait pas sortir dehors avec ce genre de vêtements. Un jour, je me rendis à l'Université habillée en pyjama. Certaines personnes me regardaient en souriant. De mon côté, je ne comprenais pas le message que tous ceux qui me croisaient voulaient me transmettre. Je pensais qu'ils me trouvaient tout simplement belle, j'étais contente. Mon professeur avait pourtant voulu m'avertir en me lançant : « Mlle Coulibaly, vous êtes venue en classe dans une tenue originale ! » Je n'avais vraiment rien compris...

Le soir, de retour dans l'institution dans laquelle j'étais logée, je croisai une jeune femme qui travaillait comme cuisinière à la Maison

du Grand Séminaire et qui me demanda d'où je venais ainsi habillée en pyjama. Je lui dis que j'arrivais de l'Université et elle éclata de rire. Elle m'expliqua que ce genre de vêtement ne se portait que pour aller au lit et était relativement léger pour sortir de chez soi. Je lui répliquai au contraire que cette robe était très décente et qu'elle couvrait presque tout mon corps, sans compter qu'elle était belle. Elle me raccompagna jusqu'à ma chambre et m'expliqua beaucoup de choses. Je me rendis alors compte de l'incongruité de mon acte et j'en ris pendant un bon moment. Pour une fille musulmane et peule, réaliser que je m'étais promenée en petite tenue toute la journée était une aberration ! Plus tard je pus remarquer que les Occidentaux avaient des vêtements pour tout : pour dormir, pour les différentes saisons et même en fonction de leurs activités. Même chose pour les chaussures : il faut suivre !

Un nouveau projet : repartir aux Etats-Unis

Sœur Emmanuelle venait me voir à chaque fois qu'elle se rendait à Nice. Nous nous parlions tous les soirs. Lorsqu'elle en avait le temps, nous déjeunions ensemble. Elle aimait la glace à la vanille que l'on dégustait ensemble, comme deux amies. Après l'obtention de mon Diplôme d'Études Approfondies en Droit International, Sœur Emmanuelle me donna le conseil suivant : « Tu dois te rendre aux États-Unis pour étudier l'anglais, car vois-tu trésor, tu parles déjà bien le Français, tu es très bonne en arabe et pour augmenter tes chances de trouver un bon travail, il te faut parler Anglais, c'est incontournable. » Grâce au soutien des associations de Sœur Emmanuelle et de Mobility International USA, je repartis donc étudier l'anglais à l'Institut Américain (American English Institut) dans l'Etat d'Oregon.

Je revins ainsi à Eugene pour une année d'études et cela m'enchantait. Améliorer mes connaissances linguistiques en anglais

était effectivement indispensable pour mettre toutes les chances de mon côté en vue de trouver un emploi. Ce fut donc avec gravité et sérieux que je m'apprêtais à accomplir cette tâche. Mon seul objectif, comme toujours, était de travailler très dur pour réussir ; les garçons étaient à proscrire de mon emploi du temps, tout d'abord à cause de mon éducation religieuse, ensuite parce que je ne voulais pas décevoir Sœur Emmanuelle qui avait tout fait pour rebâtir les ruines de ma vie.

Cet Institut Américain accueillait des étudiants venus d'un peu partout. J'avais obtenu une bourse grâce au soutien de Mobility International ainsi qu'une aide financière de Sœur Emmanuelle. J'étais désormais étudiante aux États-Unis et je vivais dans une chambre que je partageais avec une jeune norvégienne au Carson Hall. C'était un pavillon où il y avait des chambres pour étudiants à mobilité réduite. Je pus disposer d'un fauteuil roulant électrique pour me déplacer plus facilement dans notre Université. Grâce à ce fauteuil, j'avais la possibilité d'aller à la bibliothèque, de participer aux cours ainsi qu'aux activités scolaires. Ce séjour linguistique fut marqué par de belles rencontres, d'abord avec la coordinatrice de notre Institut, Pat, qui devint une amie. Ensuite avec une merveilleuse jeune femme, Jayne, infirmière à l'Université, qui m'hébergea chez elle pendant quelques jours. Je fis sa connaissance à l'occasion d'une chute survenue dans ma chambre universitaire à la veille des vacances scolaires. Elle accepta de m'accueillir le temps de récupérer de cette mésaventure. Avec son époux ils m'accueillirent à la fois chez eux et dans leurs cœurs, et elle reste aujourd'hui l'une de mes amies Américaines. La vie est un voyage long et difficile au cours duquel on rencontre cependant des personnes qui y jouent différents rôles et constituent des jalons lumineux sur notre route.

Une belle rencontre

Parmi ces rencontres qui furent pour moi les plus « humaines » de par leur fidélité et leur désintéressement, il y a Luce. Après une année d'études, j'avais acquis le niveau nécessaire pour comprendre, parler et écrire correctement en anglais. J'étais désormais capable de faire des analyses de textes et de m'exprimer sans difficultés. Il était temps que je parte, d'autant plus que ma bourse ne couvrait pas plus d'une année d'études. Mais partir pour aller où ? J'étais à nouveau en proie à l'incertitude, et ce n'est qu'à quelques semaines de la fin mon année scolaire qu'un appel téléphonique me sauva encore une fois la vie. Ce coup de téléphone marqua la fin de mes inquiétudes et le début d'un espoir qui, une fois encore, se réalisa en France. Mon retour à Paris était devenu possible et je partis réaliser un stage de trois mois au sein des Nations Unies.

C'est justement lors de mon retour à Paris que je m'en fus habiter quelques mois chez Luce, une amie de Véronique, avant de trouver une petite studette sur l'Avenue de Suffren juste derrière mon lieu de travail. Cette femme au grand cœur aimait aider ceux et celles que la vie mettait sur son chemin, et un jour, ce fut moi. Elle devint très vite l'amie qui facilita grandement ma vie en France. Elle comprenait mon histoire et se montrait très affectueuse avec moi. Elle était présente à tous les moments importants de ma vie, heureux ou malheureux, telle une mère qui se dévoue pour son enfant. Qu'il pleuve ou qu'il neige, quand j'avais besoin d'elle, elle était présente. Elle a joué dans ma vie plusieurs rôles et les a menés jusqu'au bout malgré les difficultés. Même hospitalisée, elle a été à mes côtés pour me soutenir quoi qu'il arrive. Peinée par la solitude dont je souffrais, elle me tint compagnie. Elle fut toujours près de moi pour que mes combats pour la liberté deviennent réalité. Nous avons remporté de nombreuses victoires ensemble.

CHAPITRE XVIII : EMBAUCHÉE PAR UNE ORGANISATION DE L'ONU

Loin de moi l'idée de me prévaloir de mes titres universitaires, je voudrais au contraire faire passer le message suivant : on peut débiter dans la vie en étant considérée comme une *moitié de personne* et se retrouver un jour à travailler dans une grande institution comme les Nations Unies. On m'avait fait comprendre que mon destin était de renoncer à tout et de me résigner à cette marginalisation. Pourtant je me suis juré de réussir, et j'y suis parvenue bien au-delà de mes espérances. Je pouvais tout aussi bien arrêter mon récit à l'obtention de mes derniers diplômes et à la merveilleuse rencontre avec Sœur Emmanuelle. Mais il me semble que ceux qui me liront seront peut-être curieux de savoir quelle a été ma carrière professionnelle. Étant tenue de respecter des clauses de confidentialité et de neutralité, il me sera difficile d'expliquer en détail mes missions en tant qu'employée des Nations-Unies. Cependant le portrait ne serait pas complet si je ne donnais pas un aperçu général de mon parcours.

Le fait de réussir permet de retrouver son estime de soi et de donner un sens à sa vie. Nous venons tous au monde dotés de certains traits caractéristiques qui nous sont propres. Les trois premières années de la vie d'un enfant sont cruciales pour son avenir. Si elles ont été nourries d'amour, d'attention, de stimulations, de protection et de bonne santé, elles enrichiront la vie affective, physique et intellectuelle de l'adulte que cet enfant deviendra. Cette période est souvent déterminante. Mais il arrive que la maladie compromette tout. Cependant il ne faut jamais se décourager, même lorsque l'on a vécu une enfance difficile.

Il est possible de rattraper une enfance perdue ou mal engagée, de même qu'il est possible de s'en sortir malgré un handicap physique lourd. Rien n'est vraiment écrit d'avance. L'éducation est souvent la clé de la réussite, mais pas seulement : la facilité à analyser et assimiler des situations complexes ou nouvelles, la débrouillardise, la chance également, dans une certaine mesure, sous la forme des personnes qui nous tendent parfois la main. Heureusement pour moi, ces différents facteurs ont jalonné mon parcours vers une vie meilleure.

Le 1^{er} octobre 1997, je commençai un stage dans une des nombreuses organisations du système⁶⁸ des Nations Unies. Ce fut le point de départ d'un travail enrichissant au sein de l'ONU. Mon Doctorat de Droit International ainsi que mes années de militantisme en Mauritanie et en Afrique en matière de promotion des droits des personnes défavorisées me permirent d'occuper différents postes à responsabilité aux Nations Unies. À la suite de mon premier stage en Europe, à l'issue duquel je fus complimentée sur mon travail, je fus envoyée en Afrique en tant que Responsable de programme régional. Je connaissais le travail de terrain pour l'avoir pratiqué pendant des années dans le cadre de mes activités associatives en faveur des personnes à mobilité réduite. J'étais maintenant de retour en tant que représentante des Nations Unies. Je pouvais désormais envisager l'avenir avec un peu plus d'optimisme.

Le jour où je signai enfin mon contrat (j'avais trente-trois ans), je n'en revenais pas. J'étais à la fois heureuse et émue. Mon esprit voyageait, même si je devais absolument me concentrer sur mon travail. Un CDD de deux ans renouvelables signifiait que j'allais

68 Le Système des Nations Unies, qui est aussi souvent appelé officieusement la « famille des Nations Unies », est composé de l'Organisation des Nations Unies et de nombreux programmes, fonds et agences spécialisées. Source : Nations Unies.

pouvoir louer un appartement, avoir une adresse, une boîte postale et ne plus être dépendante de personne. Mais avant tout, cela signifiait que j'allais avoir un compte bancaire et un chéquier à mon nom !

Une cigarette pour une femme libre et autonome

J'avais enfin atteint l'autonomie financière. Lorsque je reçus ma première fiche de paie, je commençai par envoyer des invitations à mes amis et j'étais très heureuse de pouvoir enfin les accueillir chez moi. À la fin de la journée, dès que j'eus quitté mon bureau, je pris la direction du bureau de tabac. Je voulais fumer ma première cigarette. Pour moi, fumer était une preuve de liberté et de confiance en soi. Je voulais être comme toutes ces femmes que je voyais dans la rue, une cigarette à la main. Elles avaient l'air si confiantes et si libres. Alors, je voulais assumer ma liberté.

Je m'installai sur une petite chaise, commandai un café et un paquet de cigarettes d'une marque très appréciée par les Africains. Je me sentais grande, libre. Le serveur apporta le café et le paquet. Un homme assis en face de moi me demanda « Vous voulez du feu ? » Mon enthousiasme allait grandissant. Il s'approcha et je sortis une cigarette sans parvenir à la tenir correctement. Il m'aida à bien la tenir et me l'alluma. Je la portai à mes lèvres et aspirai de toutes mes forces. L'horreur. Je commençai à m'étouffer et me mis à tousser sans pouvoir m'arrêter. On m'offrit un verre d'eau et je retrouvai peu à peu mes esprits. Je réalisai alors que je venais d'échouer lamentablement dans ma première tentative de fumer une cigarette. Un peu gênée, je souris à l'homme qui se tenait toujours en face de moi et constatai qu'il fumait la même marque de cigarettes. Je lui donnai immédiatement mon paquet. « Vous êtes sûre mademoiselle ? » me demanda-t-il. Je lui répondis que je n'avais jamais été aussi sûre de quoi que ce soit dans ma vie et je dus me rendre à l'évidence : la cigarette, ce n'était pas pour moi.

*De retour en Afrique*⁶⁹

Même si mon travail aux Nations Unies touchait à des domaines différents, je connaissais déjà le travail de terrain grâce à l'expérience acquise dans le cadre de mes activités sur les droits des personnes handicapées en Mauritanie et dans le reste de l'Afrique. Cela ne me faisait pas peur, au contraire. Par ailleurs je me devais de respecter des clauses de confidentialité très strictes, et faire preuve de discrétion, d'impartialité, de neutralité et de diplomatie. Travailler aux Nations-Unies était bien sûr un honneur, mais cela exigeait une grande rigueur. Il fallait faire attention à tout.

Le danger pouvait survenir aussi bien de l'extérieur que de l'intérieur, au sein de mon propre environnement de travail. Un jour, alors que je m'apprêtais à partir pour ma première mission, un collègue plus âgé me dit : « Petite sœur, tu vas sur le terrain pour commencer une importante mission, laisse-moi te donner un conseil. Fais attention car tu t'attaques à une tâche difficile. Tu n'auras peut-être pas le soutien de tout le monde ». Cela m'avait inquiétée et j'en avais parlé à Sœur Emmanuelle qui me répondit : « Trésor, je te connais, je ne m'inquiète pas pour toi. Fais ton travail avec sérieux et mets-y tout ton courage. Ne fais rien qui ne soit pas défini dans ta description de poste et n'hésite pas à poser des questions à ton Directeur. Ne parle pas de ton travail à l'extérieur. Appelle-moi tous

69 Le continent africain compte aujourd'hui cinquante-cinq Etats souverains. Ces Etats sont répartis dans cinq grandes zones ou régions. De nombreux pays en Afrique sont francophones, d'autres sont anglophones ou encore lusophones. La Guinée Equatoriale est hispanophone et l'on compte bien sûr beaucoup de pays arabophones. Mais en totalité, plus de mille langues vivantes sont aujourd'hui parlées en Afrique. La convention de Montevideo de 1933 définit la souveraineté d'un Etat en fonction des critères ci-après : une population permanente, un territoire déterminé, un gouvernement qui n'est subordonné à aucun autre, une capacité à entrer en relations avec les autres. On distingue l'Afrique de l'Est (19 pays), l'Afrique Australe (5 pays), l'Afrique du Nord (5 pays), l'Afrique Centrale (9 pays) et l'Afrique de l'Ouest (16 pays). Source : africacheck.org.

les soirs, pour me parler de tout ce que tu veux. Je te connais, tu réussiras. »

Mes nouvelles responsabilités me permettaient de mettre à profit mon expérience en tant que militante pour la défense des droits des personnes en situation de handicap et des femmes en Afrique, ainsi que d'exploiter mes connaissances en Droit International. Je pouvais, en collaboration avec des responsables nationaux et des ONGs locales, proposer des activités en faveur des personnes vulnérables et contribuer à l'élaboration ou au renforcement des législations existantes afin de les accorder avec les conventions internationales. L'objectif était d'aboutir à un processus conforme à la situation de la population de chaque pays concerné tout en respectant les directives internationales.

Une fois arrivée en Afrique, les choses s'accéléchèrent : la demande était énorme. Mon travail devait consister à mettre en œuvre des programmes et des actions de lutte contre la pauvreté, en faveur de l'éducation pour tous (y compris les groupes les plus vulnérables et les plus marginalisés), des aides aux enfants des rues et des soutiens aux jeunes victimes d'exclusion et d'abus. J'ai également eu l'occasion de travailler sur l'autonomisation des femmes dans l'esprit des droits de l'Homme en fonction des Objectifs du Millénaire pour le Développement (OMD)⁷⁰.

On ne s'étonnera pas du fait qu'une des causes qui me tenaient le plus à cœur était le droit à l'éducation : je m'étais tant battue pour l'obtenir. Car l'homme a besoin d'une bonne éducation pour acquérir

70 Les Objectifs du Millénaire pour le Développement (OMD, en anglais, Millennium Development Goals), sont au nombre de huit et ont été adoptés à New York en 2000. Ces objectifs visent de grands enjeux humanitaires tels que la réduction de l'extrême pauvreté, l'accès à l'éducation pour tous, l'égalité des sexes et l'autonomisation des femmes. Source : Nations Unies.

les connaissances lui permettant de tirer profit des avantages et opportunités que présentent la nature et la société, de mener une vie décente et digne, de s'affirmer en tant que membre à part entière de sa communauté et ainsi contribuer activement à son développement. L'éducation favorise la paix et la tolérance, le développement économique et culturel ainsi que la Coopération internationale. C'est une condition indispensable au développement de l'individu et de la Société. Ce Droit est un des piliers de la Déclaration Universelles des Droits de l'Homme adoptée par la Communauté Internationale en 1948. Aussi, étais-je très heureuse de commencer l'exécution de ma mission par la promotion de l'Éducation pour tous et en particulier pour les populations marginalisées.

Certains des plus merveilleux moments de ma vie professionnelle étaient liés à la situation suivante : nous nous rendions très souvent compte que dans de nombreux pays d'Afrique, pendant nos campagnes de sensibilisation à l'éducation inclusive, des pères de famille refusaient de reconnaître qu'ils avaient des enfants en situation de handicap. Informée par nos partenaires au village, je demandais à ce qu'on les invite malgré tout à la réunion de sensibilisation, qui était ouverte à tous. Après avoir expliqué les objectifs de ma mission, je prenais le temps de parler un peu de mon parcours. À ma grande surprise et satisfaction, ces pères qui ne voulaient pas qu'on sache qu'ils avaient des enfants handicapés venaient souvent me voir ensuite à mon hôtel pour me dire ceci : « Nous avons écouté avec attention ce que vous avez dit sur votre parcours et nous acceptons de faire sortir nos enfants et de leur donner la chance d'étudier. Votre témoignage nous a convaincu. Nous n'avons plus peur que tout le monde voie que nous avons des enfants différents. En vous entendant, nous avons réalisé que nos enfants ont eux aussi le droit d'aller à l'école et que peut-être, un jour, ils seront comme vous. »

J'étais transportée de joie de savoir que ces pères allaient enfin cesser de cacher leurs enfants et qu'ils étaient désormais conscients

de l'importance de les envoyer à l'école – les mères, quant à elles, n'avaient aucun pouvoir de décision concernant l'éducation de leurs enfants. Malgré l'heure tardive (de peur d'être vus, ils choisissaient souvent de venir me voir après onze heures du soir), je restais tout le temps nécessaire à les écouter, à répondre à leurs questions sur mon parcours et à les rassurer. J'adorais ces moments.

Mon travail en Afrique

Le défi était de réussir l'implantation de ce nouveau programme régional pour l'éducation dite inclusive comprenant la prise en charge d'enfants et d'adolescents à besoins éducatifs spéciaux⁷¹ dans le cadre de la Déclaration de Salamanque⁷². L'éducation inclusive est fondée sur le droit de tous à revendiquer une éducation de qualité qui réponde aux besoins d'apprentissage essentiels et enrichisse l'existence des apprenants. Axée en particulier sur les groupes vulnérables et défavorisés, notamment les enfants handicapés, cette démarche s'efforce de développer pleinement le potentiel de chaque individu. Il s'agissait de créer à partir de l'école une société plus juste, une société au sein de laquelle l'exclusion ne devait être qu'une exception et où seraient mises en place des politiques d'inclusion. En effet les enfants habitués à vivre et à travailler ensemble s'épanouissent plus

71 On appelle enfants ou adolescents à besoins éducatifs spéciaux tous les enfants et adolescents qui ne tirent pas profit de l'enseignement dispensé en classe ordinaire. Ce sont toutes les catégories d'enfants et adolescents handicapés, les enfants surdoués, les enfants malades et les enfants souffrant de difficultés psychoaffectives. Source : Nations Unies.

72 La déclaration de Salamanque de 1994 est issue de la Conférence mondiale sur l'éducation et les besoins éducatifs spéciaux, organisée par l'Unesco et le gouvernement espagnol. Elle a adopté un cadre d'action pour l'éducation et les besoins spéciaux ainsi que la Déclaration de Salamanque. Celle-ci réaffirme le droit de toute personne à l'éducation, tel qu'il est énoncé dans la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, et renouvelle l'engagement pris par la communauté internationale, lors de la Conférence mondiale sur l'éducation pour tous de 1990, d'assurer l'application universelle de ce droit, indépendamment des différences individuelles. Source : Déclaration de Salamanque et cadre d'action pour l'éducation et les besoins spéciaux. Source : Nations Unies.

facilement, apprennent à s'accepter mutuellement, à considérer leurs différences comme un enrichissement. Ces enfants peuvent dès lors devenir des adultes tolérants et heureux de vivre ensemble.

J'avais aussi comme responsabilité de prendre en charge des enfants particulièrement vulnérables, notamment les enfants des rues⁷³. Il s'agissait d'organiser des activités d'intégration sociale en collaboration avec d'autres organisations des Nations Unies spécialisées dans le domaine de l'enfance. Je travaillais en étroite collaboration avec les représentants de chaque pays pour trouver des solutions adéquates afin d'améliorer les conditions de vie de ces enfants vulnérables et victimes d'actes de violence et d'abus tels que la prostitution, le travail forcé, l'esclavage etc. Par ailleurs, dans le cadre de la prise en charge de jeunes défavorisés et / ou en situation de handicap, je pus développer, entre autres, des actions facilitant l'accès aux nouvelles technologies de l'information et de la communication, y compris internet. Très pauvres en général, ces jeunes ne pouvaient pas accéder à la toile pour faire leurs recherches, se former, échanger, s'ouvrir au monde...

73 Les enfants des rues sont des personnes mineures qui vivent dans la rue. L'expression enfants des rues fait débat : tandis que certains la pensent péjorative, d'autres au contraire estiment qu'elle donne une identité aux enfants concernés. Aujourd'hui, l'expression « Enfants en situation de rue » semble faire l'unanimité. On distingue les enfants des rues qui vivent et habitent dans la rue, les enfants dans la rue qui travaillent dans la rue mais ont une famille et un domicile, et les enfants à la rue qui sont en situation de fugue temporaire mais peuvent finir par rester dans la rue. Vulnérables, ces enfants travaillent très jeunes et font souvent l'objet d'abus et d'exploitations de tous genres. A cause de l'absence de statistiques, le nombre réel de ces enfants est inconnu. L'UNICEF estime le nombre d'enfants vivants dans la rue à 120 millions dans le monde (soit un enfant sur cinq), dont 30 millions simplement en Afrique. Source : Nations Unies.

Quelques mots concernant les femmes

En ce qui concerne la condition des femmes, mon travail consistait à promouvoir des activités d'alphabétisation fonctionnelle en leur faveur. Cela se faisait en coopération avec des Ministères en charge de cette question, des ONG, des collectivités locales, des agences des Nations Unies, des bailleurs de fonds etc. Il fallait faciliter ou assurer la prise en compte des besoins des femmes en matière d'alphabétisation fonctionnelle dans les politiques, stratégies et programmes nationaux de lutte contre la pauvreté.

Un travail de terrain difficile

Le travail de terrain n'est pas chose facile, en particulier lorsque l'on n'a pas forcément le soutien nécessaire. Et travailler en Afrique peut poser de nombreux problèmes, notamment en termes d'accessibilité à certains sites. Mes missions étaient très enrichissantes mais éprouvantes. Il m'arrivait par exemple de dormir dans des aéroports à cause de retard ou d'annulation de vols sans savoir quand serait programmé le prochain avion. Quelquefois, pour me rendre dans certains villages, il me fallait voyager en charrette tirée par un vieux cheval ou un âne fatigué. Très amusant, mais vraiment épuisant. Je faisais passer mon corps au second plan malgré ses protestations et poursuivais mes missions sans aucun suivi médical, suivi dont a normalement besoin toute personne atteinte de la Polio. Le plaisir de travailler était plus fort que tout le reste.

Je fus victime de beaucoup de chutes dont certaines très graves et perdis progressivement tout ce que j'avais regagné grâce à la rééducation fonctionnelle en France. Malgré de multiples obstacles cependant, je pus réaliser beaucoup de choses et atteindre les objectifs fixés dans le cadre de mes missions. Mes évaluations professionnelles, les témoignages de mes collègues et la satisfaction des partenaires

m'ont beaucoup encouragée et me poussaient à toujours aller de l'avant.

Un jour, à la suite d'un ultime accident découlant d'une panne d'ascenseur qui m'avait forcée à emprunter les escaliers, il me fut cependant nécessaire de retourner en Europe pour travailler dans un environnement plus adapté. Cela ne se fit pas sans difficulté mais put être obtenu grâce à la gracieuse intervention de Mme Odile B., de notre bureau européen.

Le handicap peut malheureusement être mal perçu dans n'importe quel secteur d'activité ou organisation. J'ai pu constater à plusieurs reprises qu'une personne handicapée est souvent obligée de travailler davantage pour mériter la confiance de ses collaborateurs. Encore aujourd'hui, une personne à mobilité réduite suscite dans un premier temps de la curiosité puis de la méfiance, avant d'imposer le respect et parfois même l'admiration. Cela a d'ailleurs été le cas tout au long de ma vie. Quasiment toutes les personnes avec qui j'ai travaillé m'ont dit un jour : « Mme Coulibaly, vous savez, au début lorsqu'on vous voit, on se pose beaucoup de questions sur vous. Mais dès qu'on parle avec vous, on vous respecte. Et lorsqu'on voit votre travail, vous forcez notre respect et notre admiration. » Ces phrases qui revenaient sans cesse me confortaient dans l'idée que les préjugés ont la vie dure. Comme le disait Einstein, « Il est plus facile de désagréger un atome que d'éliminer un préjugé ».

Un travail enrichissant

Mon travail aux Nations Unies constitue une expérience extrêmement positive. Travailler au sein de l'ONU, c'est voyager sans cesse d'un pays à l'autre et découvrir les différentes facettes de l'Afrique. Je m'y suis fait des amis de pays et de cultures différents. Nous avons partagé et partageons encore des moments uniques. Mes

missions dans ces différentes régions m'ont permis de cultiver des échanges, de former de nouvelles connaissances et d'enrichir mes expériences. Chaque voyage est l'occasion de faire de nouvelles découvertes. À l'issue de chacune de mes missions, je prenais quelques jours pour mieux découvrir le pays et ses spécificités. J'ai pu par exemple apprendre à mieux respecter et même aimer la faune africaine grâce à l'enseignement des Pygmées⁷⁴ de l'Afrique centrale. Certains m'appelaient « grande noire » à cause de ma taille. Je les appelais grands maîtres pour leur signifier ce qu'ils représentaient pour moi. Au contact de certaines ethnies en Côte d'Ivoire et dans une grande partie de l'Ouest et du Centre, j'ai appris des rites funéraires différents de chez moi. Le peuple Dogon du Mali m'a appris à moins me méfier de l'Esprit de l'eau. J'ai dansé le Sega à l'Ile Maurice où j'ai découvert le bon et savoureux samossa. Et partout où j'ai été, du nord au sud, de l'est à l'ouest, l'Afrique et ses traditions culinaires m'offraient de nouvelles délices. À chaque fois, je ne pouvais que me rendre compte de tout ce qu'il me restait à apprendre.

L'obtention de ma nationalité française

Dans la procédure d'obtention de ma nouvelle nationalité, il m'a été posé la question de savoir si je voulais changer de prénom. Ma réponse fut négative, car Diariata, bien qu'exotique pour les Français, est le prénom que je voulais voir figurer sur mes papiers. C'était précisément pour la reconnaissance de ce prénom que j'avais lutté toute mon enfance. L'obtention de ma nouvelle nationalité fut un combat long et difficile, qui ne s'acheva qu'en 2012. Mais j'ai

⁷⁴ Les pygmée désignent différents groupes ethniques vivant dans de nombreux États de l'Afrique actuelle, allant de la partie occidentale (Cameroun, Gabon, Congo, République démocratique du Congo) jusqu'au Rwanda, au Burundi et à l'Ouganda à l'Est. Leur taille est généralement inférieure à 1,50 m mais ne doit pas être confondue avec le nanisme qui résulte d'une maladie due à la mutation d'un gène. Source : Wikipédia.

pu prouver que je ne serai jamais un fardeau pour la France. Je me suis engagée à offrir à ma nouvelle patrie ce que tout citoyen lui doit, celui de contribuer à son développement, de l'aimer et de prier pour elle. J'ai toujours voulu travailler pour ne pas être une personne handicapée assistée par la société, mais une citoyenne active. J'ai eu la chance d'avoir du courage et de la volonté pour y arriver. Je suis fière d'être française et fière de participer au développement de mon pays.

J'étais particulièrement sensible au fait de ne pas être considérée comme une personne assistée car j'avais entendu toute mon enfance que mes parents avaient dû vendre leurs maigres économies pour payer les frais de consultation des « marabouts » pour me soigner. Ces charlatans avaient tout simplement profité de la misère des familles frappées par le fléau de la Polio pour s'enrichir sur leur dos. Dans ma famille et au sein de la société mauritanienne, j'étais considérée comme *un fardeau* tant du point de vue psychologique que du point de vue économique. Par définition, une personne handicapée ne pouvait pas être productive parce qu'elle ne pourrait jamais travailler et ne pourrait rien apporter à la société.

J'avais aussi souvent entendu que jamais aucun homme ne demanderait ma main en mariage et que je resterais toujours une charge pour ma famille. C'est pourquoi je me suis battue si dur pour mes études afin que grâce à mes diplômes, je puisse enfin cesser d'être un fardeau. Plus tard, en France, dans le cadre de mes démarches en vue d'obtenir la nationalité française, je fus la cible de remarques allant dans le même sens que celles que je recevais chez moi. Mais je m'étais juré que jamais je ne serais un poids pour mon pays adoptif. Je voulais devenir une citoyenne à part entière de ce pays où les femmes ont les mêmes droits que les hommes; ce pays où l'on n'appelle pas les personnes handicapées des *moitiés de personne*; ce pays où l'on accorde une chance aux femmes et aux personnes

souffrant de handicap de prouver ce dont elles sont capables, quand dans d'autres contrées, on les prive de tous leurs droits, jusqu'à leur dignité.

Je suis venue en France, où même si tout n'est pas parfait pour la Mauritanienne que je suis, être femme et handicapée n'est pas toujours un obstacle à la réussite et à l'intégration sociale. Lorsqu'on travaille dur, on réussit. Le jour de la cérémonie officielle de l'obtention de ma nationalité française, mon cœur s'est rempli de joie et j'ai prié Dieu de me donner la force de continuer à travailler. Cette cérémonie émouvante m'évoqua le jour où j'avais reçu mon premier prix d'excellence. On m'appela par mon prénom, Diariata, celui que mon père m'avait donné lors de mon baptême avant que la Polio ne vienne tout gâcher. Je suis Diariata. J'ai quarante-cinq ans. Je suis Française et je ne suis pas une *moitié de personne*. Chaque matin je prie pour mes deux pays : la Mauritanie et la France.

CHAPITRE XIX : MON RETOUR EN MAURITANIE

Après mon baptême du feu et le démarrage effectif de mon programme régional dans le cadre de mon travail aux Nations Unies, je me surpris à envisager ma vie professionnelle avec un réel optimisme pour la première fois. Mon Directeur était finalement satisfait et mes partenaires nationaux étaient contents de notre collaboration. C'est alors que l'envie de revoir mon pays et ma famille devint de plus en plus pressante. Le téléphone ne me suffisait plus, je voulais revoir ma mère.

Je souhaitais retrouver mon pays et ma ville natale. Cela tombait bien car je devais justement représenter notre Bureau à une conférence islamique à Nouakchott prochainement. Cela ne pouvait pas mieux tomber. C'était formidable car je retournais en Mauritanie pour représenter les Nations-Unies à une conférence internationale. Un retour officiel après une sortie malheureuse. J'avais fui par la plus petite porte et me voilà qui revenait des années plus tard avec les honneurs. Alors que l'avion survolait Nouakchott juste avant d'atterrir, je fus submergée par une intense émotion et je remerciai Allah de m'avoir permis de revoir mon pays. Alors que je sortais de l'avion, je fus accueillie au Salon d'honneur, moi qui m'étais évadée dans la peur.

Les participants étaient venus des États arabes du Golfe ainsi que d'autres États arabo-musulmans et ils étaient tous des juristes musulmans, des Oulémas. J'étais la seule femme du groupe. Je

m'étais habillée en longue robe et avais mis un foulard pour ne pas trop bousculer les codes et mettre mal à l'aise *ces âmes sensibles*. La conférence était retransmise en direct à la télévision nationale et tout le monde me revoyait pour la première fois après des années d'absence. Je n'avais pas voulu aller à l'hôtel. J'avais préféré me rendre chez une de mes sœurs. J'arrivai les bras chargés de cadeaux et d'argent pour tout le monde. J'étais émue de revoir mes neveux et nièces que j'avais laissés tout petits encore. Ils étaient tous devenus grands. Dès la nouvelle de mon retour diffusée, la maison devint le théâtre de va-et-vient incessants, et je constatai que de nombreuses personnes étaient venues me rendre visite. C'était le grand brouhaha.

Le retour à Kaédi

À la fin de la Conférence, je me rendis à Kaédi pour voir ma mère, accompagnée de mes sœurs et d'un de mes frères. Tout le monde m'attendait là-bas. Ce fut un grand moment de bonheur de trouver tout ce monde venu juste pour me voir. Nous arrivâmes à la tombée de la nuit et à mon arrivée commença une grande fête ; c'était très beau. J'étais la bienvenue pour la première fois. Tout le monde voulait savoir ce que j'étais devenue et j'en fus touchée, même si personne ne me demanda ce que j'avais pu endurer pour y arriver.

Le jour de notre rencontre après une si longue absence, j'étais partagée entre l'envie de pleurer et celle de crier ma colère à ma mère. Mais à quoi bon ? On m'avait toujours laissée tomber dans les moments les plus cruciaux de ma vie. La *moitié de personne* était cependant devenue cette jeune femme autonome. C'était déjà un fait difficile à accepter pour ma famille, et cette réception représentait beaucoup pour moi.

Nos grandes maisons étaient pleines de membres de ma famille. Contrairement à la notion de famille au sens occidental du terme, la

famille africaine se définit au sens large. Elle concerne différentes personnes qui composent la lignée, et peut s'étendre à des membres plus lointains. La famille en Afrique comprend les parents, les grands-parents, les oncles et les tantes, les cousins et les cousines. Tous se sentent solidaires entre eux comme des frères et des sœurs parce qu'ils descendent du même ancêtre. Cette notion de famille élargie peut sembler déroutante pour les Occidentaux.

Ce soir-là, nous n'avions pas dormi. Nous avons parlé et palabré jusqu'à l'aube. Après la prière du matin, comme le veut notre tradition, je remis à ma mère ses cadeaux et son argent ainsi que l'argent destiné aux parents proches, et celui pour les aînés de notre ville. Je lui donnai également de l'argent pour payer le repas des convives pendant notre séjour. Maman m'expliqua qu'il fallait aussi que je prépare de l'argent à remettre à toutes les personnes venues me rendre visite. Je préparai donc des enveloppes d'argent pour chaque groupe de parents : une enveloppe pour les oncles, une pour les tantes, une pour les cousins, et même une pour les voisins... À la fin de mon séjour, je devais leur donner leurs enveloppes respectives. Depuis ce jour, à chaque fois que je reviens en Mauritanie, je me soumets au même rituel. Ainsi va la tradition.

Depuis cette somptueuse fête lors de mon premier retour en Mauritanie, je pris en charge ma famille sur le plan financier. Pendant longtemps, j'ai repensé avec une certaine douleur à l'époque où je n'avais rien et où tout le monde m'appelait « moitié de personne ». Je suis parvenue aujourd'hui à comprendre dans une certaine mesure les réactions de ma famille à mon égard. L'Afrique qui m'a vue naître n'était pas prête à entendre les revendications d'une enfant handicapée. Il était en quelque sorte logique que ma famille ait cet instinct de rejet et d'incompréhension.

J'espère aujourd'hui que mon évolution et mon parcours auront permis à certains membres de ma famille de changer de point de vue vis-à-vis des personnes en situation de handicap – mais je sais aussi que cette transition sera longue et qu'elle s'étendra sans doute sur plusieurs générations.

Je suis surtout heureuse d'avoir pu revoir ma mère et de l'avoir retrouvée en bonne santé même si elle avait perdu toutes ses dents quand je la revis et qu'elle s'exprimait péniblement. Un soir, alors que nous étions enfin seules toutes les deux je lui dis : « Néné, je veux que tu sois heureuse et tant que je travaillerai, tu auras tout ce dont tu auras besoin. Je vais te faire faire un dentier dans un premier temps. Dis-moi, entre le pèlerinage et la construction d'une maison, qu'est ce qui te semble le plus urgent? » Elle me répondit : « Je voudrais d'abord pouvoir aller à La Mecque, tel est le souhait de tout musulman⁷⁵. Tu feras la construction après... ».

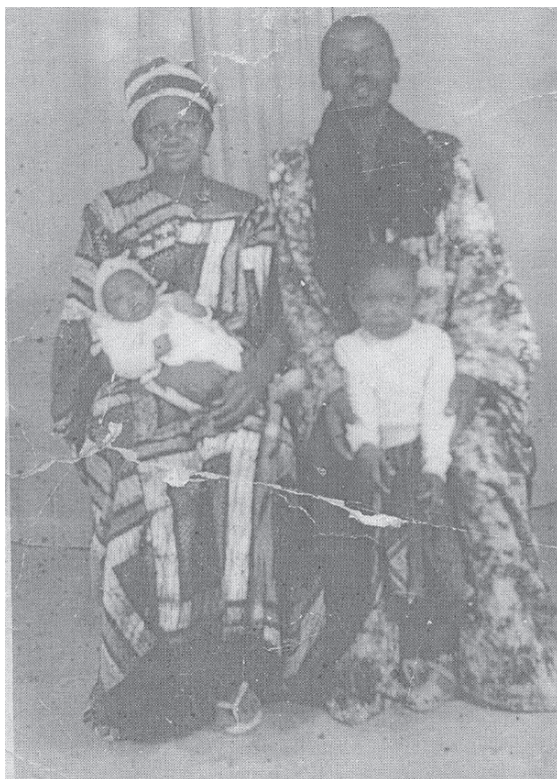
Réussir malgré tous les obstacles

J'ai cependant déjà remarqué que mon parcours aura inspiré certains membres de ma famille et de ma communauté, leur aura ouvert les yeux sur des notions de tolérance et d'égalité. Moi qui devais ne rien devenir, considérée comme un fardeau et une charge inutile, jugée indésirable, la courbe s'est pourtant redressée. Je suis partie dans la vie avec de multiples handicaps : femme, personne en situation de handicap, pauvre. J'ai gagné ma place dans la société occidentale où je vis aujourd'hui. Je sais qu'en Afrique, il y a encore du chemin à parcourir, mais je reste convaincue que grâce à

75 Le pèlerinage (en arabe hajj) à la ville sainte de La Mecque, située en Arabie Saoudite, est une obligation à réaliser pour tout musulman et musulmane. Il est Institué par Dieu, constitue le cinquième pilier de l'Islam et est longuement décrit dans le Coran. Mais le voyage en lui-même coûte cher et tout le monde n'a pas la chance de l'effectuer. Ceux qui ont cette opportunité gagnent respect et considération au sein de leur communauté.

l'éducation, les croyances négatives et la honte se dissiperont peu à peu. Le message que j'aimerais transmettre à travers ce témoignage est le suivant : quelle que soit la déficience dont souffre un enfant, il ou elle a le droit à l'amour, à un environnement sécurisé et à l'éducation. Le handicap n'est pas synonyme d'incapacité.

Et lorsque je regarde en arrière et que je me revois assise dans la case de Grand-Ma, je me dis que beaucoup de chemin a été parcouru. Grâce à toutes les personnes qui ont cru en ce que je faisais et qui ont fait de moi ce que je suis aujourd'hui. Grâce à l'école et à l'éducation. Les situations les plus difficiles sont parfois celles qui mènent aux plus belles rencontres. Et parfois même, qui sait, à la rencontre d'une moitié de personne...



Les parents de Diariata Coulibaly, sa grande sœur et elle-même, bébé, dans les bras de sa mère, quelques jours après sa naissance.



L'établissement primaire où son père inscrivit pour la première fois Diariata
Coulibaly à l'école et où elle reçut le prix d'excellence.



Interview dans le cadre de son travail aux Nations Unies en Afrique



Avec Sœur Emmanuelle à Paris



En visite dans une école maternelle en Afrique



Remise de la Légion d'Honneur à Sœur Emmanuelle en présence de l'abbé Pierre et du Président Jacques Chirac



Diariata Coulibaly aujourd'hui, quelques mois
avant la publication de son autobiographie

ADRESSE À LA POLIO

Polio, tu as fait de moi un vilain petit canard

Polio, puisque c'est comme cela que le Marabout blanc te nomme, regarde ce que tu as fait de moi. Mes parents et ma société t'appellent « mauvais esprit ». Pour moi, que tu te nommes Polio ou mauvais esprit, je ne vois qu'une chose : tu m'as fait beaucoup de mal. En entrant dans ma vie tu as changé mon destin. Je n'étais qu'une petite fille lorsque tu m'as choisie parmi les milliers d'enfants de Kaédi. Ce faisant, tu as fait de moi une coupable et ma société m'a condamnée. Je t'ai suppliée des jours et des nuits en te priant de me libérer, en vain. Tu n'as rien voulu entendre, pour toi, j'étais la cible idéale. De ton amitié je ne veux pas, et si tu n'es qu'une ennemie, sache que je ne veux ni ne peux me battre contre toi. Quitte mon corps et va-t'en !

Polio, le jour où tu es entrée dans le jardin de mon corps, toutes les fleurs ont fané. Ce corps a fini par devenir comme un désert aride où l'eau et la végétation viennent à manquer. Tu as débarqué avec une brutalité telle que ma mémoire s'est arrêtée, a été déchirée tant le traumatisme fut violent. Je ne t'ai pas vue venir et n'ai pas pu éviter le choc : je n'étais qu'une petite fille.

La petite Diariata.

Maintenant que mon corps est devenu ton refuge, je vois bien que tu t'y plais et que tu y resteras toute ma vie. Tout a changé quand tu

es arrivée: mon quotidien, ma personnalité et même mon nom. On m'appelle désormais « Moitié de personne ». Comprends-tu bien? On me considère comme une demi personne, une sous-humaine, parce que l'on me réduit à mon handicap, à toi Polio. Et j'en ai honte... Tu es le fardeau que je traînerai dans le tourbillon de ma vie. Tu es la croix que je porterai sous le soleil chaud de Kaédi. Tu es le compagnon qui ne me quittera pas dans ma traversée du désert du Sahara.

Tu as changé très tôt le cours de ma vie. À cause de toi, on me juge et je souffre des préjugés ancrés dans la société à laquelle j'appartiens. De mon Afrique natale à mon Occident choisi, je te porterai sur mon dos et j'entendrai toujours parler de la « Moitié de personne » pour les Africains et de « l'handicapée » en France. Il arrive aussi que certaines personnes emploient le mot infirme ou même le fauteuil roulant pour désigner la personne humaine que je prétends être. J'essuierai les paroles insultantes, je souffrirai les regards moqueurs et les doigts accusateurs. Enfant, tu fais de moi une abandonnée, pleurant toutes les nuits et devenant toujours plus triste. Prisonnière de mon corps, la société me jugera et me marginalisera. Considérée comme coupable, je serai écartée de la vie des gens « normaux ». De mes droits, je serai privée. Tu t'es emparée de mes jambes et je suis restée loin de la piste de danse.

Adolescente, tu bloqueras l'évolution normale de mon corps qui grandira péniblement. Adulte, tu seras cet amant jaloux et possessif qui empêchera tout prince charmant de m'offrir la fleur de l'amour. Je serai toujours à toi et c'est bien dommage... Tu m'as blessée et je t'en ai longtemps voulu, même si aujourd'hui j'ai accepté que cette blessure ait façonné ma personnalité. En changeant le cours de ma vie, tu as fait de moi une autre Diariata. Sous la brutalité de ton assaut, je suis devenue adulte très jeune. Ma mémoire déchirée s'est recollée.

Ma nouvelle vie m'a imposé une course, un marathon sans fin vers un avenir incertain.

À force de te supporter, je finirai peut-être même par devenir ton amie et ensemble nous formerons un couple étrange et indissociable. Tu me rappelleras toujours mes limites d'être humain, simple créature de Dieu appelée à mourir. Grâce à toi, je serai humble puisque par terre je ramperai. Grâce à toi, je saurai savourer les petits moments de bonheur de notre monde sensible. Tu feras de moi un être humain avec beaucoup de faiblesses, mais aussi une grande force mentale. Grâce à toi, les autres réaliseront la chance qu'ils ont d'avoir un corps sans infirmités.

Et pourtant dans mon malheur, le bonheur reste possible et ça, tu ne t'y attendais peut-être pas. Oui, le bonheur est possible même avec toi, Polio ! Je n'ai plus rien à perdre et j'ai tout à gagner : je vais partir à la conquête de la liberté qui est le gage du bonheur. J'entends sa musique à travers les murmures des branches du baobab. Je la vois qui me tend les bras dans les nuits étoilées de l'hivernage. Les chants des oiseaux perchés sur les manguiers m'indiquent que la liberté est accessible et que moi aussi, j'y ai droit. Polio, elle m'appelle et ce n'est sûrement pas toi qui m'empêcheras de lui répondre. En me choisissant, tu ne t'es sans doute pas doutée que je pourrai un jour soulever ton poids pour savourer enfin la liberté.

Car, Polio, tu ne me croiras jamais, mais j'ai trouvé une clé pour ouvrir la porte qui mène vers la liberté : l'éducation ! J'apprendrai pour comprendre et je comprendrai pour aller au-delà de moi-même. J'acquerrai le savoir pour flirter, le temps d'une vie, avec le soleil de la connaissance. L'éducation me distraira et m'aidera à supporter la lourdeur de ton poids. J'irai dans le pays des Blancs ; les enfants de Molière et de Shakespeare seront mes nouveaux frères et sœurs. Je parlerai leurs langues et apprendrai à connaître leurs cultures.

Je retrouverai une place dans la société humaine et l'on cessera de m'appeler moitié de personne. Je serai Diariata.

Je sais que je dois me munir d'armes solides pour conserver cette clé. Je chercherai ces ressources enfouies dans la profondeur de mon esprit. J'aurai besoin de courage, de patience et d'endurance. Ces trois qualités seront mes outils pour libérer l'intelligence de mon esprit. Mon cerveau compensera la faiblesse de mon corps meurtri. Je prendrai la pirogue pour le pays de la Liberté... L'Éducation, un trésor est y caché!

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements.....	5
Préface.....	7
Chapitre I - Moitié de personne	9
Chapitre II – Les Mauvais Esprits	16
Chapitre III - Je raconte mes parents tels que je les ai connus	24
Chapitre IV – Dieu a créé le clitoris, l’homme l’a fait couper.....	29
Chapitre V - Mon premier exil.....	34
Chapitre VI: L’École, mon obsession.....	47
Chapitre VII - L’École Primaire.....	55
Chapitre VIII: La maudite colline	67
Chapitre IX : Mon enseignement Coranique	73
Chapitre X – Nouvelles rencontres au collègue.....	83
Chapitre XI – Le Bac en poche.....	92
Chapitre XII: L’Université de Nouakchott	100
Chapitre XIII: Le militantisme	111
Chapitre XIV - L’Exil	128
Chapitre XV: Mon arrivée en France	132
Chapitre XVI: Sœur Emmanuelle	151
Chapitre XVII: Mes études de Droit à Nice et aux États-Unis....	163
Chapitre XVIII: Embauchée par une organisation de l’ONU	172
Chapitre XIX: Mon retour en Mauritanie.....	185
Adresse à la Polio.....	197

Imprimé en France
ISBN 979-10-203-1325-6
Dépôt légal : 3^e trimestre 2018